

apériodique régulier

RÉCITS,
ANALYSES &
CRITIQUES

TIMULT

N°11

décembre
2020



IMAGINAIRES

Merci la nuit

page 4

**MANUFACTURE
DES UTOPIES**

page 42

Queer et matérialisme page 70

prix libre / prix libraire 3 €



IMAGIN S O M M A I R E



S'ÉCHAPPER

Merci la nuit _____ 4
récit aérien par dessus les frontières

Formatage ludique _____ 12
visite de musée en 2073

Un train peut en cacher un autre _____ 14
rêveries sur voies ferrées

MÉGAPHONE

Des guirlandes de cailloux _____ 18
balancées dans les vitrines en chanson

S'ESSAYER

Lire et dire la ville par nos corps _____ 20
investigation urbaine dansée et politique

Nous écrivons des poèmes _____ 26
réflexion en binôme

Slam _____ 28
une écrivaine de l'être

Se rassembler _____ 30
une danse chorale océanique

L'imaginaire pour (se) soigner _____ 38
discussion sur la pratique de l'hypnose

Manufacture des utopies _____ 42
fabriquer des imaginaires désirables

... ou pas ... _____ 56
critique de l'injonction à...

DISTORDRE

Viellissement _____ 60
faire corps au fil du temps

Décolonisons les noms des rues _____ 62
manifeste

Pas seules ni de nulle part _____ 64
sur la figure de la sorcière

On est là, on est là ! _____ 66
sur la filiation des luttes

Queer et matérialisme _____ 70
et sur la nécessité d'allier les deux

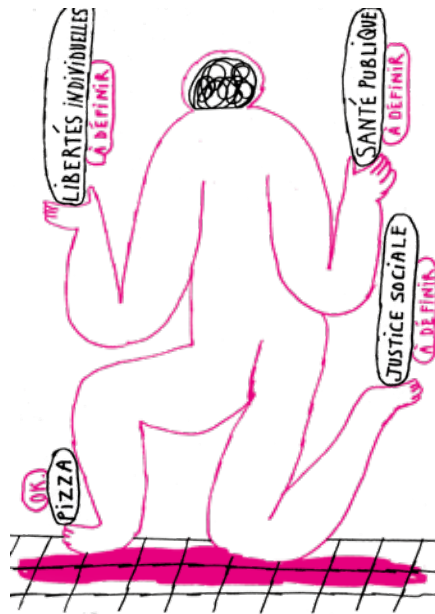
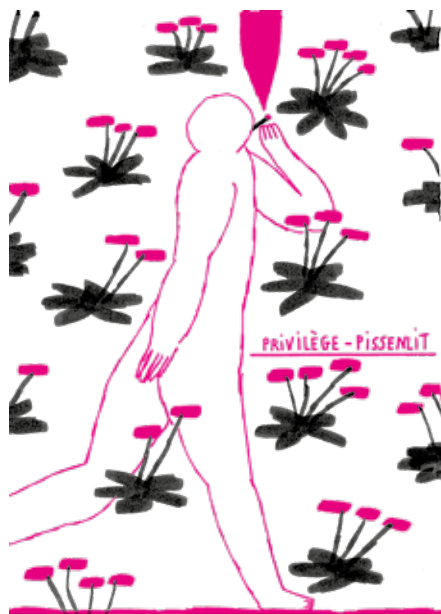
MÉGAPHONE

Dépossession _____ 74
privatisation et asservissement en chanson

NOTES DE LECTURES ET EXTRAITS _____ 76

Battage médiatique islamophobe et covid à toutes les sauces, dans tous les médias et tous les gestes, pendant que la marche des sans-papiers n'est absolument pas relayée. La réalité, ici, aujourd'hui. Ce qui est nommé, rejeté, ou nié. Ce dont les réactionnaires de partout se délectent, à grands coups de « civilisations ». Et nos enjeux à choisir ce qu'on voudra raconter pour ne pas oublier, pour nous fabriquer d'autres histoires, d'autres mémoires, d'autres héritages.

Tordre et presser. Élargir et tailler. Entrevoir les destructions. Prendre le petit pont au dessus de la rivière et aller tout droit vers la plateforme en béton. Accrocher aux fers les guirlandes décorées. Trépigner et se désaltérer. Observer le crapaud, si saugrenu qu'on en est coa. Chercher, observer, apprendre des pratiques déjà inventées, un monde entrevu, une planche découpée, usée, ré-assemblée. Un déclic.



S'ÉCHAPPER

On voulait pousser les murs, aller au-delà des frontières, hisser nos imaginaires plus loin que l'horizon bouché de nos vies. Ce rêve de transformation sociale, qui prend le train de pensées imagées où l'on se joue – enfin ! – des murs, barbelés oppressants, où les esprits s'évadent en balade nocturne et temporelle. On voulait pousser les utopies par delà le réel, imaginer la suite, l'ailleurs, inventer la ligne d'horizon encore invisible, fantasmer des formes, des fonctions, engager l'action.

S'ESSAYER

– On tente ?
Ouvre, fouille, fouille. De l'inconnu, de la gratuité, de la surprise.
Une fuite, un répit, une oasis, une respiration.
– Fouillons.
Une sorte de répétition, avec des piquants, du froid du chaud.
– Qu'est-ce qu'on essaye ?
– Au moins on s'échappe ?
... Tchuk tchuk tchuk tchuk... et là : Zzzzz - - Ouuuu ffff o... o...
– Ça donne quelque chose ?
– Euh, j'sais pas trop là... toi, ça va ?

DISTORDRE

Oscillations.

D'un côté, nos réalités préfabriquées, le *brutalisme*, cette violence occidentale érigée en système.

De l'autre, l'appel de futurs désirables, l'invention de mondes en plusieurs dimensions.

Entre le réel et les élans, des chemins, des routes se dessinent, s'ancrent, croissent.

Un pas devant l'autre, cahin-caha, et une rencontre survient, un départ, une inspiration, des insatisfactions. À travers toute cette quotidienneté, des trouvailles, des appuis, des jeux, la distorsion du réel pour faire levier. Soudain une bifurcation, des ramifications, rigoles entrecroisées de rêves et de voyages qui n'aboutissent jamais mais nous emmènent quelque part, vers d'autres. Jusqu'à la recherche de paysages communs, de luttes qui tiennent et se renouvellent. Et cette envie d'aiguiser encore nos forces pour dégommer l'horreur. Chambouler nos vies à plusieurs.



MERCI LA NUIT

La nuit tombe lentement et le cœur bat plus vite. Je suis seul. La cellule transpire la souffrance, la tristesse, les rêves brisés. Je suis seul allongé sur ce lit fait de cailloux, d'arêtes, parfois de braises. C'est différent de tout ce que j'ai connu. Alors je guette la nuit. Pour chaque un d'entre nous, elle est une balade secrète, une liberté inconditionnelle et nous la remercions pour ce qu'elle nous offre d'indomptable, pour toute cette force qui ne tient pas entre quatre murs. Une nostalgie épuisante de liberté m'envahit. Merci la nuit.

Le jour, comme tous les jours, a été épuisant. Enchaînement de violence visible et invisible, passive et frontale, systémique, épistémique. Une négation de notre existence, de notre capacité à penser. Une violence aveugle, aberrante. Alors je l'attends de toutes mes forces, la nuit, pour revivre des soirées de réjouissance, de grandes fêtes et même des 31 à répétition, toutes les nuits. Merci.

Clac ! Clac ! Baam ! Neuf heures soir. C'est le décompte des prisonniers. Clac ! Clac, clac BAAM ! En fermant les portes blindées, ils font des bruits d'explosion. Ça déchire les tempes jusque dans les dents, une onde de métal froid quand ils rabattent le loquet le plus fort possible, comme

pour abîmer la tête exprès. CLAC BAAM ! Avec la lumière toujours allumée aveuglante. Et puis toujours éteinte sans fond. Sans jamais prévenir, à n'importe quelle heure, pour démolir exprès. Qui sont ces humains-là qui ont oublié la notion même d'humanité ? BAAM BAAM BAAAM ! Ils tapent sur je ne sais pas quoi, un mur, un bout de ferraille, les barreaux d'une porte quelque part. Ça se propage d'un mur à l'autre. C'est angoissant comme un cri dont on ne connaît pas la raison. Peut-être sans raison. Ils ont oublié que j'étais là. Ils ont oublié que leurs bruits circulaient à travers le béton comme la sève à travers l'arbre jusqu'à mon cœur et ma tête au point de me fendre le crâne en deux. Ils doivent croire que je ne suis rien. Rien de plus qu'un mur de plus, dans cette prison entièrement faite de murs. Rien de plus qu'un morceau de parpaing aggloméré, un mélange de béton avec du sable et des petits graviers, un ou deux fers qui me traversent et me maintiennent en place, un enduit de ciment d'à peine quelques millimètres, la peinture jaune pisse élastique et craquelée dessus. « Rien d'autre ?

– Non.

– Et la nuit ?

– Pas maintenant, pas cette fois, c'est trop dur.

– Vraiment ?

– Vraiment. On ne peut pas encaisser tant de violence de son vivant. Pour moi, c'est fini.

– Comment ça fini ? Tu es toujours vivant pourtant.

– Non. Je ne suis rien. Je suis le mur. Statique. Inerte.

– Mortel.

– Oui bah au moins les murs, ça ne ressent rien. Ça ne souffre pas. Ça n'a pas mal aux oreilles.

– Tu en es certain ?... On dit pourtant que les murs ont des oreilles...

– Pfffff, tu m'emmerdes.

– Bah pourquoi ?

– Moi, je cherche un chemin pour supporter ce bruit, une nuit de plus. Et toi, tu me casses la baraque.

– Je te casse la baraque ?

– Oui. Moi qui suis déjà privé de tout, je voudrais être mort et toi, tu me privas même de ça. Tu fous mon histoire de mur par terre. Et comment je survis à ça moi ? Dis-le moi.

– Bah... Si on casse les murs...

– Ha-ha. Mouais. Tu vas me dire qu'on pourrait s'évader.

– Et pourquoi pas ?

– Mais je n'en peux plus de toute cette violence.

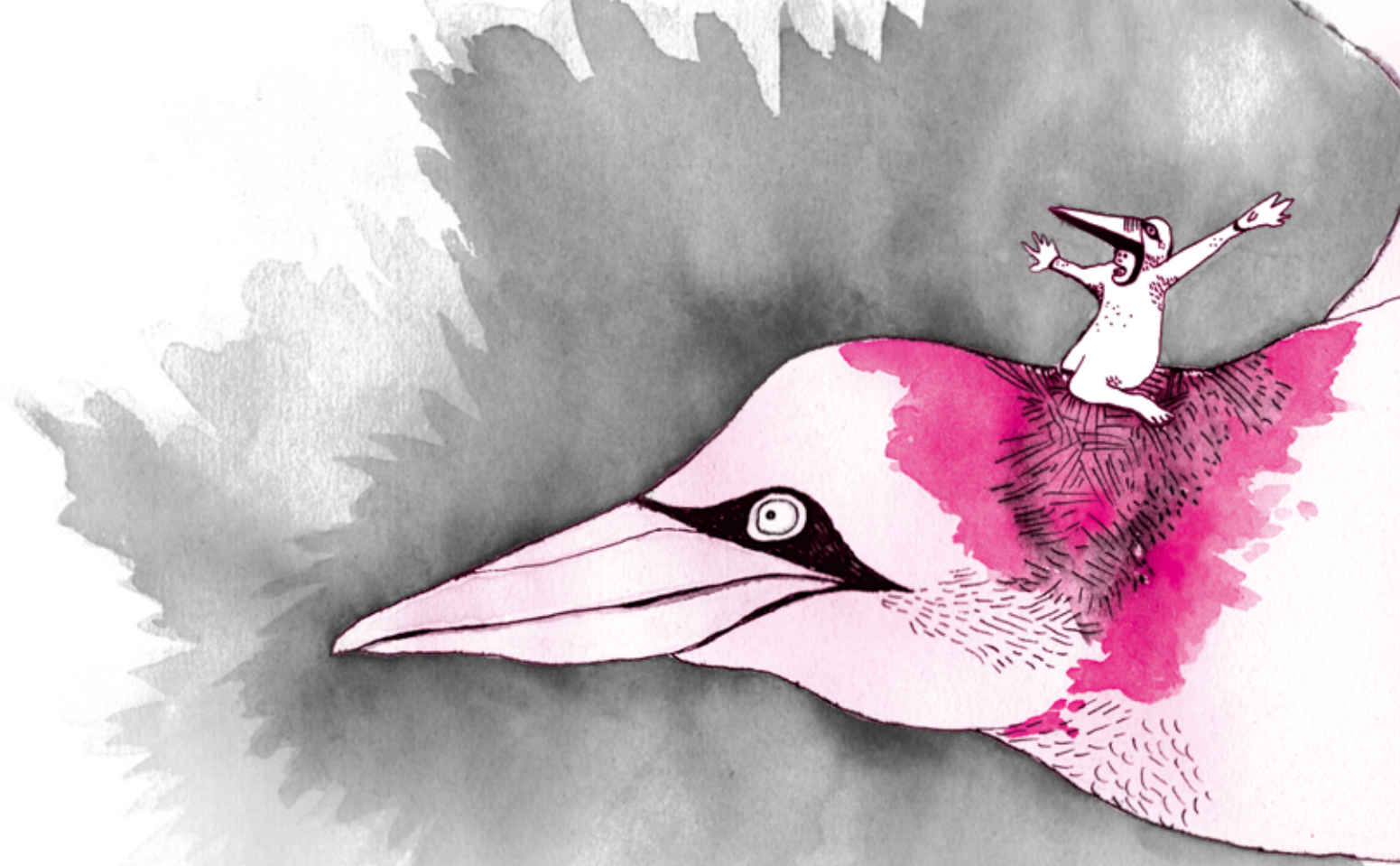
– Concentre-toi sur autre chose.

– Je ne peux pas.

– Mais si, regarde.

– Quoi ?

– Le mur. Reprends ton histoire de mur. Pour commencer. Plonge dans le mur, imagine, nage,



survole. Traverse le mur et va retrouver les rues, la forêt, la mer. Retraverse les frontières tel une flèche inarrêtable, tu l'as déjà fait, tu vas y arriver.

– Non. Pas cette fois. Je ne peux plus.

– Alors recommence, redeviens juste le mur.

– ...

– Essaie quand même.

– Ok...

– ... Tu sais quoi ?

– Je ne sais rien. Je suis le mur, je ne sais rien.

– Oui, mais tu sais quoi, le mur, il est vieux.

– Oui bah merci, ça je sais, je suis vieux. Ça fait quatre ans, un siècle, que je croupis dans cette taule. Y'a pas plus vieux que moi.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Alors quoi ?

– Et bien le béton, quand il est vieux, il s'effrite, il se désintègre. Il fond.

– Ah ouais ?

– Il redevient poussière.

– Ah.

– Il suffit que tu vibres un peu. Tu absorbes les chocs qui se propagent, tous leurs Baam Baam Clac ! Tu les imprimes en toi, tu les fais passer par ton dos, ta nuque, ton squelette, voilà, comme ça. Tu amplifies doucement le tremblement... Tu vois, ça vient.

– Qu'est-ce qui vient ? »

Tout se met à fondre, à tomber sur soi-même, la taule se ratatine en un tas de poussière souple qu'il suffit d'enjamber pour attraper le regard des autres humains en train de s'évader. Et tout le monde ensemble, dans tous les sens, s'éparpille, vers la forêt, la mer et les rues. Je m'embarque à mon tour sans direction. Sans adresse notée sur un bout de papier, sans numéro de téléphone d'une amie d'ami d'amies.

Je ne sais pas où je vais dormir, ni si je passe quelques jours dans cette ville ou seulement la nuit.

« Où habitez-vous Monsieur ? Vous avez un endroit où aller ? »

Quand même, j'ai le droit de choisir. J'ai le droit de ne pas savoir où je vais et que ce ne soit pas un problème. Je suis un humain comme tout le monde. J'ai le droit de choisir de ne pas savoir où je vais.

« Où habitez-vous Monsieur ? Que faites-vous ici ? »

J'ai du mal à soutenir le regard du flic. Je ne réponds rien.

« Vous ne pouvez pas rester là Monsieur. »

Il n'est pas spécialement agressif, je n'ai pas encore trop peur mais il insiste : « Vous comprenez ce que je vous dis ? »

– ... La rue est à tout le monde... »



Ma voix est minuscule. Le flic secoue la tête. Je sens la nuit qui m'enveloppe et arrache la peau. Mais j'ai ma fierté d'humain, je veux continuer à marcher sans but. « Monsieur l'agent, je ne fais de mal à personne. Je me promène, c'est tout. »

Un frisson me parcourt parce que le flic a contracté sa mâchoire. Il lève les yeux au ciel, se frotte les mains, se gratte la gorge. Je ne sais pas quoi faire. Il me regarde dans les yeux.

Alors à mon tour, je le regarde dans les yeux. Il lève de nouveau les yeux au ciel. Je lève les yeux au ciel. Il hausse les sourcils. Je hausse mes sourcils. Il se frotte les mains et je me frotte les mains. J'ai un peu peur de l'énerver mais il se passe quelque chose. Je me re-racle la gorge et il se racle la gorge. Je tire sur mes manches à cause du froid et

il fait pareil. Alors j'essaie autre chose, je m'étire les bras vers le ciel en baillant et il fait exactement le même geste en miroir. Je dis alors en rigolant : « Ma parole Monsieur l'agent, je vous ai hypnotisé ! »

Et comme un robot, le flic me répond du tac au tac : « Ma parole Monsieur l'agent, je vous ai hypnotisé ! »

Et on éclate de rire tous les deux. Je sens la nuit qui nous enveloppe et arrache la peau. Mes yeux glissent depuis le trottoir jusqu'à la devanture d'un magasin, depuis un porche sombre jusqu'au lampadaire éblouissant. Mes yeux mangent tout ce qui surgit, les tables empilées à l'angle du bistrot, l'arbre en cage qui a trop grossi et expulse ses boursouflures entre chaque barreau, l'ombre d'un chat, le feu-rouge qui s'est mis à clignoter,

la musique qui s'échappe d'une fenêtre quelque part, le vent dans le ciel sombre. Je grave les sensations dans ma mémoire, pour les emmener avec moi et les revisiter plus tard, quand j'en aurai besoin. C'est mon cadeau. Je fais le plein, mais à toute vitesse, parce que maintenant, j'aimerais savoir où aller, au moins pour la nuit. Mais je n'ai rien d'autre que mon pull élimé dont les manches sont remontrées quand je me suis étiré. Pas une adresse sur un papier. Pas d'ami d'amies. Pas de direction. Je sens la nuit qui arrache la peau et regarde le flic dans le miroir. Je dois trouver l'inspiration, tenter n'importe quoi. J'aspire le froid et déclare avec précipitation : « Bon, c'est pas tout ça mais il faut que je file, on m'attend à la maison, moi. Merci pour tout et bonne soirée ! »

« la taule se ratatine »

Et hop je file, comme si c'était normal. Sans me retourner, sans courir. J'entends le flic qui répond « Au plaisir, bonne soirée à vous ! », comme si c'était normal, sans crier, sans me suivre. Je ne m'arrête surtout pas, je marche, je marche, je passe l'angle de la rue, je marche encore, j'accélère un peu le pas mais pas trop. Je file.

Merci la nuit.

Chaque un. Chaque humain derrière une porte blindée, bien habillé, des vêtements vieux mais ajustés au mieux et bien propres, debout et impatient derrière une porte blindée, gris foncé et l'envie de la réduire en poussière. Chaque humain attend le moment de sortir et de croiser les autres dans le hall puis au patio, un espace plutôt petit pour le nombre d'humains qui s'y entasse mais c'est bien d'être entassés, très proches l'un de l'autre, de retrouver un ami.

Au milieu, une minuscule boutique pour acheter des petits trucs. Quand c'est ouvert. « Je ramène le café. Entre-temps, préparez la table de *parchis*. »

C'est une table dessinée sur un morceau de drap blanc avec de jolis motifs, comme des tatouages colorés, une œuvre d'art, un jeu aussi beau que ceux fabriqués en usine.

« Alors amigo, comment s'est passée ta nuit ? Tu as réussi à faire ta balade dans la ville, enfin disons, ta balade dans la vie ?

– Oui, je suis rentré tard... Il faisait froid mais la ville était tellement calme, j'ai marché jusqu'au matin... Et toi ? (rires étouffés)

– Oh moi, j'ai fumé un gros joint qui m'a fait passer toute

la nuit dehors aussi... Étonnant qu'on ne se soit pas croisés... » (rires étouffés, encore)

Et on essaie de profiter de ce souvenir merveilleux sur notre terrasse imaginaire, on unit nos forces pour créer ce fil invisible entre nos rêves, on sirote nos cafés brûlants, on évoque encore une fois nos droits bafoués par des responsables qui s'en moquent, on partage nos espoirs et nos cauchemars, on fusionne tout ce qu'on a de courage pour défendre une fois de plus ces droits, cette permission de trois jours dont ils n'ont aucune raison de nous priver.

« Sortir d'ici, trois jours... »

La permission de trois jours, j'y ai droit depuis longtemps. Une attente agaçante, fatigante, humiliante. J'ai le droit mais pas l'autorisation. Madame, Monsieur, tout le monde, j'ai le droit à cette sortie.

« Tu dois faire une formation. Il faut faire des efforts, montrer que tu es de bonne volonté.

– Mais Madame, après avoir passé les trois quarts de ma peine, j'ai le droit. Et jusqu'à maintenant, il ne se passe rien.

– C'est comme ça. Il faut être actif dans la prison, faire du bénévolat ou de la formation. »

Ces paroles m'étouffent de violence, je dois faire cesser la discussion, retourner prendre l'air dans le patio avec les copains. Formation forcée, mise en place juste quand ils ont besoin de faire des travaux dans la taule. Et chaque fois, réussite totale de la Direction : fin des travaux sans avoir dépensé un centime.

« Alors bref, j'ai parlé avec "l'assistante sociale", entre guillemets, et j'ai senti la haine.

– Oh mon ami, tu te fatigues pour rien. »

Les prisonniers de droit commun, ils ont pourtant la permission, après avoir passé un quart de leur peine. Nous autres, les migrants, les Basques, tous ceux qu'ils veulent punir, ils nous imposent d'attendre trois quarts de notre peine et même avec ça, ils trouvent encore des raisons de nous retenir...

« Ils inventent toujours de nouveaux obstacles pour nous priver de ces trois jours de liberté.

– Mais mon ami, on ne doit pas baisser les bras. On a droit à cette



sortie. Et eux, c'est exactement ce qu'ils cherchent, qu'on se laisse abattre, au lieu de tenir debout pour nos droits...

– Ah tu sais, amigo, j'en ai tellement marre d'être enfermé...

– Dis-moi, amigo, si tu finis par leur arracher l'autorisation, à ces oppresseurs, tu retourneras à la prison, au bout des trois jours ?

– Chut-chh-chhut... Sans doute. Oui... »

Sans hésitation. On se regarde. Un grand NON avec les yeux.

« Et toi ? »

Non plus.

« Chh-chh-chh. »

Le doigt sur la bouche fermée. Moi non plus. Dès que je mets le pied dehors, je me transforme en oiseau qui survole les villes sans jamais se fatiguer. Et je ne reviens jamais. Jamais.

On arrête là. Avec des pensées pareilles, on pourrait se retrouver en isolement pour un bon bout de temps. Allez, on rejoint les autres, les joueurs de *parchis* ont l'air bien chauds. Et il nous reste peu de temps avant le retour en cellule.

« Faut profiter au maximum. »

Les jours passent, tous semblables, le même esprit plein d'énergie pour toutes les nuits, le même esprit plein d'énergie pour le grand jour.

**« un air si
différent, plein
d'oxygène et
de vie »**

Et hop, un matin, nos noms à tous les deux, amigo et amigo, sont marqués sur la liste du courrier. Nous avançons vers le bureau des gardiens, nos pas traînent les doutes, la crainte, les espoirs. Alors c'est la grande surprise. Un sourire immense parcourt mes veines, comme l'eau parcourt le ruisseau et lui donne une nouvelle vie. La sortie est sur le point de devenir réalité, pour nous deux, le même jour. Les amis nous félicitent, ils félicitent le ciel et l'air et le vent, ils félicitent la nuit. Merci.

Et le grand jour arrive. Je passe toutes mes affaires à un ami en lui faisant comprendre que je ne reviens pas. Je les ai dissimulées dans des sacs poubelles pour lui transmettre petit à petit, parce qu'il y a des caméras partout et qu'il est impossible de transporter tout ça nu devant les yeux des gardiens.

« Amigo, s'il te plaît, j'ai une montre à réparer dehors.

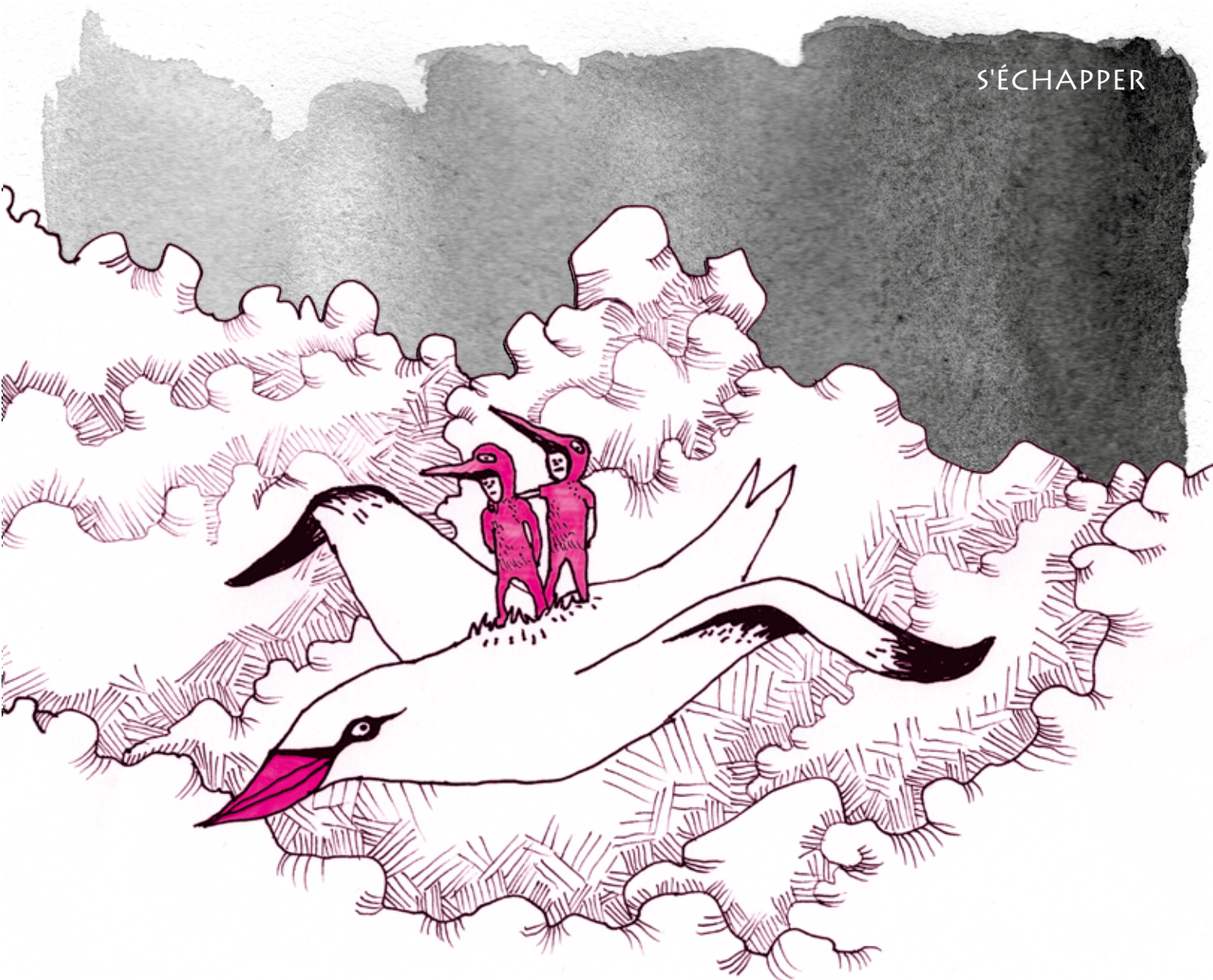
– Je suis désolé mon ami, ça ne sera pas possible. »

Chaque'un a une petite demande à me faire mais chaque fois, je donne la même réponse, avec un déchirement insupportable de ne pas pouvoir rendre ce service au camarade. Mais je ne reviens pas et je ne veux pas les trahir. Ils pensent que je suis égoïste, je sors trois jours et je ne peux pas faire une petite course pour eux. Je ne peux pas leur dire que je ne reviens pas.

Nous avançons, nos pas sont fermes cette fois, ils savent où aller, ils passent les portes et les grilles, le cœur voudrait sortir de nos poitrines, quel moment plein de joie et de tristesse, nous

qui laissons derrière tous ces humains. Ils méritent autant que nous de déguster cet air que nous commençons à sentir à l'approche de la porte principale, un air si différent, plein d'oxygène et de vie. Ça s'ouvre sans un bruit, lentement et quelqu'un nous attend de l'autre côté. Quelqu'un qu'on ne connaît pas ou que l'on connaissait avant et qu'on a oublié. Quelqu'un qui nous paraît si familier quand nous passons enfin la grande porte, oui, maintenant qu'il est plus visible et plus proche, oui, ce quelqu'un, c'est la Liberté. Elle nous félicite en nous prenant dans ses bras infinis et chaleureux. Un tourbillon. Nos jambes sont euphoriques et nos yeux observent. Des gens passent à côté de nous. Ils longent la prison sans jeter un œil aux murs gris, sans s'arrêter une seconde pour réaliser qu'il y a du monde à l'intérieur. Comme si cet endroit n'était pas un bâtiment rempli d'humains mais un bloc de béton plein, un monument sans vie, sans intérêt, pour personne.

Pendant deux jours, nous parcourons les rues et les boulevards, nous survolons chaque mètre carré de cette ville comme des aigles qui auraient récupéré leurs ailes. Et nous retrouvons ces lieux que nous connaissons si bien pour les avoir visités nuit après nuit par l'imagination. Le troisième jour est le dernier de ces moments merveilleux, si vite passés, si intenses et précipités. La Liberté pourtant longtemps oubliée a retissé son nid en nous-mêmes, elle s'est lovée dans notre affection en quelques heures à peine, comme si elle ne nous avait jamais quittés, source de vie.



« Dis-moi, Hash, que penses-tu de cette bière ?

– Elle a un goût... spécial... Le goût...

– Attends Hash, laisse-moi le dire : le goût de la Liberté !

– Oui mon ami, c'est ça, exactement. Santé.

– Santé ! »

Bhé a les yeux lumineux du rapace. Ses plumes sont fines et brillantes, d'un brun sombre. Il serre et desserre ses doigts noueux en direction des nuages, il agrippe la branche qui passe et se tend comme s'il allait s'élancer vers les hauteurs. Aujourd'hui est le dernier jour. « Bhé, tu as appelé ton contact à Bilbao ?

– Oui amigo, tout est arrangé.

– Ce soir, on prend la route vers Bilbao...

– Si on ne se fait pas contrôler.

– Ne t'inquiète pas amigo, on va y arriver. On a arraché notre liberté à ceux qui nous l'avaient arrachée, comme le froid, comme la nuit. On prend tous les droits, on fonce, on ne se retourne pas.

– Santé amigo !

– Santé... Mais tu es prêt ? Il nous faut vraiment être prêts maintenant, nous prenons la route dans si peu de temps...

– Ah la Liberté ! Mon ruisseau de vie ! Mon cœur, mon air, mes ailes ! Je n'arrive pas à le croire Hash, après toutes ces années ! Santé !

– Santé pour la Liberté.

– Pour la Liberté ! »

« Bonsoir, nous arrivons à Bilbao dans cinq minutes, veillez à ne rien oublier à bord... » Les amis d'amies d'amis sont déjà là, à la gare. Je me dis « Wouaho, quelle fidélité ! » Si heureux qu'ils soient là à temps et même en avance, pour ne pas nous laisser attendre. Même une minute, ce serait déjà trop risquer. Et une demi-heure plus tard, nous nous trouvons dans leur maison et nous passons deux semaines dans leur ville si accueillante, nous nous faisons encore d'autres amis. Et l'un d'eux s'appelle Aime. Sa voix est douce. Il me

demande : « Hash, tu reprends la route aujourd'hui alors ? »

- Oui.
- Vers la Belgique ?
- Avec Bhé. Nous poursuivons la route ensemble, plus loin au nord.
- Tiens Hash, prends-les, prends toutes ces copies.
- Aime, c'est quoi tout ça ?
- Mes papiers. Ils sont suspendus parce que je n'ai plus de boulot. Qu'est-ce que j'y peux, moi, s'il n'y a plus de boulot ? Alors ils ne sont plus vraiment valables mais... c'est mieux que rien, ça va marcher ! »

Et on sait bien qu'on ne se reverra jamais, peut-être, alors ce sont de grands adieux.

Bhé et moi. Chacun assis, loin l'un de l'autre à l'arrière du bus, les fauteuils sont recouverts d'un velours gris, usé. L'air climatisé nous glace un peu. Chacun avec une dizaine de copies sur lui, sans savoir lesquelles correspondent à quelle démarche, quel procès, quelle autorisation, quelle preuve tangible de nos identités. Ignorants nous sommes, nous avons décidé de jouer les ignorants. La route défile, les montagnes gris velours, le jour chaud dehors. Mes yeux sont rivés sur le paysage, mon corps traverse la vitre et parcourt la prairie, les ailes déployées, vibrant dans l'air d'été, sifflements de bonheur encore et encore

**« liberté
arrachée
aux dents
du monstre »**

arrachés. Chaque instant est une liberté gagnée alors je bouche mes oreilles à ce qui suit. La sirène des douaniers nous harcèle un long moment puis le bus se plie à l'intersection. Ignorants nous sommes. « Vos papiers s'il vous plaît. »

Il fouille le sac affamé, silencieux. Nous, piteux oiseaux recroquevillés dans nos sièges de velours, regards innocents, presque d'enfants. Le douanier trouve la dizaine de papiers de l'un, puis de l'autre, vingt et trente papiers et plus encore, une forêt de papiers qu'il brandit au dessus des têtes calmes. « C'est quoi ça ? »

Interrogatoire à nos places, sans même nous faire descendre sur le parking, il fait trop chaud, l'air climatisé du bus est un refuge. Et nous, petits moineaux qui ne comprenons pas le français, nous piaillons en espagnol, gentiment en souriant, sans nous retourner amigo, maigres oisillons sans mauvaise intention. Ils se regroupent autour des copies pour résoudre le mystère comme s'ils croyaient à la magie. Ils ne cherchent personne pour la traduction, il fait trop chaud, ils s'en fichent ou ils n'ont pas le temps. Nous étions mal barrés et ils nous laissent filer, sans raison, peut-être la chaleur, peut-être la magie.

« Tenez Monsieur, et bon voyage ! » Une moitié de sourire d'un visage à l'autre, les vibrations de la route, on se retient, j'ai envie de rire jusqu'à en mourir, à grands éclats. Liberté arrachée une fois de plus aux dents du monstre. Nos corps une seconde capturés dans une mâchoire géante et envolés la seconde suivante. La magie contracte et dilate le temps, un mélange de tension

et de joie, nous voyageons à la vitesse de cette étrange méditation, nous remontons la prairie dans le sillage du bus et arrivons à destination : gare routière de Belgique, dans dix minutes.

« Amigo, on y est. Le centre de l'Europe. Le cœur des droits de l'Homme. »

– Ah mon ami, ça va être difficile encore.

– Je sais bien. Mais arriver ici, c'est déjà quelque chose.

– Oui. »

On se donne un grand câlin pour cette réussite. Il pleut.

On sait ce qui nous attend mais on ne le sait pas. On se doute. Avec tout ce que nous avons traversé, les douanes, la prison, la mort administrative et judiciaire qui font le quotidien des personnes migrantes, on se doute de la suite : l'air est partout le même sur ce continent. Mais on espère. On a été obligé de se battre pour survivre. On est bien obligé d'espérer pour continuer. Au fond de nous, on est déjà déçu. Les belles valeurs de ces pays ne sont qu'un peu d'encre sur des papiers classés aux archives, on le sait. Mais on ne peut pas se retrouver sans rien. Alors on avale le paradoxe, on digère la contradiction, on garde encore un peu notre imaginaire enchanté de l'Europe humaniste, elle va nous laisser vivre, travailler et construire notre joie, un quotidien pareil aux autres.

« Hash, j'ai ma sœur ici, à Bruxelles. Je vais lui rendre visite et voir si elle peut nous prendre tous les deux chez elle. »

– Tu sais Béh, ce qui compte le plus pour moi, c'est la liberté. Que je sois dans la rue ou à l'abri, ça m'est égal...

– Ne dis pas n'importe quoi. Il pleut, il fait froid.

– Je voulais juste dire que si ta sœur ne peut pas m'accueillir, ce n'est pas grave : nous resterons en contact, nous traînerons ensemble.

– Pas question ! Si tu ne viens pas avec moi, je n'y vais pas non plus.

– Écoute Béh, va voir ta sœur, discute avec elle de ce qui est possible et puis, toi et moi, on en reparle après.

– Soit on va tous les deux chez elle, soit on habite les rues ensemble. On voit après.

– Ça marche.

– Mais sois prudent Hash.

– Toi aussi, sois prudent mon ami.»

Nous nous donnons rendez-vous au même endroit en fin de journée, vingt heures soir devant le café. Moi je n'ai qu'un seul désir : bouger et bouger, m'imprégner de chaque rue, de chaque place. Je marche et passe à côté des gens,

je les écoute discrètement, je m'assoie incognito pour mieux entendre leurs accents, leurs tournures de phrases étranges. Puis je marche à nouveau, je vais partout et soudain, il y a là-bas un spectacle libre, une performance gratuite sur le trottoir, je me rapproche et c'est magnifique, des acrobates aux numéros incroyables, je les observe longtemps... L'heure de notre rendez-vous approche, je dois y aller mais ce n'est pas le bon boulevard, j'ai dû passer de l'autre côté, et celui-ci non plus, le temps passe vite, je cherche et je cours, la confusion me brûle les yeux, je ne reconnais plus rien.

Pendant deux jours, j'ai cherché et cherché encore ce café sans jamais le retrouver. Je n'ai jamais recroisé Béh.

Si j'avais pu ouvrir à nouveau mes ailes, me retrouver entre ciel et terre, j'aurais reconnu la ville d'en haut, retrouvé le fil tressé de nos libertés emmêlées filant dans les rues et je t'aurais retrouvé, Béh. Le temps ne se serait pas figé en cascade gelée. Tout seul, fâché contre moi-même, fâché contre toi Béh, fâché contre la politique migratoire. Tout seul dans cette chambre avec quatre portes et aucun mur mais étouffante comme la prison. Tout seul à courir longtemps dans les rues, parlant seul avec moi-même, traversant des pays dans un sens et dans l'autre des années, dormant sur des cartons, chez des amies d'amies d'amis, partageant mon quotidien avec moi-même et avec la nuit, vas-y courage, continue la vie.

KRAUDHAM



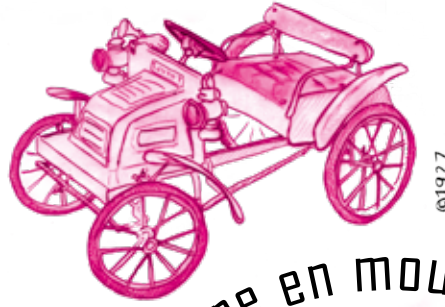
Bonjour et bienvenue dans ce musée dédié aux jeux humains à la fin de l'antropocène et au début de l'antropocide.

Excusez-moi pour cette prise de paroles en situation d'immobilité.

Il semble primordial de vous faire part de certains modes d'organisation sociale dont faisaient preuve nos ancêtres pour que vous saisissiez mieux le contexte.

A cette époque, la planète était monopolisée par l'espèce humaine qui se pensait supérieure et légitime à décider de toutes choses. Les membres de cette espèce vivaient selon une organisation discriminante au sein même de leur communauté. L'espèce était divisée en catégories qui permettaient à certains membres d'en exploiter d'autres. Et, c'est là que je vous demanderais de mobiliser toute votre imagination, car c'est assez incroyable. Dans ce musée vous découvrirez comment les jeux permettaient d'inculquer la soumission et les catégorisations aux plus jeunes membres de l'espèce. Le spécisme, le sexisme, l'âgisme, le racisme, le classisme et le validisme étaient – entre autres – « normalisés » au travers du jeu.

formatage



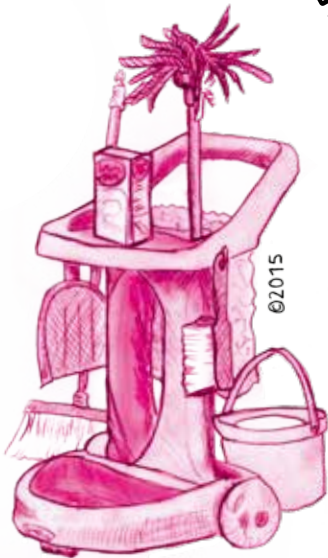
©1927

La vous propose maintenant de nous mettre en mouvement.

Cette première salle

est thématisée et regroupe divers éléments appuyant le clivage binaire genré par la sexuation des individus en catégories masculine et féminine. Le critère de séparation se jouait sur des pseudos attributs physiques normalisés, en fait créés en fonction des capacités procréatrices de l'espèce. Les individus possédant un « utérus », cet organe permettant la fabrication naturelle de nouveaux individus, étaient nommés « féminins », et au service de ceux qui ne l'avaient pas, désignés masculins. Malgré la grande variabilité physiologique des corps humains, l'existence d'individus sortant de ces deux catégories était invisibilisée notamment par des interventions médicales de charcutage visant à modifier leur parties génitales. On incitait les individus ainsi assignés féminins et masculins à être distinguables au premier coup d'œil grâce à des codes tels que la longueur des cheveux, la décoration du visage ou l'habillement. Des activités et sensibilités propres leur étaient également associées. C'est pourquoi on parlait de binarité du genre et du sexe.

Soulignons simplement que cette construction différenciée était invisibilisée et, contrairement à nous, les individus ne la percevaient pas !



©2015



©2017

icônes jeux vidéo 2020 :



Ludique



Et pourtant, voyez sur ces pages de catalogues : les bleues ne sont destinées qu'aux jeunes assignés au sexe masculin appelés garçons. Elles présentent des reproductions miniatures de ce que les supposés garçons de l'époque devaient aimer et maîtriser : voitures, camion, tracteurs, drones, armes, outils... Les pages roses, elles, ne sont destinées qu'aux jeunes assignés au sexe féminin appelés filles. On y trouve ce que les supposés filles de l'époque étaient supposées aimer et maîtriser : le soin aux bébés, la cuisine, la propreté.

Vous voyez maintenant sur ces livres comment par les thématiques et les images les garçons étaient invités à voyager, guerroyer, explorer, inventer, soumettre ; tandis que les filles étaient invitées à protéger, prendre soin, rester au domicile ou encore à obéir.

Poursuivons notre visite ... Ici on peut observer la reconstitution d'un lieu accueillant les jeunes : les adultes présents ne sont que des individus de catégorie féminine. Les jeux semblent accessibles à toutes et pourtant votre étonnement sera grand de voir à quel point il était évident aux jeunes de l'époque qu'ils devaient se limiter à utiliser ceux réservés à leur catégorie. Les jeunes, en arrivant dans cet espace, se saisissaient spontanément des bons objets ou s'ils se trompaient y étaient plus ou moins subtilement ramenés par les encouragements des adultes. Les paroles des adultes étaient très différentes selon qu'elles s'adressaient à un garçon ou à une fille. Sur ce film vous voyez la même scène : un enfant jouant à escalader une barrière. Écoutez les commentaires des adultes. Lorsqu'il s'agit d'individus perçus comme garçon :

« Bravo, tu es courageux, vas-y tu vas y arriver ! »
 À la même jeune personne vêtue différemment, et donc perçue comme fille :

« Attention, tu risques de tomber, reviens ! »
 Et oui, j'aperçois là l'étonnement dans votre regard, mais il faut vous imaginer que c'est l'ensemble de la société qui était divisée selon ce critère. Notre visite s'arrête ici.

Je me tiens à votre disposition pour éclaircir si besoin des points d'incompréhension. J'espère avoir le plaisir de vous retrouver prochainement, pour l'inauguration de notre nouvelle salle, consacrée aux clivages opérés en fonction de la couleur de peau des individus au travers des jeux.



UN TRAIN PEUT EN CACHER UN AUTRE

Le train c'est :

- Les premiers voyages adolescents.
- Une voie à flanc de montagne dans le Trièves.
- Côtayer les calanques et les grands ponts.
- Attendre l'annonce de l'arrivée en gare de Tonnerre.
- Les départs en train de nuit.
- Les arrivées matinales en Gare d'Austerlitz.
- L'endroit où l'on peut commencer un livre.
- Se lever très tôt et se rendormir dans le train de 6h34, le moins cher du jour.
- La meilleure manière de rentrer chez soi.
- Un espace pour me perdre.
- Les fenêtres de gare recouvertes de grands panneaux de bois.
- La petite ceinture.
- La rue des deux gares.
- Voyager au bon rythme.
- Passer dans des endroits que seul le chemin de fer permet d'explorer, à l'abri des quatre voies et autres axes routiers.
- Réussir à s'endormir contre une vitre qui tremble.
- Un moyen de transport de plus en plus privilégié.
- Face aux prix qui flambent, des heures d'hésitation avant de prendre un billet, prendre finalement le bus.
- Une nostalgie bien particulière.
- Le sifflet en gare, « attention aux départs ».
- La gare St Charles dans laquelle je pourrais rester des heures.
- Une partie de moi tous les mois.
- Un rêve. Un truc qu'on rencontre dans les livres ou les films. Qui prenait le train autour de moi ? Personne. Déjà, les trains, il n'y en avait pas vraiment là où j'ai grandi. J'ai donc longtemps rêvé de voyages ferroviaires fantastiques. Adolescente, ce désir se confondait avec celui de s'échapper de la diagonale du vide. Le grand jour est finalement arrivé. J'ai pris le train pour la première fois à 15 ou 16 ans. Je n'en ai aucun souvenir.
- Par la suite, la distance la plus courte vers les personnes aimées. Amies, famille, amant. Cette distance s'agrandit toujours, au gré de la fermeture des gares, de la suppression des lignes et de l'augmentation des tarifs. L'amour n'est pas à grande vitesse pour tout le monde.
- Le voyage favori. Arracher des heures pour contempler la distance. Ressentir les kilomètres qui passent, le chemin parcouru. Il y a moins besoin de wifi que de plus grandes fenêtres.
- Mille aventures derrière le seuil d'une porte. J'aime être dans une gare, regarder le panneau d'affichage et m'imaginer à bord de chaque train, visitant chacune des destinations. Est-ce que je serais la même personne dans chacun de ces voyages ? Je serais sans doute bien différente au retour. Lequel choisir ?

Le train sillonne nos vies. L'usage que nous en faisons grandit avec nous. Si vital et si dégradé, il fallait en imaginer le futur.

Vous l'attendiez?
Le voici!

A l'assaut du futur
pour voyager autrement

avec le

GTV
GRAND TRAIN DE VIE

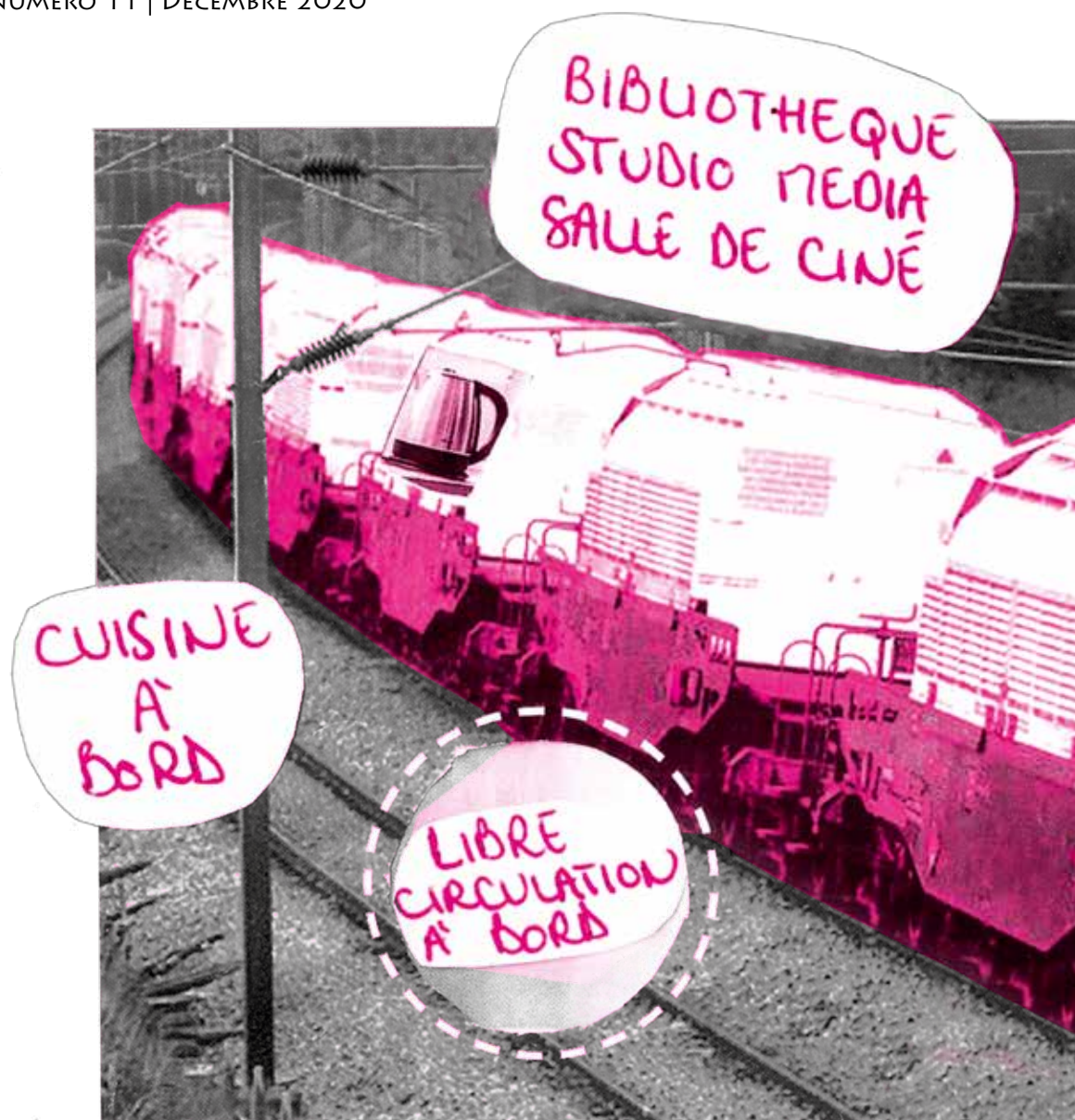


QUI EN A MARRE

PARTEZ
RE-PARTEZ
RE-RE-PARTEZ
RE-RE-RE-PARTEZ

IL Y A DES FOIS,
JE NE SAIS PAS VRAIMENT POURQUOI,
J'AI CONFIANCE EN L'AVENIR.

ACTION!



sur nos rails,

Chère L,

Je t'écris du futur, et je t'écris aussi de la couchette supérieure du train, ta préférée. Nous sommes le 27 août 2035, j'ai, enfin nous avons, 45 ans. Le train est arrêté en pleine voie pour en laisser passer un autre. On a ouvert la fenêtre de notre compartiment, c'est agréable de sentir le vent de l'intérieur et plus seulement de l'entendre siffler derrière les vitres.

Je suis à bord de l'Alpazur, la ligne a été réouverte entre Genève et Nice, moi je descends à Dignes les Bains avec mon vélo.

Je me rappelle de nos 30 ans, de cette angoisse montante à voir autant de lignes, de gares, fermer les unes après les autres. Sache qu'il y a eu un tournant peu après, qu'on a pris au mot le Oui SNCF et son communiqué « Merci aux 5 millions de voyageurs de préférer le train chaque jour ».

Merci, oui, on préfère le train.



Les bus Macron ont été réquisitionnés en 2000-vite (je ne me rappelle plus la date exacte) comme transports publics et scolaires, afin d'assurer les connexions quotidiennes entre les villes et villages pas ou peu desservis par le réseau ferroviaire.

Des mobilisations en étoiles comme à Veynes et des comités de ligne des utilisateur·ices du train ont permis le maintien puis la création de nouvelles liaisons.

Tout cela peut te sembler dingue mais je t'assure que la constellation des chemins de fer a repris le dessus, au détriment des vols intérieurs et des cars bleu blanc rose.

Alors courage c'est bientôt le bout du tunnel...

Je t'enverrai plus de nouvelles bientôt maintenant que je sais que je peux t'écrire.

Des Guirlandes



Des Guirlandes de cailloux,
c'est ce qu'elles balançaient
à travers les vitrines
d'l'agence immobilière
Elles étaient prêtes à tout,
car ce qu'elles défendaient
c'était toutes les victimes
des gros propriétaires

Elles étaient décidées,
alors elles ont choisi
la date le lieu et l'heure,
pour cette petite orgie
Elles se sont préparées
et se sont réparties
toutes sortes d'outils
utiles pour aujourd'hui

contrebasse et chant



de cailloux

Refrain :

*Riposte belliqueuse
des copines en rage
pour une joie vivace,
bruyante et sans ambages
Force entre frangines,
c'est ce qu'elles chantaient,
ne soyons plus dociles
Force entre voisines,
c'est ce que l'on touchait
sur ce bout de la ville*

Comme tous les mardis,
elles s'étaient retrouvées
cherchant avec malice
ce qu'elles iraient brûler
De la plus incongrue
à la plus nécessaire
quelle serait la mission
qu'elles choisiraient de faire

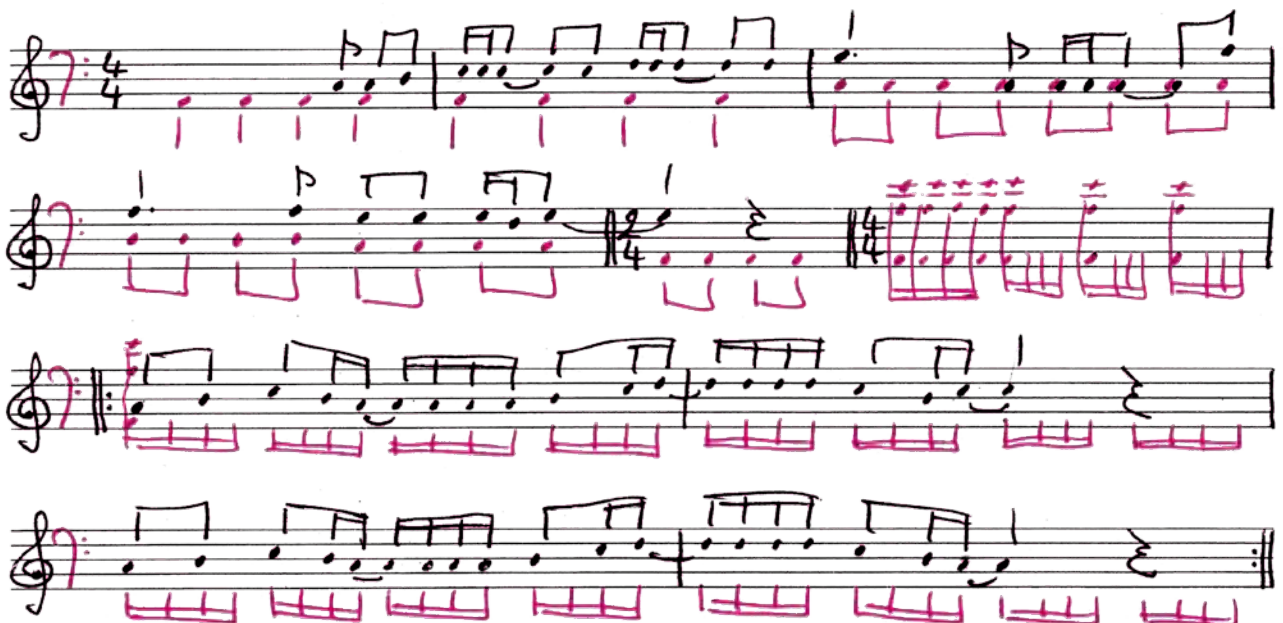
Les banques les commicos,
médias et ministères
de quoi bien déployer
tous leurs imaginaires
Mais de tous ces ennemis,
ennemis des plus précaires
leur agence chérie,
c'est bien l'immobilière

Refrain

Moi j'étais venue là,
déposer mon dossier
pour un appartement
que j'pourrai pas louer
Leurs rires et leurs colères
m'ont touchée et depuis
je ne me laisse plus faire,
et même souvent je ris

On était quelques-unes
à être là par hasard
avec l'envie soudaine
d'être partie d'une histoire
Qui pour toucher la lune
gibbeuse les plus beaux soirs
changeons notre dégaîne,
élimons nos rasoirs

Refrain



LIRE ET DIRE PAR NOS CORPS

Petite, le sentiment le plus violent que j'éprouve est l'injustice.

L'injustice que je ressens à la mort de ma maman mais aussi l'injustice sociale. Je ressens vite les inégalités sociales et économiques et cela me met en colère.

Nous vivons avec ma sœur et mon père en comptant chaque franc qui rentre et en cherchant les aides sociales. Je comprends très vite le stress des fins de mois, celui des démarches administratives complexes qu'il faut faire quand l'argent manque.

A 10 ans, je sais déjà qu'il y a plusieurs catégories de personnes, plusieurs classes sociales, et que nous ne faisons pas partie de la classe des riches. Mais j'ai aussi des rêves comme celui de faire des études et de devenir vétérinaire, ostéopathe puis architecte... Le métier pour m'échapper.

Mon père a toujours été sensible aux images et à l'esthétique, à ce que cela nous raconte. Il nous questionnait toujours sur les pubs, les tableaux, les photographies,

les aménagements urbains, et il les analysait. Je crois que c'est une des raisons qui expliquent pourquoi je suis attirée par les pratiques artistiques. En questionnant tout ça, il me permettait d'ouvrir une porte vers une perception plus intime, comme si je découvrais le sens caché des choses. Je suis toujours attentive aux images et à ce qu'elles produisent. Je suis convaincue qu'elles ont un impact sur notre manière de vivre et de comprendre le monde qui nous entoure. Je pense avec des images, mes raisonnements s'appuient sur des visuels, des cartes, des schémas.

Je m'oriente progressivement vers des études d'art malgré mes doutes, notamment sur le fait que cette voie soit utile socialement, utile pour le collectif. J'étais très sensible également au fait de me préparer à un métier qui me permette d'être bien payée, travailler pour sortir d'une condition sociale. Et même si je ne suis plus aujourd'hui sous le joug de cette injonction à l'ascension sociale, je vois encore parfois mon parcours de vie et d'émancipation comme un chemin fait de cailloux sur lesquels je trébuche, fait de marches que je gravis, de chutes et de rencontres qui changent ma trajectoire.

Je tente le concours d'architecture que je réussis, mais les doutes sont trop forts et j'opte

pour un cursus plus court car j'ai conscience que ma famille ne pourra pas financer des études longues. Je choisis donc une remise à niveau d'art appliqué dans l'idée de postuler ensuite dans une école de scénographie. Mais je comprends aussi que ça n'est pas pour moi : penser des packagings de produits de consommation ou bien entrer dans le monde du design m'est impossible, un écart trop grand avec les valeurs que je sens au fond de moi. Par ailleurs, mes charges matérielles, notamment de logement, sont trop importantes et l'école de scénographie à laquelle je songe rallonge la durée de mes études de cinq années minimum. Je n'ai pas les moyens financiers d'aller au bout. J'en conclus à l'époque que ce sont « les études » de manière générale qui ne sont pas pour moi, qu'elles soient longues ou courtes. Je dois travailler. Cela génère en moi un profond sentiment d'injustice.

À cette même période, je découvre aussi, via les petits boulots que je fais et dans mes relations affectives, dont celles de couple, qu'il y a des rapports de domination liés au genre. Je n'avais pas conscience de cela avant. Avec mon environnement et ma construction familiale, mon père, ma sœur, mes potes garçons, je ne me sentais pas construite comme une « fille ». Et

« Je m'arme,
tant dans mon
corps que dans
mon esprit »

LA VILLE

le monde du travail comme celui des relations intimes me l'ont bien rappelé.

C'est à ce moment-là de ma vie que je me politise. Je choisis de mettre mon énergie et ma créativité au service de l'animation sociale et culturelle. Je vais à la rencontre de quartiers dits « populaires », moi, fille d'ouvrier des zones périurbaines. J'ai des pratiques d'animation de rue autour des jeux en bois et des ateliers de construction. Les inégalités me sautent aux yeux et aux tripes. Je veux comprendre et je veux croire en la rencontre des mondes. Je découvre l'analyse de pratique et travaille plus sur mes expériences qu'avec des concepts théoriques.

J'ai enfin la possibilité de me faire financer une formation par un organisme. J'entre en DUT carrières sociales. J'y éprouve l'envie de réapprendre à écrire, à réfléchir et tente de comprendre le monde non pas seule mais accompagnée dans un cursus scolaire. Ce sont deux années de revanche face à tout ce qui m'avait empêchée de faire des études. J'apprends, je m'insurge contre les rapports de domination socialement construits et je trouve très vite un lien entre l'art et les études. Mon sujet de mémoire de DUT porte sur l'animation dans l'espace public, à la recherche d'un renouveau subversif de l'éducation populaire. Je découvre l'histoire

de l'animation et saisis le mouvement d'institutionnalisation de ce qui était à la base un mouvement émancipateur. Je découvre le théâtre de l'opprimé, qui reprend cette idée de transversalité de l'art et de la transformation sociale. Je suis alors dans un collectif de personnes sensibles à ces questions et nous décidons de monter une Cie au sein de laquelle je m'arme, tant dans mon corps que dans mon esprit et dans mes propos.

Nous créons un spectacle de théâtre forum : *Hors de ses bras ; amour et violence*. Ayant moi-même subi des violences conjugales, je comprends la force de l'art comme vecteur d'émancipation personnelle et collective face à cette situation d'oppression. C'est en partie grâce au processus de création et aux représentations que je peux dire « J'en ai fini avec les violences conjugales » (enfin pour l'instant !).



Ma conclusion de l'époque, c'est que le théâtre forum est une manière d'ouvrir un « espace public » au service de la transformation sociale.

Même si depuis le lycée je suis attirée par l'art dans la rue ce n'est que progressivement, au fil de mes expériences, que je fais des liens entre les théories de l'espace public, la rue et le fait d'agir dans la rue. J'appelle ça « espace public » à l'époque, même si ce sont des termes que je n'utiliserais plus aujourd'hui car ils donnent l'illusion d'une égalité entre les gens, là où je ne vois que des inégalités. Je parlais plus aujourd'hui de « lieux communs ». Mais j'ai toujours vissé au corps ce désir d'y dévoiler, par l'intervention artistique, les rapports de domination qui existent.



artistique. C'est avec cette idée que je me rapproche de chercheuses en sciences humaines et en géographie et que je m'investis dans un projet workshop de « corps pensant » (penser par la performance de nos corps). « Performer », vient de *performar*, qui veut dire « pour former » ; c'est donner forme à nos analyses et nos vécus, à nos imaginaires par nos corps. L'idée c'est de s'offrir cela dans un quotidien afin de proposer aux passant·es de faire un pas de côté sur nos usages. Nos corps pensent, ressentent, agissent.

Il m'est difficile d'entendre de la part de mes copain·es : « C'est nul, j'ai rien compris, encore un truc pour les bourges ». Comme si une porte se fermait devant iels alors qu'en discutant, il s'avère clair qu'iels ont ressenti de nombreuses émotions. Tenter d'accéder à une autre compréhension par l'émotionnel est une des clés de la démarche artistique. L'intelligence émotionnelle est en chacun·e de nous. Elle (se) nourrit (de) nos vécus. Nous devons nous sentir légitimes pour parler de ce que nous avons éprouvé. La proximité entre ce qui est ressenti et ce à quoi cela renvoie en nous n'est pas toujours consciente et vient complexifier le message proposé par l'artiste. Les élites ont bien compris que la production artistique est une force. Elles s'en réservent la compréhension et se placent ainsi au-dessus, en expertes. Nous, nous l'intégrons et finissons par accepter que cela n'est pas pour nous, que cela est bourgeois. Mais c'est un espace que je ne veux pas leur laisser.

C'est en suivant ce fil rouge que je crée la Cie Ru'elles en 2017, avec cette intuition, sans vraiment savoir quels seraient mes outils et ma démarche artistique. Je sais seulement que je veux questionner le quotidien, la vie de tous les jours et ses espaces communs : la rue. Je veux perturber ses usages, fabriquer des miroirs grossissants pour qu'on s'arrête et qu'on regarde ce qui s'y joue.

Et puis il y a la rencontre avec les théories situationnistes, la psycho-géographie, les *performance studies*. Cela me donne envie aujourd'hui de créer des liens entre le monde de la recherche et l'intervention

Je m'ennuie quand je vais voir un spectacle de clown « politique » où on ne me laisse aucune place pour ressentir, éprouver, réfléchir. On me dit : « Le problème c'est ça, le discours politique à tenir c'est ça... ». Et même si je suis d'accord avec les idées, cela me dicte quelque chose et me prive de mes propres ressources pour imaginer le monde.

Avec la Compagnie Ru'elles, on propose donc différentes formes d'interventions artistiques dans ces lieux communs, avec une démarche qui s'affine et qui explore cette idée.

Il y a eu, par exemple, cette performance proposée dans le quartier Chorier-Berriat. C'est une immersion artistique et d'exploration urbaine au sein du quartier Chorier-Berriat-Europole. Celle-ci était ouverte à toute personne désireuse d'être immergée pendant dix jours avec chercheuses, artistes et habitant·es. Il s'agissait de questionner ce quartier par l'axe du droit à la ville. Nous nous sommes finalement retrouvées entre femmes blanches qui avaient un vécu dans ce quartier aujourd'hui en pleine phase de gentrification. Le secteur I de la ville comporte en effet des quartiers

**« Nos corps
pensent,
ressentent,
agissent »**

extrêmement opposés : de par leurs populations, leurs usages, leur histoire. Et ce sont ces frontières du quartier qui nous ont intéressées : un quartier chargé d'histoires, notamment celles de prolétaires, d'ouvrier·es souvent issues de l'immigration, accolé à un « nouveau » quartier, créé il y a une génération pour des entreprises et des institutions ouvertes le jour, fermées le soir, les week-ends. Il existe bien une frontière entre ces deux quartiers : elle est dans nos ressentis mais aussi symbolique, sociale, architecturale et économique.

Pour aborder ces questions, nous avons cherché des outils qui nous permettaient de nous mettre à l'écoute des personnes, interagissant dans des situations concrètes, dans un paysage urbain spécifique pour questionner ainsi nos usages de cet espace. Un programme a d'abord été co-construit : dérives, rituels, lectures partagées, écriture et construction d'une performance.

LES DÉRIVES

Explorer ces deux quartiers (Europole et Saint-Bruno) par une dérive collective : cela veut dire que nous nous sommes plongées dans le quartier en niant nos raisons habituelles de nous y déplacer et en étant attentives à ce qui nous entourait, aux frontières, aux zones de tourbillon, aux flux et à de nombreux détails qui disparaissent dans notre quotidien, quand on y vit (ce qui est mon cas).

C'est comme un exercice de réappropriation de son quartier.

Dans un deuxième temps, nous avons choisi de retranscrire cette expérience par la construction d'affiches, à partir de photos prises lors de la dérive et détournées à notre guise, confrontant ainsi nos imaginaires à ces espaces traversés.



LE RITUEL

Le rituel consistait à construire une critique du quartier administratif et d'affaires en rendant visibles les absurdités. Tous les jours, à la même heure, nous entrions dans des personnages devant le tribunal du quartier Europole.

- Une personne en costard faisant la manche sur les marches du tribunal et qui disait : « je suis rentrée par la grande porte, ils m'ont sortie par l'issue de secours ».

- Une personne nettoyant les marches de l'immense place moderne cinq à six fois par jour, équipée d'un pulvérisateur et de ses chiffons, apposant sur les marches, la date, l'heure de fin et sa signature une fois la tâche réalisée.

- Une personne assise toujours au même endroit lisant le journal et filmant le rituel.

- Une personne descendant les marches du tribunal faisant tomber tous les jours à la même heure un gros dossier qu'elle tenait dans les mains, laissant ainsi s'envoler ses papiers sur toute la place. Cet incident mettait systématiquement en action des passant·es qui tentaient de l'aider à récupérer les papiers.

C'est ce personnage qui finissait chaque jour son rituel en se lançant dans un numéro clownesque de danse avec le mobilier urbain, sortant finalement de son attaché-case une nappe à carreaux rouges qu'il portait comme une cape.

Chaque rituel se terminait par un casse-croûte sur cette nappe à carreaux, au centre de cette immense place Europole. Les convives, en costard-cravate, s'installaient pour manger là où d'ordinaire on passe, circule, sans jamais s'arrêter.

Cela a permis de déclencher de nombreuses discussions avec des passant·es et employé·es des bureaux environnants. Le rituel et toutes nos actions de rue sont accompagnées, soutenues par des personnes dont le rôle est d'aller vers les gens, d'accueillir les paroles et d'interagir avec les passant·es. Ce sont les déclencheur·euses de paroles qui vont garder les traces de ce qui va se raconter.

« Ce que vous faites là, c'est exactement comme mon métier, ça ne sert à rien ! J'arrive au boulot, et y a même pas de sens, je souffre de cela car franchement je passe ma vie à ça... Ça ressemble à quoi ma vie ? »

« C'est malheureux, je suis désolé pour votre licenciement, en tout cas vous êtes bien charmante, courage, vous allez retrouver du travail »

« La galère si un jour ça m'arrive, je me fais directement virer. »...

LES LECTURES PARTAGÉES

En parallèle de ces rendez-vous, nous avons les apports théoriques de Lise Landrin sur les questions de géographie qui nous arrivaient au gré de discussions, de lectures partagées. En tant que chercheuse, elle a écrit sur cette expérience et tenté de formuler certains contours du travail réalisé par Ru'elles. Pour nous, ces apports venaient se placer dans une certaine horizontalité avec nos savoirs d'expérience. Il n'y avait pas de supériorité du savoir scientifique mais plutôt un partage, et ce d'autant plus que chercheuse ou pas, tout le monde expérimentait le dispositif.



INATTENDUE PERFORMANCE

À la fin de la semaine, nous avons inventé une performance qui pouvait se produire dans différents endroits de la ville sous la forme d'une déambulation. Le pitch, ce sont des hommes et des femmes d'affaires qui se déplacent puis s'immobilisent, se livrent à une compétition corporelle sans merci, chutent au ralenti, scandent des citations réelles des maîtres du monde d'aujourd'hui puis disparaissent progressivement dans l'eau d'un bassin.

Nous commençons par prendre dans le tram, toujours en costard, avec nos oreillettes, l'occasion de jouer de fausses discussions téléphoniques afin de dire de vraies citations de puissants de ce monde. Là, il y a eu de nombreuses réactions :

- des réponses vives aux propos : « vous prenez bien assez de place, fermez-là ! »
- d'autres ne s'autorisaient pas à intervenir verbalement, mais leurs corps parlaient en nous tournant le dos, en posant sur nous des regards insistants, en échangeant avec d'autres sur ce qui se passait...

Pour moi, c'était un pas vers une critique du droit à la ville. La performance offrait un espace de réaction face cette classe de pouvoir fortement présente dans la ville.

« La thune restera, les papiers avec »

La fin de cette *Inattendue Performance* au parc Saint-Bruno fut un très beau final. Il y avait en effet un bassin d'eau où nous avons pu entrer et disparaître. Les personnages étant trop absorbés par leurs discours et leur rôle à tenir, c'était comme s'ils ne se rendaient compte de rien, jusqu'à finalement se faire rattraper par la réalité. Les corps trempés, quasi totalement immergés, ne laissant plus qu'à la surface les mallettes tenues à bout de bras.

Hormis le fait que les costards-cravate ne courent pas les rues sur cette place, les personnes qui ont regardé cette scène ont souvent été très surprises et touchées par l'image que cela fabriquait. Une personne s'est arrêtée pour dire qu'elle y reconnaissait totalement sa vie, se livrant à une personne extérieure, déclencheuse de parole : immigré italien, l'administratif qui lui avait toujours pesé, sans le sous pendant longtemps... Ce qu'il voyait dans la mallette, c'est que la thune allait survivre aux humains. La thune resterait, les papiers avec, mais l'humain serait bientôt mort là-dessous.

Cette résidence nous a changées. Cela nous a donné envie de poursuivre l'aventure et de partir en création sur l'axe de la production de la ville, d'interroger les grands projets d'urbanistes qui fabriquent la ville et tentent d'organiser nos vies, comment iels conceptualisent des espaces à partir de leurs idéologies. En résumé, comment iels essaient de contrôler la ville sans nous, pour nous.

Étant persuadé·es que le vivant est toujours plus fort que le plan, nous voulons proposer une critique de

l'urbanisme. Le geste artistique permet de prendre le temps de s'arrêter pour regarder la ville, nos usages. C'est une façon de se demander pourquoi, comment et pour qui nos villes sont produites. Qui a le droit à la ville ? Comment nos usages sont dictés par un modèle ? De quoi est fait ce quotidien qui efface, inhibe nos perceptions et nos ressentis ?

Prendre la rue de cette façon, c'est pour moi faire un pas vers la transformation sociale. Nous n'y allons pas avec une théorie, ni même avec un tract (ce n'est en effet pas dans ce contexte que je l'utilise). Mais nous y allons avec nos corps, ce que nous sommes, ce que nous sommes en capacité de ressentir et de voir, ce que nous renvoyons... C'est aussi en développant une forme d'écoute à tout ça qu'on parvient à agir.

Je propose un cadre où l'expression individuelle et collective est possible et où on vient questionner nos représentations sociales, nos aliénations, nos rapports de domination. Une fois que des personnes se sont autorisées à dire et vivre des choses dans la rue, cette dernière prend un autre sens, et n'est plus seulement un espace de circulation, de craintes, ou d'utilités prescrites. Plein de participant·es sont venu·es me dire qu'ils s'étaient autorisé·es à intervenir, réagir, s'exprimer dans cet espace alors que ça ne leur serait pas venu à l'esprit avant. C'est comme une reprise de pouvoir sur cette ville aménagée, pensée pour nous et sans nous. Je pars du principe que nous sommes difficilement sujets des expériences qu'elle nous impose. En fait, nous vivons tellement d'expériences au quotidien, imposées par le cadre

de la ville, qu'on n'est plus capable de les conscientiser, de les digérer et donc de les transmettre. On est gavé de choses vécues, éprouvées, subies, tous les jours, mais nous n'avons pas le temps ni l'occasion de faire de ces choses de vraies expériences de vie. Nous n'avons plus le temps de ressentir, de regarder et de mettre en critique l'aliénation de nos vies quotidiennes. Nous n'arrivons pas à trier les informations, nous devenons imperméables aux détails, aux indices qui nous entourent. Nos corps subissent, s'adaptent, souffrent, s'arrangent avec les injonctions de la ville fabriquée au final pour une catégorie de sa population. Alors, dans les espaces temps que nous créons avec les « dérives », « les rituels », « les cartes sensibles », nous nous offrons un temps et un espace pour un voyage et une expérience de la critique. Et c'est tout cela qu'on pourra transmettre après. C'est un pas de côté par rapport à l'usage touristique et consumériste de la ville. Nous prenons la rue avec des personnes qui n'ont pas l'habitude de jouer dans la rue, ni en manif... Nous tentons de subvertir la ville qui nous maintient dans un modèle capitaliste. Nous posons des questions. Nous n'apportons pas de réponses toutes faites. C'est une critique de la ville par une mise en mouvement de nos corps, de nos pensées, des pensées en collectif.

Nous écrivons

Le réel nous inspire autant qu'il nous écrase. Il n'y a pas de place pour nos identités dans le quotidien, pour nos ressentis, pour tout ce qui ne laisse pas de traces concrètes sur le réel, mais nous traverse, nous marque et occupe une place importante en nous. Nos expériences sont parfois douloureuses et elles sont ignorées et muettes. L'écriture nous rend notre voix.

Dans nos vies, tous les jours, dans l'espace qu'on occupe, nous nous restreignons.

On ne peut pas affronter le réel de face, parce que c'est trop dur. Parfois dans les discussions, l'immédiateté nous laisse interdites, et nous ne trouvons pas toujours les bons mots pour réagir dans l'instant. À d'autres moments, nous nous sentons impuissantes face à tout ce qui se passe d'injuste ou de révoltant dans le monde.

Le réel nous attaque de plein fouet. Il nous faut déjà nous protéger avant de pouvoir rebondir. Mais pour dépasser ces barrières qu'on nous impose (être polie,

être pertinente, expérimentée, intéressante, ne pas parler pour ne rien dire) il faut se sentir légitime. Les critiques que les autres font sur nos rares interventions (« tu planes à quinze mille ! ») ne nous donnent pas confiance en nous et nous incitent au silence.

Lors des scènes ouvertes, chacun·e peut parler pendant 5 minutes de façon totalement libre. Quand on acquiert ce droit à la parole, avec nos textes préparés comme des réponses à notre réel, on peut trouver le courage de parler, se dire qu'il est « normal » en milieu proche de la poésie de parler avec des images, avec un autre langage, une autre logique. C'est-à-dire qu'on peut enfin mettre notre imaginaire sur notre réel sans être jugé·es, sans qu'on nous reproche d'être « trop déconnecté·es du réel, pas assez rationnel·les » pour autant.

Dire nos poèmes sur scène est un moyen d'affronter nos adversaires.

Les personnes qui nous écoutent viennent nous voir à la fin de la soirée si ce que nous avons dit les a touchées, les concerne. On crée pendant un instant une communauté de sentiments.

Nos poèmes sont notre rage et notre révolte qu'on exprime par rimes interposées. Parfois, ce sont aussi nos joies et nos victoires, nos interrogations et nos doutes.



des poèmes

La scène est une porte d'entrée de nos ressentis dans le réel.

Et pourtant, même par le biais de la poésie, nous n'échappons pas totalement à l'auto-censure.



Slamheureuse :

« Sur chaque scène, je me sens capable de dire quelque chose de différent. Comme si chaque scène avait ses limites du recevable en fonction de si je la connais bien ou pas ou de qui vient m'y écouter.

Un jour, une personne m'a dit « *tu sais quelle que soit la scène où tu es, il y aura toujours quelqu'un, une ou deux personnes, que tu vas toucher, quel que soit le texte que tu fais.* » Son attention était gentille, mais trouver le courage de gueuler tout ce que j'ai dans les entrailles devant des dizaines de personnes, c'est pas toujours facile. Être sur scène c'est dévoiler une part de son intimité. Si tu parles de viols dans tes textes on suppose que ce sont des choses vécues. Quel sera le regard qu'on posera sur toi ensuite ? »

Arc-en-Slam :

« Pour moi, le réel est un blougui-boulga incompréhensible. Une masse d'informations, de sensations, d'événements, et d'expériences, impossible à appréhender. Trop de contradictions s'y côtoient. Trop de possibilités irréconciliables. »

Le réel me révolte. Le réel me dégoûte.

Je n'ai pas envie d'en faire partie si le réel qu'on me propose consiste à « tirer son épingle du jeu » et fermer les yeux sur les conséquences de mes actes et sur tout le reste.

Alors, je cherche. Je cherche en lisant, en écoutant des interviews, en côtoyant des gentes qui proposent de vivre autrement.

Et quand je suis fatiguée de chercher, je me réfugie dans mes mondes imaginaires. Dans les romans, les contes, les tableaux, les bandes dessinées, les films, les dessins animés... L'art est ma bouée de sauvetage.

Peut-être que ces minuscules morceaux d'utopies ne sont que des moyens de fuir une réalité qui m'opprime. Mais peut-être que ce sont plus que des refuges. Peut-être que ce sont des graines de possibles.

Je ne sais pas cuisiner, ni coudre, ni construire des cabanes ou bricoler des machines. Je ne sais pas vivre en communauté dans des collectifs autogérés de façon harmonieuse et satisfaisante. Mais je sais écrire. Alors j'anime des ateliers d'écriture, j'écris, et je slame. Et je ne sais pas si ça aide à rendre le réel des autres meilleur, mais en tous cas, pour moi, c'est moins pire. Et depuis, le réel me fait un petit peu moins peur.

On déplume mon stylo. Déprime. Ma plume

**s'exprime mal. Silence. Parole au
personnage :**

Que vais-je faire ?

**Je suis une écrivaine, une écrivaine de lettres
qui torturent mon être.**

**Je cherche à établir des correspondances
avec le réel mais l'écho reste
sans sens. Le brouhaha brouille toute
espérance. La relation épistolaire
devient relation épique qu'on tolère.**

**Combat continu : combat entre
les contes en l'air et mon quotidien en
galère.**

Maman disait :

**« Vivement que le prince charmant
arrive. »**

**Mais la petite fille a bien grandi, la petite fille
a mal vieilli. Elle se souvient des viols, de la
violence de cet amour immortel qu'on impose
aux petit-e-s.**

**Le prince charmant lui pince le cœur et dans
sa rancœur, elle rencontre encore ces contes
et leurs sorts.**

**Des sorts minables
Sorts sur mineur-e-s
Désastres majeurs**

**Elle voudrait des contes contre modèle mais
les contes content le modèle.
La petite fille s'enfuit.**

Que faire ?

**Je suis une écrivaine de l'être, une personne
dont l'écrit vaine cherche
à décrire et à détruire ces normes.**

**Malaise dans le modèle.
Mais mal-à-l'aise pour le maudire.**

**Alors : entrée dans l'étrange. Évasion
vaseuse.
Les relations forment des réactions en chaîne.
Des relations qui s'enchaînent. La petite fille
se faufile de main en main. Mais de moins en
moins sûre de ces caresses
qui attendrissent son cœur sans effacer**



**l'écho de la
jalousie, de la tristesse, quand tu n'es plus là
pour moi.**

La petite fille s'enfuit.

**Évasion vaseuse. Marécage d'idées quand la
marée fait monter la cage où
tu te sens prisonnière, prisonnière
sentimentale.**

**C'est l'ironie du sortilège, conte de
sorcière qui t'ensorcelle.**

**Impossible d'en sortir.
Alors tisse, tisse. Au fil des histoires, tisse des
liens avec le réel.
Imaginaire : souffrance sévère. L'amour fait
mal.
Tisse, tisse, tisse des liens avec le réel.
Mais les correspondances restent
irresponsables. Les fils qui s'étendent sont les
fils de Satan.
Fille de la jalousie,
de l'emprise et du contrôle,
ta toile se dévoile.**

On t'a appris à haïr, pas à aimer.

**Relations comme des réactions en chaîne, des
relations qui s'enchaînent.**

Mais réaction allergique.

Un seul allergène : Amour !

Que faire ?

**Chaque relation est un poison qui envenime
mon cœur.
Poison sans potion remède.
Poison comme un poids sur le cœur.
Sentiments inconsciemment nocifs...**

Que faire ?

**Je suis une écrivaine, une écrivaine de l'être
qui décrit le mal-être de
mon moi intérieur comme un miroir de
nous-mêmes.**

Défouloir de mots...

Que faire ?

que faire à part écrire ?





SE RASSEMBLER

Une danse chorale océanique

INTERVIEW AVEC
LAURIE PESCHIER-PIMONT
& LAURIANE HOUBEY

Par la sensation, élaborer des mondes communs

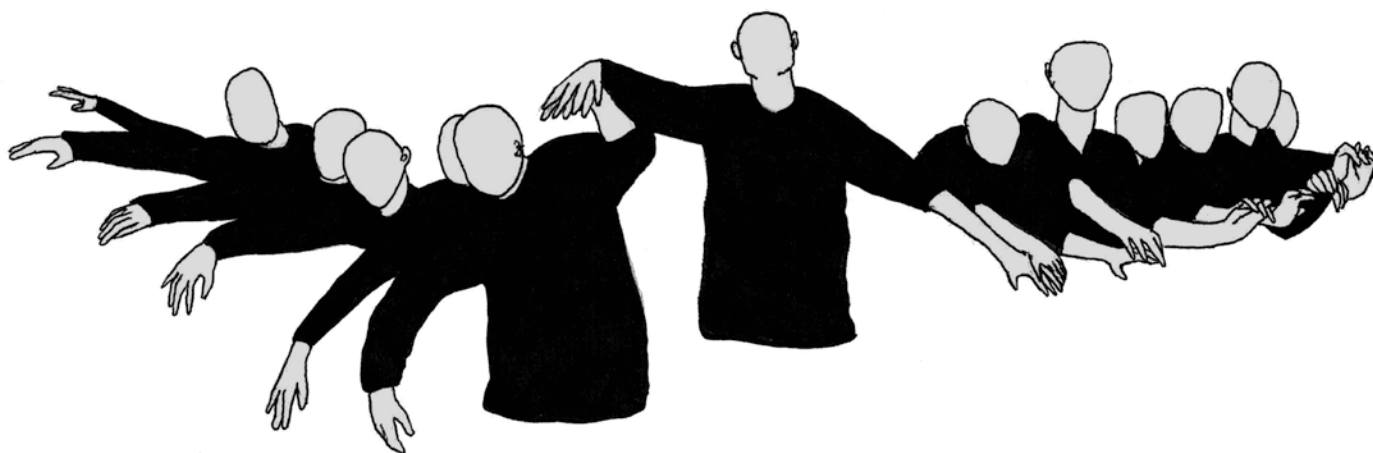
– *Waving* est une pièce chorégraphique qu'on a créée toutes les deux. C'est une danse océanique écrite pour un grand corps collectif de cent danseuses et danseurs amateurs. Depuis 2019, elle a été jouée plusieurs fois à Nantes, à Grenoble, en Ardèche, en Bretagne, et avec des groupes différents. Parfois on était quatre-vingt, parfois cinquante ou soixante-dix. À chaque fois ça nous engage intensément !

– Pendant plusieurs jours d'affilée, ou sur plusieurs semaines, on transmet la pièce au groupe. On propose de se mettre en conditions sensibles pour apprendre ensemble, et pour

jouer une pièce de danse face à du public... même si l'on n'a jamais dansé de sa vie. C'est une aventure collective et artistique un peu dingue. Ça nous occupe et ça nous submerge. Parfois la houle intérieure est forte et on doit inventer les outils pour tenir la barre.

– En fait, ça avait déjà commencé avant *Waving*... En 2012, nous avons chorégraphié une première pièce appelée *Matrice*, improvisée en temps réel par des interprètes amateur·ices. La règle de base est qu'une personne ferme les yeux et fait ce qu'elle a à faire : elle suit ses sensations, bouge, marche, danse, etc. Autant d'im-

pulsions que le groupe autour reçoit. Et le groupe lui, est là pour faire *environnement* pour la personne au centre. Ou si j'utilise d'autres mots, pour faire décor, paysage, contour sonore. J'empile ces termes parce que chacun a un sens, une connotation particulière. Par exemple, la notion de décor peut facilement me relier à l'imaginaire du spectacle vivant. Celle d'environnement m'orientera plutôt vers la sensation de quelque chose de proche, de plus matériel. Tandis que le mot paysage m'évoquera une plus grande distance, quelque chose de lointain et englobant. Peut-être... Il y a toujours des peut-être. Il s'agit toujours d'interpréter. Mon premier plan est ainsi constitué par le décor, le deuxième plan par l'environnement et le troisième par le paysage. Enfin... C'est l'imaginaire qui surgit en moi à l'instant.



Ces nuances permettent de mobiliser des choses variées en nous, dans l'improvisation.

– Quand on dit *faire paysage*, on ne va pas seulement chercher ce que ces mots génèrent dans nos imaginaires mais aussi dans nos sensations, dans nos corps. Si je parle d'architecture, ça me sollicitera peut-être au niveau du squelette, des os, de ma structure. Alors que le terme environnement mobilisera en moi des surfaces ou des étendues, telles que ma peau, mes poils, ou même des sons lointains... Oui, mobiliser... Qu'est-ce que ces mots viennent mobiliser en moi, à la fois en termes de sensations et d'images ?

– Ensuite, nous imbriquons ces manières de nous mobiliser à plusieurs et cherchons ce que ça fait émerger dans la mise en réseau de nos corps.

– En fait, nous partons des sensations bien plus que des mots. Ce que l'on perçoit par le regard prend le plus souvent le pas sur ce que l'on peut sentir avec nos autres sens. Alors on va fermer les

yeux pour favoriser nos autres perceptions, augmenter nos sensations, fabriquer d'autres élans. La sensation de soi dans l'espace, la sensation du toucher, les odeurs, la chaleur... D'une certaine façon, en se privant de la vue, on déplace nos habitudes, nos évidences. On invente une sorte d'humain augmenté en termes sensitifs... non pas par la technologie ou par la recherche de performances incroyables mais simplement par nos propres ressources. Fermer les yeux, c'est une technique pauvre pour redonner au corps une puissance qu'on lui laisse rarement, lui ouvrir des espaces qu'on a du mal à considérer comme intéressants.

– Nous faisons le pari que partir de la sensation facilite l'élaboration de mondes communs, comme une manière de fabriquer de l'intelligence collective. Mais cette intelligence n'est pas spécialement recherchée, c'est plutôt un résultat : quand on met des gens en relation, avec toutes leurs ressources perceptives, imaginaires, sensuelles, ça va forcément générer de l'intelligence collective, une sorte d'accordage de groupe. Pour nous, ce

n'est ni un but, ni une question. Notre recherche se concentre plutôt sur les manières de faire, sur les méthodes à inventer pour nous mettre en relation avec nos ressources autres que strictement mentales.

– D'une certaine façon, nous voulons mettre en pause la notion d'effort, nous mettre simplement en présence les un·es des autres pour voir ce que ça donne. Goûter le temps présent, debout ou assis·es, statiques ou en oscillation d'un pied sur l'autre, sans avoir quoi que ce soit de spécial à faire pour exister ici et à ce moment précis. Dans cet espace qui n'est pas ordonné par la volonté, des désirs encore indistincts vont se former. Je vais suivre ce que je sens, plutôt que de chercher à ressentir...

– Bien sûr, pour amener des personnes à *ne plus vouloir* faire quelque chose et juste à se *laisser* sentir ce qui vient, il faut les aider un peu, leur proposer un cadre, des jeux, une manière d'écouter leurs sensations. Et pour nous deux, ça nécessite de prendre en charge une part importante de l'effort qui permettra d'atteindre ces sensations sans effort.

– Voilà, c'est un peu notre pré-histoire chorégraphique, et ce qui nous conduit à *Waving*...

Être accueillie par l'océan

– Dans ma vie personnelle, j'ai eu besoin à un certain moment d'aller à l'océan, d'y nager longtemps, d'y être accueillie. C'était un besoin intime, très profond. Et aussi la recherche de bouleversements somatiques, corporels et émotionnels puissants. Nager pendant quinze jours, plusieurs heures par jour, jusqu'à avoir le mal de terre et ne plus savoir tenir debout. Être soulevée par les rouleaux jusque dans mon sommeil ou en conduisant ma voiture. Que ça bouge plutôt que je ne bouge. Que ça me bouge, que ça me bouleverse. Que je passe par un grand bain, par de l'essorage, par la sensation d'être nettoyée à un niveau presque cellulaire... C'était tellement dense que ça m'a donné envie de le partager. Notamment cette sensation d'être enseignée par un environnement.

– Dans la vie et dans l'art, j'aime sentir comment la *vitalité* traverse les questions de vie et de mort, autant que les pratiques de jeux gratuits. Quand je surfe, c'est exactement ce qui se passe, c'est à la fois effrayant et super amusant, et je suis autant reconnaissante des vagues qui m'ont soulevée que de celles qui m'ont fait sombrer. Je me sens mobilisée d'une manière vitale qui à la fois me fait jouir et me sèche complètement. À part faire l'amour et la révolution, il n'y a pas grand chose

qui me fasse ressentir une vitalité pareille ! Une mise en puissance vertigineuse, un « Ah tiens, je suis vivante ! »

– La relation qui se tisse ainsi entre nous et l'environnement, génère une intelligence. Peut-être même de part et d'autre... Va savoir si l'océan ne développerait pas une intelligence à notre contact ? C'est là que se déploie une certaine poésie : on entre en relation avec cette entité, et elle rentre en relation avec nous. Même si l'on considère cette réciprocité comme une fiction, elle ouvre des espaces en nous.

– Et voilà, *Waving* est une tentative de traduire des sensations que nous avons eues au contact de l'océan en un travail de groupe, de construire un paysage en mouvement.

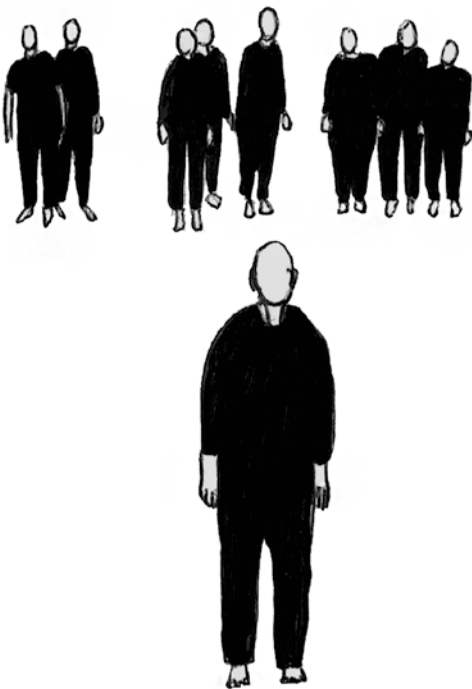
– Mon corps, organisme de perception, d'imagination et d'action, forme aussi un paysage que d'autres peuvent contempler en s'y promenant, en contribuant à le composer : c'est un paysage constitué des maillages et des interactions qu'il entretient avec d'autres paysages. Quand je perçois des choses, ce n'est jamais statique. Ce qui se passe en moi bouge tout le temps et ce que je vois autour de moi bouge également. Le paysage statique, ça n'existe pas.

– Pourtant, une des questions du champ de l'art depuis la période

de la Renaissance est de réussir à représenter un paysage sous une forme figée. Dans la peinture par exemple, ça donne des scènes de montagne ou de campagne très codifiées et dont le sujet, peintre ou spectateur, est extérieur au cadre, exclu du monde représenté. Ça nous paraît vraiment paternaliste et autoritaire : soit nous sommes le créateur ou la créatrice qui délimite le champ de vision et compose l'image, soit nous sommes invisibles, non prises en compte, niées. Et c'est un des fondements de la domination : ne jamais se considérer comme faisant partie du monde. Nous avons au contraire besoin de nous sentir parties prenantes, de nous proposer que tout fasse partie du monde, sans hiérarchie, et qu'on compose ensemble.

– Cette manière d'aborder notre présence dans le monde m'aide à penser la notion d'engagement. Parce que la vision *paysage* de la Renaissance me coince entre deux options terribles : soit subir, soit agir en mode frontal, croisade, en quittant ma vie habituelle pour ça. Alors que me mettre en relation avec mes ressources sensorielles me donne la possibilité d'un





« UN ENDROIT PARFAIT POUR ÊTRE IDIOTE »

La masse des corps mouvants

engagement qui ne se joue pas en mode *on/off*, qui s'inscrit dans une autre durée, dans un circuit moins binaire, moins fragmenté, plus inclusif.

– Dire qu'on *fait partie* de l'environnement, c'est aussi entrer dans une relation intime, ce qui joue aussi sur un registre sensuel et sexuel. En travaillant cette relation, j'ai la sensation que l'environnement me touche, me parle, par exemple que les vagues me saluent. Certaines vagues, d'une intensité particulière, m'ont saluée, elles ont accompagné des moments importants de ma vie comme des complices venues de loin. C'est un peu idiot de penser qu'elle sont venues pour me saluer mais l'art est un endroit parfait pour être idiot. Alors en idiotie, je me demande comment saluer cette vague, comment répondre à ce buisson, comment séduire cette dune. Comment caresser le vent qui me caresse, comment fouetter de mes cheveux la vague qui me fouette, ou chauffer le soleil avec ma chatte qui me chauffe... Je pense que les gens qui pratiquent le surf ont un rapport super sexuel à l'océan...

– Et alors, comment traduire l'océan en gestes et à plusieurs, pour que malgré l'étendue des interprétations possibles, ça draine tout le monde ? Et comment transmettre un mouvement *facile*, organique, à cent personnes toutes différentes et pas nécessairement habituées à danser ? *Waving* tente de répondre à ces questions en proposant une pratique de la joie. La joie de s'embarquer dans une aventure collective... Mais ce n'est pas si simple, car il faut à la fois se laisser emporter et tenir ensemble. Et si la joie se transforme en euphorie ou en crise égotique, on peut se perdre. Il faut guetter ce moment où ça prend trop fort, où l'on dépasse l'objectif, celui de finaliser la pièce. On doit chercher cet état de joie tout en le contenant pour le sculpter. Trouver une intensité forte, qui demande aux interprètes de s'oublier assez pour ressentir et agir puissamment, et que le public ressente cette puissance... et contenir tout ça dans un cadre délimité, codifié, qui se finit par le salut au public à la fin du spectacle.

– C'est la tension du spectacle en soi : ce n'est qu'un jeu, que l'on reproduit à chaque représentation, un spectacle que l'on fait tourner... mais ça fonctionne

justement quand c'est pleinement vécu, autant par le public que par les personnes sur scène.

– Revenons maintenant à l'océan. En écho à la massivité de l'océan, nous voulons former une entité massive de nos corps rassemblés, et qui invente comment se précipiter en rouleaux d'écume, comment stagner en amas d'algues, comment devenir cette eau mouvante dans laquelle nager. Notre pratique du collectif nous donne confiance en la capacité des personnes à fabriquer des choses incroyables et dont elles n'auraient pas idée séparément. C'est une vraie pratique d'empowerment individuelle et collective.

– Mais quand on dit massif, ça ne veut pas dire uniforme. Parce que rassembler tout ce monde, c'est aussi réunir une grande diversité de corps et d'imaginaires. *Waving* a été écrite pour un chœur de cent personnes mais dans nos rêves, on en imagine deux cents ou même six cents... et c'est autant de corps différents, ordinaires, quotidiens, qui ne sont pas formés ni transformés par un apprentissage de danse académique. Des corps d'âges différents, de corpulences diverses, faits d'habiletés et de maladresses. Des corps dans lesquels chacun·e peut se reconnaître.

Océan et rivage, deux entités qui se font face

– Cette manière de penser un paysage inclusif, dont tout le monde fait partie, donne une place assez active au public. On parle d'une relation de masse à masse, entre les personnes qui dansent et celles qui sont spectatrices.

– Nous avons beaucoup pratiqué les bords de mer en nous demandant qui sont ces personnes qui regardent les vagues déferler sur le sable. Parfois, elles sont à peine quelques-unes, dispersées le long du rivage, parfois elles sont des milliers, rassemblées là pour l'été. L'organisation de ces plages ressemble déjà un peu à celle d'un spectacle : des corps tous positionnés dans le même sens, allongés de façon semblable,

regards dirigés vers le même horizon.

– Dans notre travail précédent, *Matrice*, nous avons exploré l'idée d'un paysage englobant, d'un public disséminé. Cette fois-ci, nous voulions reproduire cette sensation de face à face entre rivage et océan... Le paysage-océan étant réalisé par la masse des interprètes et le paysage-rivage par la masse du public.

– Pour développer de l'empathie physique entre deux masses, il faut déjà respecter un rapport de proportion. Les danseuses et danseurs doivent être en assez grand nombre pour constituer une masse critique par rapport au public, et lui faire ressentir qu'il est lui aussi un groupe

avec sa vie propre, autonome de ce qui se passe sur scène, tout en y restant relié. Ensuite, on cherche à établir le face à face, à le formaliser, à assumer la frontalité. Par exemple dans la première partie du spectacle survient ce moment que nous appelons la Grande Vague. C'est une sorte de mer dans un carré, très organisée, où l'on est placé·es en lignes face aux rangées de sièges du public.

– La Grande Vague est une architecture de groupe, un tissage des corps, un peu comme un filet de pêche. Si on est quatre-vingt par exemple, on formera huit lignes de dix personnes face au public, en quinconce pour pouvoir voir tout le monde. Ce qui nous relie, c'est que chacune de nos paumes de mains se dépose légèrement sur l'omoplate de la personne de devant et de celle d'à côté. Je suis toujours touchée par deux personnes, et je touche moi-même deux personnes. C'est quelque chose de très délicat. Ce maillage permet la propagation subtile de la moindre information, de la moindre respiration. Parce

« ÊTRE
UN OcéAN
ATTENTIF »



que sous chaque omoplate il y a un poumon. Donc ce qui te traverse arrivera jusqu'à moi en voyageant à travers une série de mains et d'omoplates, toutes rendues disponibles à la propagation. Et cette articulation collective se mettra à respirer comme un poumon géant, à ondoyer, à se déplacer face à l'assemblée du public. Et alors la force de nos contacts mains-omoplates-poumons va tellement grandir, qu'elle va contaminer le poumon collectif qu'est le public. Il suffira de ce seul face à face, de nos yeux plongés dans les leurs, pour qu'ils se mettent à respirer avec nous. Et vraiment, depuis la scène, c'est tellement visible, ce moment du début où les gens sont impressionnés par notre présence massive, puis contaminés par cette houle, jusqu'au dernier gradin du théâtre.

– C'est un vrai moment de contact visuel. Non pas juste pour se regarder mais pour ouvrir des canaux de communication. Cela va rendre possible que le public soit suffisamment relié au paysage qu'il observe pour y participer. Progressivement, la masse du public dégage assez d'énergie pour nous pousser vers l'arrière, comme des roseaux qui penchent, balayés par un petit vent, pour nous insuffler ce mouvement de houle, jusqu'à faire enfler, gonfler cette Grande Vague qui s'enroule, déferle et s'étale.

Nager pour déconstruire et se déplacer

– La nage survient subitement, à deux reprises dans la pièce. Le groupe est alors fourmillant, il occupe tout l'espace, se déplace comme un banc de poissons. Soudain, au milieu de ce brouhaha organisé, une personne lève les bras, très lentement, informant ainsi les autres que la nage commence. Iels se mobilisent alors très rapidement pour la soutenir. Les corps convergent, s'agglomèrent autour de la nageuse qui se laisse retomber vers l'arrière jusqu'à se déposer sur tous ces bras tendus pour la recevoir. Son corps entier émerge alors au-dessus du groupe, comme dans un concert ou une soirée en club quand on débute un slam. C'est ainsi que la nageuse, depuis les entrailles de la masse, s'élève pour nager sur elle.

– Dans la pratique de la nage, il y a une sorte de mantra : *le groupe est au service de l'individu-e*. C'est une pratique d'accordage extrêmement exigeante pour suivre la nageuse là où elle veut aller, dans sa direction, à sa vitesse. Le collectif doit se mobiliser pour soutenir tous ses choix de mouvement. Les mains porteuses écoutent. Les regards, tous les corps en-dessous, sont tendus vers la nageuse pour percevoir ses signaux : « je vais dans cette direction » ou « je change de trajectoire ». Et nous demandons à la nageuse d'être claire dans ses intentions corporelles et leur transmission. Par exemple, regarder là où elle veut aller, tendre son corps vers cette direction.

– C'est tout l'opposé de la pratique du slam en fait. Parce



que dans le slam, le corps porté passe de main en main et se laisse emmener, comme pris par le courant. Les gens en-dessous ne s'accordent pas autant. Iels ne se mettent pas collectivement à l'écoute de la personne portée mais font juste en sorte qu'elle ne tombe pas. Ici, il faut que le groupe interprète les élans de la nageuse et y réponde. Pour être un océan cohérent, il faut être attentif·ve aux autres particules d'eau autant qu'à la nageuse.

– Faire plusieurs choses compliquées en même temps est une exigence permanente dans *Waving*. À un moment, ça devient clairement trop pour le mental et on n'a plus d'autre choix que de laisser le corps faire : la peau, les os, les tendons, les muscles, les yeux, sont plus opérants et plus rapides ensemble, que le mental.

– Et cette pratique nécessite un travail sur soi de discrimination. Il faut écarter des informations qui arrivent en masse et risquent de prendre le dessus, les pseudo-évidences qui verrouilleraient la situation. Par exemple, cet a priori que la nageuse ne pourrait pas

décider où elle va, parce qu'elle est couchée, suspendue, seule et qu'en-dessous on est plein, ancré·es dans le sol ferme... Si on reste avec cette idée en tête, on aura beaucoup de mal à percevoir ses intentions, on projettera les nôtres et on voudra l'emmenner là où ça nous semble bien. Alors que si on se force à croire qu'elle est capable de se déplacer par elle-même, on aiguïsera notre perception de ses mouvements et on découvrira qu'on peut la suivre plutôt que la guider.

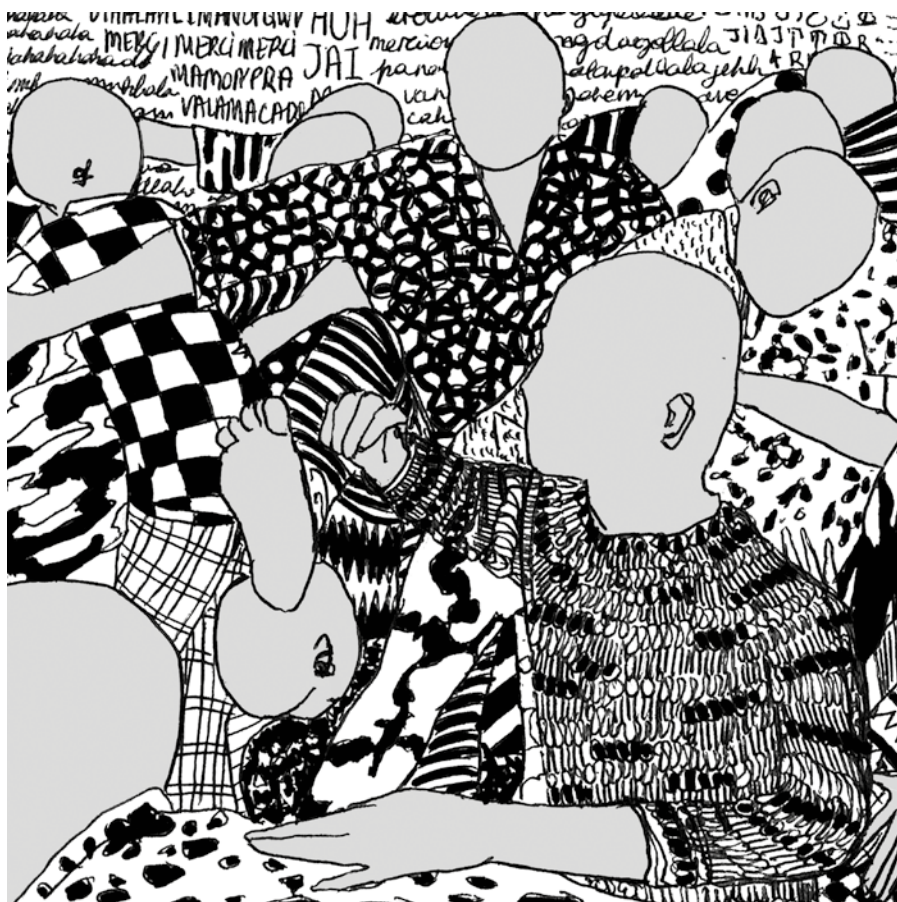
– La masse en-dessous a une activité très dynamique, grouillante, qui ne doit jamais lâcher

l'attention à ce qui se passe. Tenir une personne à bout de bras, c'est lourd. Sauf si on garde en tête qu'elle ne fait que passer. Parce que c'est une nageuse qui se déplace dans un océan. Elle est au-dessus de toi seulement pour quelques secondes et puis elle est partie. Et c'est toi, nous, qui devons courir nous replacer, pour offrir de l'océan plus loin, là où elle poursuit déjà sa nage. Le groupe passe ainsi son temps à se réagencer sans jamais beaucoup porter, parce qu'une nageuse dans l'océan, ça pèse à peine.

– Et c'est là que les tendances individuelles se révèlent. Certain·es

vont se croire indispensables à la situation, comme si la nageuse risquait de tomber s'ils n'étaient pas là, comme si le reste du groupe n'allait pas assurer. Ces personnes vont donc stagner sous la nageuse au point de freiner ses élans, la porter plus et se fatiguer plus vite. Empêcher le reste du groupe de jouer pleinement son rôle d'océan. En miroir, d'autres vont penser qu'ils ne servent à rien, qu'ils ne sont pas assez efficaces ou assez fort·es. Et vont s'écarter pour ne pas gêner... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que la moitié du groupe mobilisé. Évidemment, ces deux mécaniques s'alimentent. Tout le travail consiste donc à ce que chacun·e identifie ses propres tendances pour tenter de les désamorcer. Déployer autre chose pour soi-même et dans un même mouvement, soutenir la déconstruction des réflexes des autres.

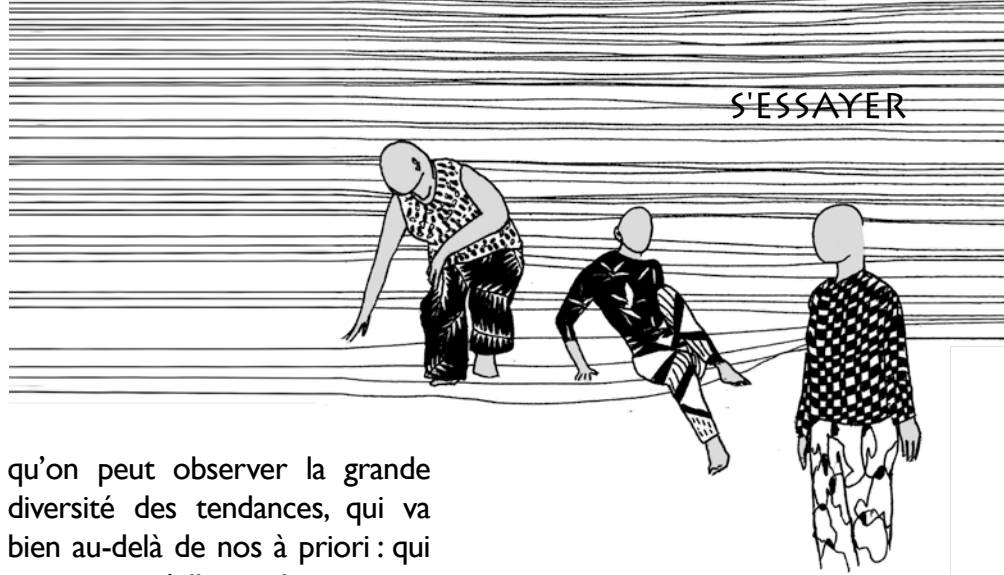
– La relation entre individu·e et collectif, c'est aussi la question de la puissance du groupe vis-à-vis d'une personne seule et donc, des abus de pouvoir possibles. Une chose particulièrement délicate, c'est de réinventer comment toucher et être touché·e. C'est à la fois un risque et une chance. Il y a toujours la possibilité de collisions, de heurts, de chutes, de contacts avec quelqu'un·e qui ne veut pas être touché·e, ou pas comme ça. Nous devons forcément développer une vigilance sur le rapport aux corps, sur nos constructions de genre, nos réflexes hétéro-normés et les façons dont ça peut dérapier... Comment le toucher peut-il se construire ? En nous exerçant à rendre lisible physiquement nos intentions, d'une façon qui permette à chacun·e de les accueillir ou de les réajuster. C'est



« DÉSAMORCER SES RÉFLEXES ET CEUX DES AUTRES »

un travail féministe pour tout le monde que d'ajuster son toucher et son accueil, en fonction de ses désirs et de ses possibilités. En tant que chorégraphes, médiatrices dans tout ça, nous avons la responsabilité de fabriquer un cadre de confiance, un regard sur les gestes qui pourraient être déplacés, maladroits, malencontreux, et de savoir intervenir si nécessaire. D'une certaine façon, il s'agit de reconstituer une société, une sociabilité à partir du toucher. Ce toucher qui peut être fonctionnel, par exemple pour informer l'autre qu'on est là, pour prendre appui ou pour en donner. Ou encore pour créer une architecture. Un toucher qui peut aussi être plus empathique, plus engageant, pour traduire un goût, un confort, un plaisir du contact, ou de la mise à distance.

– Dans le spectacle, il y a donc deux nages, deux apparitions de nageuses sur scène. Mais dans les répétitions, nous explorons ces nages avec le plus grand nombre, sans nous limiter à des questions d'âge, de genre ou de corpulence. C'est dans ces moments



qu'on peut observer la grande diversité des tendances, qui va bien au-delà de nos à priori : qui va croire qu'elle ou il ne pourra jamais être porté·e parce que trop lourd·e ou trop pataud·e ? Ou à l'inverse, qui va sentir comme une évidence qu'elle ou il a sa place à être soulevé·e par les autres ? C'est aussi un moment pour sentir comment interagir avec des densités, des fluidités, des tempéraments de corps différents et donc des nages différentes. C'est bien sûr un travail sur la confiance. Parce que les tendances des nageur·euses ont des conséquences sur l'ambiance du groupe en-dessous, à quel moment ce sera fluide, calme, joueur ou brutal... Il y a tellement de signaux qui organisent le corps collectif sans que ce soit parlé. On l'éprouve en le faisant, en s'entraînant... Et on pourrait le théoriser

pendant des heures mais chaque groupe va développer son savoir-faire propre en s'accordant dans la répétition. On fait, on refait, on incorpore ensemble.

– Souvent, quand on finit une séance, les personnes parlent entre elles. Elles échangent leurs impressions, elles négocient des ajustements, elles s'expliquent des difficultés ou des découvertes. Alors nous, les chorégraphes, à ce moment-là nous ne faisons rien, nous laissons faire pendant un temps, parce que c'est aussi là que se fabrique une conscience commune, issue d'une expérience qui vient de se vivre, une expérience singulière, spécifique à chaque groupe. Et c'est important.

Écho, à la recherche de boucles relationnelles

– Pour la suite ? Nous embarquons dans la fabrication d'une nouvelle pièce qui s'appellerait *Écho*. Une fois de plus, ça travaillerait sur l'empathie. Fabriquer une connexion avec quelque chose qui est en face de soi, et en extraire autre chose. En extirper plus que ce qu'on croyait présent en soi. Nous voudrions inviter le public à nous rejoindre sur scène pour devenir émetteur de sa propre

présence. En face, nous serions quatre interprètes, à nous laisser traverser par ce qu'il émet.

– Mais attention, il ne faut pas voir ça comme une danse où nous nous effacerions complètement pour laisser l'autre apparaître à travers nous. Nous cherchons plutôt à ouvrir en grand un canal d'écoute qui invite l'autre à émettre en grand, pour nous permettre d'interpréter ce paysage de

spectateur·ices comme s'ils étaient une partition vivante. Et que ça circule. Ce serait comme fabriquer des boucles relationnelles qui nous feraient partager plus intensément que d'ordinaire.

– Et apprendre des choses.

– Et ça nous parle, ça nous plaît.

– Ça nous concentre et nous déconcentre.

– C'est une autre manière de se rassembler...

L'IMAGINAIRE POUR (SE) SOIGNER

DISCUSSION SUR LA PRATIQUE DE L'HYPNOSE

Tout d'abord qu'est-ce que l'hypnose ? Vaste question ! Même si elle est définie de manière scientifique, il n'y a pas une hypnose mais une infinité d'hypnoses car chaque séance est unique.

On peut définir l'hypnose comme un état de conscience modifié du cerveau qui peut être induit par un·e professionnel·le ou par nous-même (rêverie) et qui permet au cerveau d'activer son réseau du « mode par défaut » et son système parasympathique.

La méditation, la transe ou le rêve sont d'autres états de conscience modifiés^[1].

On peut voir l'hypnose comme un moyen qui sera utilisé différemment en fonction du ou de la thérapeute (anesthésiste, psychiatre, kiné...) et qui permet à la patiente ou au patient de se re-lie avec ses fonctions inconscientes corporelles mais aussi cognitives. Chaque séance est donc unique car elle résulte de la relation thérapeute/patient·e et de l'objectif fixé au préalable.

Voici un échange entre une kinésithérapeute pratiquant l'hypnose depuis 5 ans (D) et une patiente (E), avec pour toile de fond le lien entre l'imaginaire et l'hypnose.

E De mon côté, l'hypnose je la vis comme une sorte de rêve super puissant, mais sans être endormie, je garde une sorte de contrôle sur ce qui se passe. C'est quelque chose qui se situe entre le rêve et la discussion avec soi-même et qui produit des images très fortes et persistantes, des sortes de symboles qui vont durer dans le temps ; qui me marquent et me transforment d'une certaine manière.

D On utilise l'hypnose différemment avec chaque patient·e, ce qui permet à chacun·e de donner une

définition propre de ce que ça lui fait, ce que ça vient réveiller en ellui, ce que ça vient changer à l'intérieur. Ça permet de faire bouger des choses des lignes de rigidité, de peur.

Il y a parfois une appréhension qui vient de l'hypnose de spectacle, qui peut faire croire aux patient·es qu'ils risquent de perdre le contrôle pendant la séance.

E Ça rejoint aussi la question du consentement et de la relation de confiance entre soignant·e et soigné·e, avec des discussions sur ce qui est possible, ce qu'on veut, ce qu'on ne veut pas et sur les objectifs du travail avec l'hypnose...

D ... Prendre le temps d'expliquer que l'hypnose est utilisée dans un cadre médical et qu'à aucun moment l'hypnotiseur·euse ne prend le contrôle. L'hypnose est juste un moyen pour chacun·e d'aller se rendre visite à soi-même ; à aucun moment il ne doit y avoir une sensation de perte de contrôle ou que l'autre impose sa vision des choses. D'où l'importance d'un vrai temps d'explication, d'échange : *pourquoi on est là, ce qu'on va faire ensemble, comment ça va se passer*. On ne fait pas de l'hypnose aux gens sans rien avoir expliqué, sans rien leur demander.

E Dans les séances que l'on fait ensemble, les discussions me font du bien. Ça commence par : *sur quoi vous voulez travailler, de quoi avez-vous besoin ?* Et de prendre le temps de discuter pour définir ensemble une problématique et en retour une proposition de résolution ou des pistes... et de toujours voir si cette piste me parle. De faire des allers-retours entre la problématique et les pistes de résolution. De ne pas partir du principe que *un problème = une solution*. Rien

n'est automatique. Par exemple, ça peut être de diminuer des appréhensions en construisant un endroit imaginaire où ranger tous ses outils, ses compétences, ses forces et de savoir qu'on va les retrouver dans ce lieu même dans les moments difficiles. Mais ce n'est pas parce que cette voie fonctionne avec moi que ça va marcher pour tout le monde ! Avoir un vrai temps de discussion pour définir comment on va travailler sur un sujet, c'est un moment hyper important dans la séance.

D Quand je propose une séance d'hypnose, pour moi c'est un partage, c'est aussi une dynamique différente dans le lien soignant·e/soigné·e. Il y a une forme de collaboration qui s'installe de manière plus franche que quand on est juste sur un terrain technique. Lorsque je travaille avec des patient·es en hypnose en plus de mon travail de kiné, je crée un lien différent, ce n'est pas mieux ou moins bien, c'est différent. Il y a une sorte...

E D'engagement ?

D Oui, c'est comme une sorte de lien, il y a quelque chose de plus humain dans cette relation. Comme si le fait de partager son imaginaire, cela créait un lien plus intime.

E Oui, c'est sûr que ça amène à partager de l'intimité. Ce n'est pas juste une écoute, c'est un travail commun avec des allers-retours entre des propositions et des questionnements. Vous n'amenez pas des propositions figées mais toujours de l'ordre

du questionnement et les choses viennent se construire comme un puzzle. Votre démarche de mêler le travail de kiné avec une approche émotionnelle me permet de dévoiler des sensations de ce corps douloureux avec lequel je ne suis pas toujours à l'aise. Du coup, montrer à la fois cette réalité physique, corporelle et ce qui se passe à l'intérieur de moi en terme émotionnel, ça fait un partage très fort. Je ne vous considère pas comme une personne qui est de l'autre côté d'un bureau mais à mes côtés.

D Oui, il y a moins de distance physique mais aussi moins de distance intellectuelle. C'est sûr que l'hypnose transforme la relation soignant·e/soigné·e. Le ou la thérapeute s'imprègne de l'imaginaire de la personne reçue pour pouvoir, pendant la séance, dialoguer avec ce dit-imaginaire.

E Oui, avoir quelques idées pour savoir ce qui fait du bien.

D *Ce qui vous aide à vous sentir confortable, ce que vous aimez faire dans votre temps libre*. Si quelqu'un·e préfère aller au cinéma, lire dans son canapé ou aller courir dans la nature, on ne va pas actionner les mêmes images.

E Oui, ça pourrait être anxiogène ! Par exemple, à une personne qui a peur de l'eau ou moi qui aime bien nager, on ne va pas proposer les mêmes images. Après, au moment où je suis en état d'hypnose, une des choses que je trouve agréable c'est que vous

[1] D'après Milton H. Erickson que l'on décrit comme le père de l'hypnose moderne : « l'hypnose est un état d'attention et de réceptivité intense avec une augmentation significative des réactions positives à une idée ou à un groupe d'idées ». Selon François Roustang, hypnothérapeute

plus contemporain, « *hypnos* en grec signifie sommeil. De quel sommeil s'agit-il dans le cas de l'hypnose ? De la mise en veille de la conscience claire et distincte (que l'on peut nommer aussi conscience consciente ou esprit conscient) au profit de l'éveil d'une conscience inconsciente ».



**"NOS IMAGINAIRES
FONT PARTIE DE
NOTRE INTIMITÉ,
IL FAUT DE LA
CONFIANCE POUR
LES PARTAGER"**

proposiez plusieurs possibilités : *vous marchez dans une forêt ou peut-être c'est dans un champ, ou peut-être vous longez une rivière, c'est ce que vous voulez...*

D Cela autorise à être plus libre dans ses pensées.

E Oui, ces suggestions diverses permettent aussi bien de s'en saisir que de les laisser de côté.

D Ça n'a pas trop d'importance : que ce soit l'une ou l'autre solution, tout fonctionne.

E La question, c'est plutôt de parvenir à être ailleurs, à se détacher de la réalité. Et d'avoir plusieurs propositions ça m'aide à faire venir des images. Je trouve intéressant la façon dont ça vient se mêler, ce mélange de l'imaginaire personnel et de l'imaginaire collectif. J'ai l'impression qu'en hypnose il y a des éléments qui sont de l'ordre du symbole, qui pourraient être communs à plein de gens et de l'imaginaire vraiment lié à moi personnellement.

D On n'est pas dans l'esprit des patient·e·s, même si on a essayé de connaître leur univers, il y a plein de moments où on ne sait pas ce qui se déroule, alors on s'appuie sur des images plus généralistes, de l'imaginaire collectif : des images d'Épinal ou des métaphores. Cela peut vous permettre de vous saisir de cette piste pour aller vers quelque chose de plus intime, vous faire prendre conscience de vos compétences à résoudre le problème.

E C'est vrai que les images qui surgissent, le sens qu'on leur donne, ce à quoi on les rattache... nos imaginaires font partie de notre intimité. Alors c'est sûr qu'il faut de la confiance pour les partager. J'ai l'impression que dans l'état d'hypnose, on accepte de recevoir des suggestions, des propositions, on accepte de suivre quelqu'un·e

qui nous emmène dans l'imaginaire. Sans ce rapport de confiance, il y aurait quelque chose qui freinerait, ça ne marcherait pas bien.

D Peut-être que ça marcherait mais de manière superficielle, sans y mettre toute votre âme, tout votre corps : *d'accord j'y vais mais pas complètement*, l'effet n'est pas le même. Et surtout je pense que pour que les patient·e·s puissent se saisir de cette technique et la retravailler seul·e·s, il faut aussi qu'iels aient senti que la ou le thérapeute a confiance en leur capacité à faire. Parce qu'avec un·e thérapeute qui dit : *c'est moi qui sait faire de l'hypnose et vous ne pourrez le faire que si je suis là*, les patient·e·s ressortent en se disant : *wahou super, ça a bien marché mais je ne le ferai jamais tout·e seul·e*.

E Comme si cet état de plongée dans l'imaginaire était dangereux et qu'il fallait quelqu'un·e pour le contrôler. Cela pose une barrière entre soi et son imaginaire. C'est dommage parce que c'est très utile de pouvoir se saisir de cette pratique, comme quand je prends un temps pour faire baisser le niveau de douleur en imaginant en état d'hypnose de la couleur qui circule dans mon corps qui se fixe sur la douleur puis l'emporte avec elle. J'ai l'impression que votre position de soignante c'est d'aider à faire un lien entre soi et son imaginaire, soi et l'état d'hypnose, plus comme un pont que comme une barrière.

D Pour moi, l'hypnose permet aux patient·e·s d'être autonomes. De s'approprier cette technique, de pouvoir l'investir, la réutiliser. Mais je pense qu'il n'y a pas assez de thérapeutes qui le proposent comme ça.

E Oui, cette autonomie permet de s'emparer de la pratique, des images. Pouvoir les ré-invoquer

et les faire évoluer, les adapter à d'autres situations, expérimenter.

D Tout à fait. Par exemple une patiente faisait des soins douloureux, qui la brûlaient, elle a trouvé l'image de la menthe fraîche à mettre autour des endroits douloureux pour changer sa perception, pour que ses soins soient moins pénibles. Elle a trouvé elle-même une image pour se soulager !

E C'est sûr qu'on est plein·e de ressources ! Quand je suis en état d'hypnose, des images surgissent sans que j'y pense, par surprise presque.

D Quand on fait de l'hypnose, on va chercher dans sa mémoire des choses qui sont bonnes pour nous. De l'ordre de : *je me rappelle qu'à tel moment j'ai vécu telle chose et que j'étais bien ; je pouvais marcher en montagne par exemple, je me souviens des sensations dans mon corps*. Nous avons la capacité d'aller chercher dans nos souvenirs, dans nos expériences quelque chose qui va nous aider. Tirer de ces expériences et de ces sensations des choses qui vont pouvoir me faire du bien encore aujourd'hui.

E Et pas seulement avec des sensations physiques, même si ça fait un bien incroyable de pouvoir courir, danser, sauter ou nager sans ressentir de douleur ! Je me souviens d'une fois où vous m'avez proposé de me souvenir de la première fois où j'ai ressenti une émotion, de chercher à la ressentir de nouveau, de l'explorer.

D Oui, tout ce que nous avons en mémoire c'est potentiellement des outils qui peuvent nous aider à tous les moments de notre vie !

E Et ça vient se mélanger à l'imaginaire parce qu'on se souvient et on ré-imaginer des états, on les

revit. On retrouve des sensations ou des émotions qui sont perdues, ou pas forcément complètement perdues...

D Qu'on pensait perdues ou qu'on ne se croyait plus capables de ressentir ou qu'on ne pensait plus savoir faire.

E Comme une manière de les faire revenir et se souvenir que c'est toujours possible, qu'il n'y a pas besoin de grand chose pour que ça renaisse. Ça redonne de la place à des sensations, des états et des souvenirs...

D Nous pouvons le relier à quelque chose de plus quotidien : se dire qu'on peut toujours profiter de tout ce qu'on a vécu, s'en saisir et pouvoir profiter à nouveau de ces moments passés. Et ainsi, à chaque moment de la vie on peut emmagasiner des sensations qui pourront nous resservir plus tard, peut-être l'année prochaine, peut-être dans deux ans, peut-être jamais. D'un côté on sait qu'on peut se reposer sur ce que l'on a vécu avant et de l'autre que tout ce qu'on vit pourra nous aider demain. Un peu comme la méditation de pleine conscience, se dire : *j'essaie de profiter de ces moments que je vis de manière complète avec tous mes sens, en sachant que je serai peut-être contente de m'en rappeler un jour*. Cet enjeu de temporalité est vraiment intéressant. Voilà, l'hypnose c'est aussi ne plus subir la temporalité mais au contraire l'utiliser, pouvoir aller en arrière pour aller en avant, pour être au présent.

E Oui, et quand on dit aller vers l'avant, c'est aussi ça l'imaginaire : la capacité de se projeter et de s'ouvrir des pistes !



Manufacture des utopies

Enfiler les bleus de travail

— Il faut que je me présente, c'est bien ça ? Moi, c'est Henri... et j'habite toujours dans mon HLM près de l'École des mines. Un an après l'Haraka, on s'est misEs à casser les murs de nos apparts. C'était un peu fou, on a tout réorganisé ! Avec mes voisinEs, on avait tellement trainé ensemble sur les barricades et les piquets de grève que nos intérieurs nous ont semblé minuscules, tout étriqués. Alors on a décroisonné, droit d'usage généralisé ! On a mis en place une cantine collective, réorganisé les pièces-cuisines de chaque foyer. Les

ados ont revendiqué un étage entier. Des couples ont enfin pu avoir leur chambre solo. Ma fille s'est barrée dans l'espace « jeunes » et je me suis installé avec deux amiEs du groupe méca.

— Nous au contraire, on a laissé tomber nos apparts miteux pour s'installer dans la maison de maître juste là. On s'est retrouvéEs une vingtaine à partager quinze pièces ! Changer nos habitudes, ça a été assez dur, et devoir penser au jardin, au bois, au ménage et à la prépa des repas...

Au « Pied de biche », regroupés à une quinzaine dans ce

bar associatif stéphanois aux murs bariolés de rouge, l'ambiance est à la fois fourmillante et attentive, d'humeur joueuse.

— Et alors, comment vous êtes-vous rencontrés ? intervient l'unE des animatricEs.

Bob reprend, concentré :

— Sainté, c'est pas si grand. En 2013, on a monté une coordination des communs à l'échelle de toute la ville. À la première réu, j'ai croisé Henri. L'idée était de référencer nos manières de nous organiser dans chaque quartier, de lister les communs qui nous manquaient et ce qu'on pouvait améliorer.

— Avec Bob, poursuit Henri, on a lancé le groupe « bains publics ». On est tous les deux plombiers de formation, alors ça aide.

Petite bourrade complice entre les deux qui amène une rumeur de sympathie dans l'assemblée. Il enchaîne encore :

— Dans le quartier du centre, iels avaient réquisitionné une boîte à sauna pour en faire des bains publics. On a trouvé ça génial. Aussi parce qu'on en avait marre de réparer les fuites de toutes ces salles de bain individuelles. On a mis en place des salles d'eau avec baignoires XXL, bidets, douches à l'italienne. Une pièce commune, ça plaisait à beaucoup. Et ça faisait moins d'entretien. On a réquisitionné des clubs de sport, des annexes de gymnases...

— Qu'on se douche chaque jour ou une fois par semaine, tout le monde a accès à une baignoire !

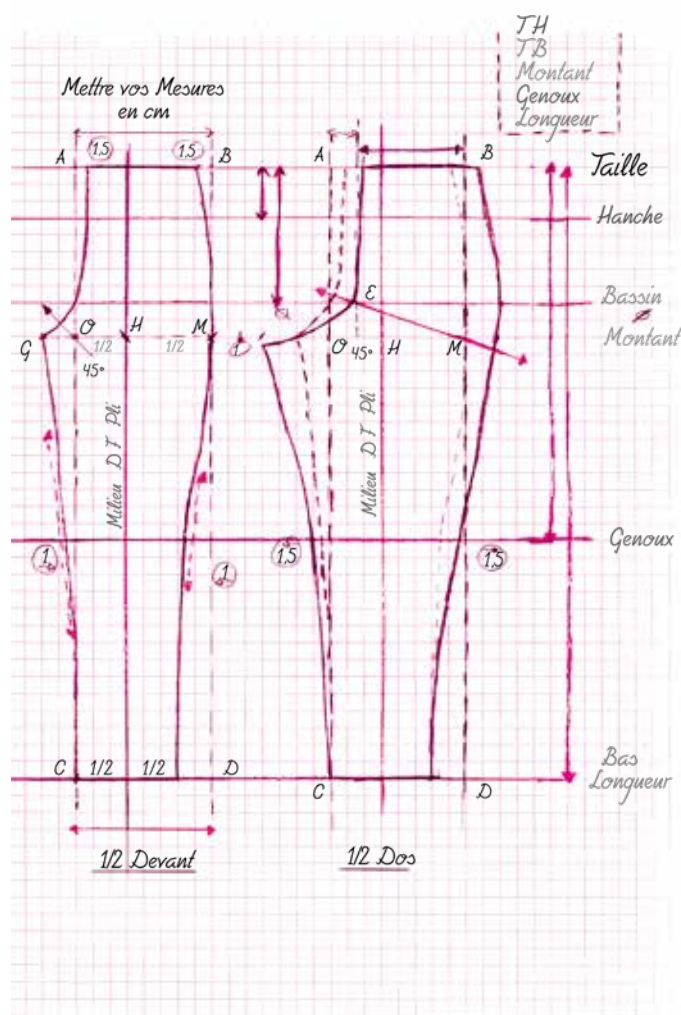
— Mais, attends, coupe une autre participante, toutes ces réquisitions, comment se sont-elles décidées ?

De mai 2018 à décembre 2019, nous avons animé quatre-vingt-six « labo-fiction » en France, en Suisse et en Belgique. Pendant ces ateliers, nous avons pratiqué, avec plus d'un millier de personnes, un grand jeu de rôle dont le but était de dessiner un autre présent. Un présent aussi proche du nôtre que possible... au détail près qu'une révolution anti-autoritaire, mondialisée et victorieuse serait survenue, dix ans plus tôt, donnant naissance aux communes libres et aux régions autonomes de ce que l'on nomme maintenant l'Haraka.

Notre labo-fiction s'appuyait sur *Bâtir Aussi*, un bouquin que nous venions de publier^[1], décrivant des mondes sans États, sans capitalisme, en travail sur les dominations... et qui nous faisaient envie. L'écriture avait débuté en 2011 et c'est à ce moment-là que nous avons décidé de faire fourcher l'Histoire, imaginant que ces élans révolutionnaires en Tunisie, en Égypte, au Maghreb et au Moyen-Orient se répandaient plus loin, jusqu'à gagner toute la planète. Où en serions-nous dix

[1] *Bâtir Aussi*, par les ateliers de l'antémonde, ed. Cambourakis et accessible en ligne sur <https://antemonde.org>

Patron de Pantalon



ans plus tard, alors que ça se stabiliserait, que ça commencerait à aller mieux ? De fil en aiguille, de dynamos en rites funéraires, de lave-linges en assemblées, nous avons tenté de nous représenter les objets et les techniques qui composeraient notre quotidien, d'imaginer où et comment habiter, concrètement. Nos week-ends d'invention, égrenés sur sept années, avaient été d'immenses bouffées d'air au milieu de nos habituelles activités de luttes. Nous avons commencé à trois ce jeu de ficelles, cette co-construction d'imaginaires où nous tirions quelques fils et qui devenaient au gré de nos échanges des figures complexes. Un jeu passionnant, réconfortant et inspirant que d'oser se projeter dans des futurs habitables et joyeux. Ce jeu qui nous avait donné la force pour lutter, qui nous avait fait tellement de bien, forcément, nous ne voulions pas le garder pour nous.

Carder : broser nos idées et commencer à filer

— Moi, c'est Sabine. Dans la vie, j'aime marcher, je me balade tous les jours dans les montagnes autour de chez moi. Je fais des cueillettes, je rends visite aux voisins. J'ai fini par prendre l'habitude d'amener les colis et les lettres, j'suis un peu la postière du hameau. Je n'ai pas l'impression que ce soit devenu mon métier, je ne me force en rien. C'est plutôt ma fonction sociale, la place que je me suis trouvée.

— Et tu faisais quoi dans l'Antémonde ? demande Pierrick, un grand type assis à l'autre bout du cercle, l'air surpris.

— Je faisais du service à la personne, femme de ménage à domicile pour les vieux et plongeuse dans un restau. J'ai gardé la partie qui me plaisait, rendre visite aux gens, prendre des nouvelles et bavarder.

Pierrick reprend avec le même étonnement :

— Comment tu trouves le temps ? Entre mon travail au pôle de recherche, le groupe de dépollution de la rivière, mon cours de portugais et les tâches collectives de mon immeuble, je ne sais pas où donner de la tête ! En comparaison, tu as l'air vraiment de te la couler douce...

Sabine semble amusée et Pierrick pousse un soupir de conclusion :

— Heureusement qu'on a gardé les cinq semaines de congés ! C'était quand même un acquis social de l'Antémonde. J'vous jure, moi sans ça, je ne ferais jamais de pause. Il y a tellement à faire. Sabine lui renvoie sa question :

— Et toi, tu faisais quoi dans l'Antémonde ?

— J'étais ingénieur dans le nucléaire. Au moment du basculement, ça m'a semblé important de rester à Grenoble et de m'investir dans les labos de recherches autour des énergies propres. J'ai énormément contribué à la maintenance du barrage du Chambon.

— Ah oui, tu as une fonction sociale hautement estimée... Sabine ne peut s'empêcher un ton de jugement. Pierrick fait mine d'ignorer la remarque et explique encore :

— Au fond, c'est pareil qu'avant, je n'ai jamais de temps pour moi. Ni pour voir grandir mes deux nièces, ni pour passer plus que quelques soirées par mois avec ma compagne...

— Mais y'a plus personne pour te l'imposer, ce rythme ! Et tu n'as plus d'argent à gagner pour payer ton loyer !

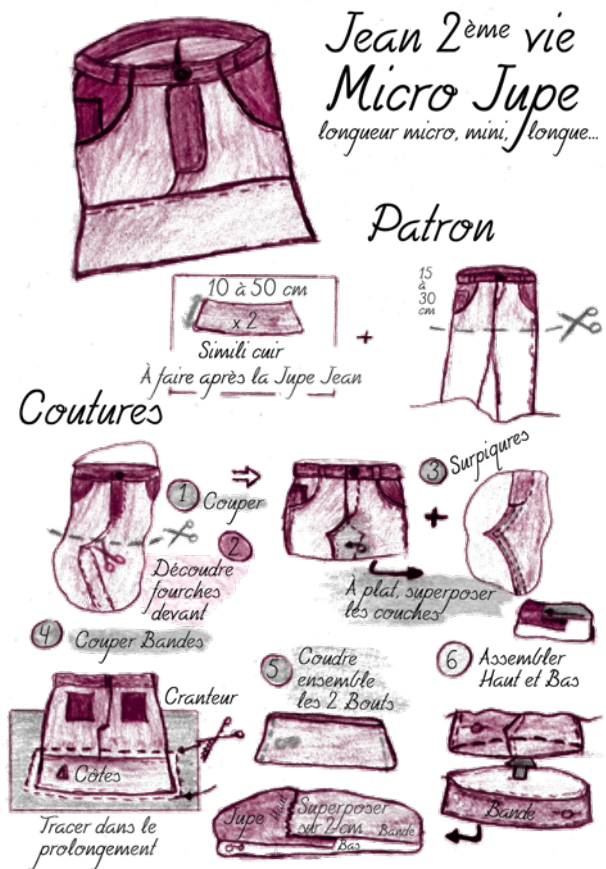
— Faut bien faire tourner la ville et développer nos techniques. Il n'y a plus d'argent mais il y a encore un sens des responsabilités collectives, j'peux pas ne rien faire.

Le ton de Pierrick est amer mais aussi un peu fier. Il se redresse sur sa chaise avec un sourire satisfait. Sabine secoue frénétiquement la tête :

— Je me sens bien mieux depuis que je ne cours plus après l'argent. Je fais ma petite vie, à mon rythme et ça ne veut pas dire que je n'ai pas le sens des responsabilités collectives et que je ne fais rien. Je participe régulièrement aux chantiers de la commune et je file des coups de main à Yvette, une des aînées du village. C'est juste que je vis plus simplement au gré de mes envies.

Embarquer douze, trente ou soixante-dix personnes pour leur faire ressentir en deux ou quatre heures d'atelier les effets d'une création commune... c'était évidemment un objectif d'une ambition gigantesque. La meilleure option nous a semblé d'imaginer en parlant plutôt qu'en écrivant. Écrire est un exercice qui paraît souvent rébarbatif, hors de portée. Et d'autant plus lorsqu'on a fait peu d'études, que l'on n'a pas de pratiques régulières de l'écrit ou que personne ne nous demande jamais notre avis. Nous voulions construire un moment ouvert, amusant, et certainement pas réservé aux milieux intellectuels et militants. Un outil d'éducation populaire offert au plus grand nombre qui ouvre des portes vers l'imagination, l'air de rien. Nous nous sommes donc lancés dans cette tournée incroyable, dans cinquante-huit villes et villages, dans des bars, des bibliothèques, des squats, des lieux associatifs et des librairies, dans des centres sociaux, des salons du livre et des centres d'art, dans des jardins occupés, des festivals de musique, des événements féministes, des théâtres, des locaux syndicaux ou encore des salles de classe.

Inventer des mondes à plusieurs est avant tout rassurant : agglomérer différents cerveaux pour ne pas porter seule la charge d'une pensée complexe, désamorcer la pression à devoir se prouver personnellement, favoriser le foisonnement et le jeu. Quelque chose d'un peu incontrôlable qui cherche tout de même à s'affiner, à trouver une intelligence commune. Bien sûr, harmoniser des récits à nombreuSEs est un exercice difficile, frustrant, rarement abouti. Mais il est aussi tellement réconfortant de ressentir la subtilité qui s'accumule par couches successives, un peu comme une toile où chaque touche de pinceau viendrait composer avec les précédentes pour donner de l'épaisseur à l'ensemble. Cette démarche collective nous ressemblait parce que nous étions portéEs depuis des années par des collectifs anti-autoritaires où nous cherchions l'horizontalité dans les relations et les tâches, dans la circulation des pensées. Nous espérons que chacunE y trouve sa place plutôt que de valoriser quelques rares personnalités. Partant de là, porter ce nom collectif, les « Ateliers de l'Antémonde », c'était se mettre en retrait en tant qu'autricEs pour inviter d'autres personnes à peupler à leur tour l'Haraka.



Éviter la starification dans la vie réelle mais aussi dans nos imaginaires... La littérature d'aventure fabrique le plus souvent des héroïnEs et même, plus spécifiquement, des héros lancés dans de grandes quêtes pleines de hauts faits, de nécessité à sauver le monde, d'efforts admirables, parfois sacrificiels, désespérés ou même ratés mais néanmoins grandioses et qui gommement la densité du quotidien pour nous parler de l'exceptionnel. Nous aimions ces histoires qui redonnent de la place aux détails de la vie, aux gestes intimes, aux événements modestes et que tout cela prenne des allures d'épopée captivante. Et nous le lisons bien plus souvent sous la plume d'Ursula Le Guin, Octavia Butler, Margaret Atwood ou Becky Chambers, que sous celle d'Alain Damasio. À nos yeux, il y avait quelque chose de profondément féministe dans le refus d'une écriture univoque, massive, dogmatique, virile, guerrière et finalement méprisante. L'émancipation ne peut jamais prendre la forme d'un sauvetage. Aucun chevalier servant ne nous libérera, aucun justicier du futur n'inversera le magnétisme des pôles ni ne freinera le réchauffement climatique. Seuls des mouvements sociaux d'ampleur forceront des changements de société capables d'agencer un monde plus habitable. Et ce sont les personnes opprimées qui prendront par elles-mêmes, et plus sûrement à plusieurs, les moyens de leur libération.

Plier : nouer les fils sur le métier à tisser

- J'habite dans une « lieue ».
- Une quoi ?
- Une auberge qui accueille les gens en itinérance. On a récupéré d'anciens semi-remorques et on en a fait nos maisons, à côté d'une vieille ferme en lisière de forêt. On est au bord de la route qui mène à la grande ville donc y'a pas mal de passage.
- C'est marrant, j'ai rarement été hébergé en camion... Le plus souvent, je m'arrête en ville, là où des rez-de-chaussée d'immeubles sont réaménagés pour les itinérants. Je dis ça parce que j'habite principalement sur la route justement, dans une grande meute, on est une centaine.
- Ça fait du monde à loger d'un coup...
- Oh, pas tant que ça, l'itinérance est un mode de vie répandu. Nous, on fait du voyage longue distance entre Bangalore et Glasgow, on échange les denrées rares. Pas de bénéfices, juste de quoi vivre et le reste est déposé là où on passe.
- Ça c'est chouette, parce que moi, je cuisine beaucoup de riz, je suis intolérante au gluten et mettre du curry ou du ras-el-hanout dans mes plats, ça compte !
- Bah le gros de notre cargaison, ce ne sont pas les épices : nous on collecte les plantes médicinales, l'opium, ce genre de choses... On travaille avec des pharmacies, des petits labos qui produisent des médicaments le long de la route. Échanger les plantes de différents climats et latitudes, c'est vital.
- Moi qui me voyait déjà en rade de médicaments pour mes migraines... Je croyais qu'on ne faisait plus rien circuler et là, tu me sauves la mise !
- Oui, mais ça n'empêche pas que nos habitudes alimentaires aient considérablement changé, non ? On a pas mal relocalisé ces dernières années : nos modestes caravanes n'ont rien à voir avec le trafic d'avant.
- Ouais, d'ailleurs je ne sais pas depuis combien d'années je n'ai pas bu de café. En ce moment, j'en rêve souvent... Ça me manque, c'est fou !
- Et la racine de chicorée ?
- C'est bon... mais c'est pas pareil.
- Une petite nostalgie de l'Antémonde ? Le café clope du matin ?
- Ah ! Moi, j'étais plutôt à l'américano, sur un banc au soleil, avec un journal people !
- Mais tu sais que j'en bois souvent moi des américano ? À chaque voyage, quand je suis en Inde... Bon, ça ne s'appelle pas comme ça, mais ça a vraiment le même goût. Le café est produit au Vietnam et on le boit comme ici avant, dans des cafés, avec comptoir, terrasses et tout !
- C'est vrai ça, vous vous rappelez ? On avait des « cafés » qui vendaient du café ! Et ça a disparu en dix ans...

« un univers bancal et familial »

La première étape du jeu de rôle consiste à se mettre par deux, avec une personne qu'on connaît peu ou pas du tout. La consigne est de se présenter l'unE à l'autre, dans le présent de l'Haraka, en binôme chuchotant, pour inventer à la volée ce que nos vies auraient pu et pourraient être dix ans après le début de cette révolution, des vies que nous aimerions vivre. Être face à face et se raconter nos vies fantasmées pendant une petite demi-heure, c'est intime, souvent déroutant, ça nous fait plonger dans un inconnu étrangement bancal et familial.

- Partir de soi, travailler sur l'intime, c'est pas politique ça... souffle Thierry dans sa barbe.
- Vous individualisez les enjeux, au lieu de penser la globalité, ajoute Jean-Michel. Ce n'est pas comme ça qu'on peut concevoir des perspectives politiques qui se tiennent...
- Rien de réaliste ne peut sortir de cette accumulation d'anecdotes !
- Moi, je trouve que parler au « je », c'est égo-centré. Ça fait le jeu du libéralisme. Il est où votre projet de société ?

Quelques grincheux, partisans de la rigueur argumentaire, ont effectivement rechigné à entrer dans le jeu. Heureusement, ces sceptiques furent plutôt rares dans la tournée, à peine une poignée. Et, étrangement, toujours des hommes, blancs, visiblement cultivés et qui avaient, à n'en point douter, beaucoup réfléchi dans leur vie et encore plus souvent parlé. Nous avons tenu bon, convaincus qu'il y avait du politique, du global, du collectif et assez de sérieux dans ce que nous proposions. Les labo-fiction partent de personnes réelles qui se projettent dans des personnages, leurs parcours singuliers, quelques anecdotes de leur quotidien imaginé. Découvrir le monde par leurs yeux, subjectivement, est une manière de ne surtout pas élaborer de programme politique. Nous craignons les recettes toutes faites qui se transforment en planifications à large échelle et qui, de leçons de morale, vrillent en élans totalitaires. Cette utopie que nous cherchons à tâtons est composée de toutes ces personnes en désaccord, sans vision globale, même

si elles font d'incessants efforts pour prendre de la hauteur, s'associer, se comprendre. Il était passionnant d'imaginer des univers qui acceptent ces limites, l'incapacité à tout penser et à tout saisir. Vouloir tout contrôler est non seulement irréaliste mais aussi terriblement dangereux. Il était nécessaire de penser cette tension entre le désordre de la vie et nos efforts pour l'organiser. Partir de

personnages qui nous ressemblent pour donner de la place, au-delà de nos intentions utopiques, à nos points aveugles, nos mauvaises fois et nos colères mal placées. Mêler suspense et agacement, tendresse et perplexité, pour se parler du réel à travers la fiction, nous mettre sur la voie de cette complexité qui fait bel et bien société.

Huiler les rouages du métier à tisser

Se lancer dans le jeu et essayer de lâcher prise comme si on avait cinq ans et que l'on commençait à y croire, par la simple force du récit au présent de l'indicatif. Attraper un premier fil, puis deux, une idée qui nous sort des yeux ou du ventre. On tire ces fils devant soi, bras tendus et ça nous balade, étrangement, comme si on était à la fois marionnette et marionnettiste, complices. On ne fabrique pas de la fiction à partir de rien mais à partir de soi, du réel, de ce que l'on connaît. Et ça commence à être plus facile. Mais c'est aussi, souvent, un moment de renoncement car on est aisément aspiréEs par l'imaginaire du chaos politique, de la pénurie et de la guerre. Il faut alors se demander ce que nous sommes capables de mettre en œuvre dans cette société subitement sens dessus dessous. Bien des binômes ont d'abord imaginé une grande régression et la perte des moyens énergétiques, des réseaux de déplacement, de communication ainsi que la disparition des hôpitaux et des médicaments...

— En arrivant chez vous, j'avais plein d'histoires à partager.

— Des histoires ?

— Oui, parce que depuis qu'on n'a plus de papier, on est devenu super fortEs dans la transmission orale. Et moi, comme je ne voulais pas passer ma vie à cultiver des légumes comme la plupart des gens, alors j'ai décidé de devenir colporteuse : je vis sur les routes, je collecte les nouvelles, les savoirs, les histoires... et je les redistribue à qui veut bien me loger et me nourrir quelques jours.

— Waow, tu collectes tout ça dans ta tête, sans papier ?! Mais, tu sais que chez moi,

iels ont relancé une papeterie, juste à côté de la scierie. Je suis encore passé leur déposer un stock de manuels de marketing à recycler la semaine dernière. Les vieux bouquins affluent de partout, une fois qu'on a placé quelques exemplaires en bibliothèque, on peut récupérer le reste... On ne manque vraiment pas de papier. Tu devrais attraper plusieurs ramettes en repartant... Si tu veux, je leur passe un coup de fil ?

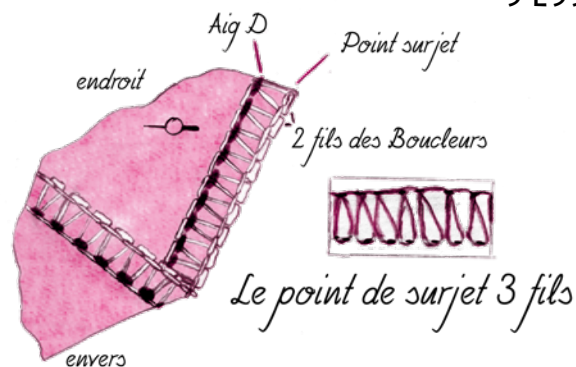
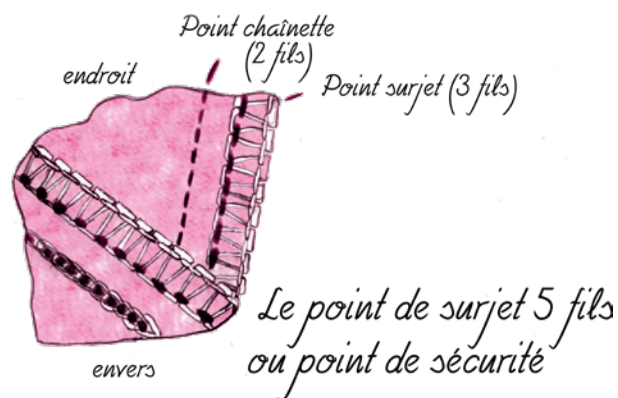
— Euh, attends, vous avez aussi le téléphone ?

— Bah oui, les poteaux et les câbles étaient déjà en place, on n'avait pas de raison de les enlever...

Si le premier élan est souvent de projeter un monde très peu technologisé, c'est sans doute que capitalisme et technologie sont étroitement imbriqués dans les imaginaires. Alors que les premières productions de papier remontent à l'Antiquité, nous avons été frappéEs de constater à quel point certainEs avaient du mal à concevoir sa fabrication dix ans après la disparition de l'Antémonde. Si nos visions convergeaient avec la plupart des participantEs sur le fait que nous n'aurions plus de smartphone en poche dans l'Haraka, nous avons été étonnéEs que le téléphone filaire disparaisse si complètement. La place hallucinante prise par la téléphonie mobile en moins de vingt ans occulte-t-elle à ce point le système de communication précédent ? Comme si la sophistication de nouveaux outils nous faisait oublier du même coup l'existence d'une technologie plus simple, juste un peu plus ancienne et dont l'infrastructure est encore largement en place et accessible.

En faisant si vite le deuil de ce qu'iels s'imaginaient incapables de maintenir ou de fabriquer iels-mêmes, les participantEs nous immergèrent souvent dans des infra-sociétés autarciques et laborieuses. C'est sans doute un des symptômes du système technicien : à vivre tellement séparéEs de la production des objets du quotidien, difficile d'envisager s'en réapproprier les savoir-faire et les trajectoires. Plus difficile encore de projeter de nouvelles techniques de production lorsqu'on n'a aucune idée de ce qu'elles impliquent concrètement.

« Euh, attends, vous avez aussi le téléphone ? »



Tisser une large toile

– Je vous coupe, juste pour dire qu'il reste encore une dizaine de minutes... et vous donner une consigne supplémentaire : imaginez maintenant comment vous vous êtes rencontrés, dans cette réalité parallèle. Peut-être travaillez-vous ensemble, à moins que vous habitiez au même endroit ou que vous vous croisieiez quelque part... À vous de voir !

Au milieu de ces premières vingt-cinq minutes, les animatricEs passent ainsi de binôme en binôme avec cette nouvelle proposition : scénariser un lien, des besoins, un désaccord, une envie de solution. Une maraîchère fatiguée des conflits communautaires de son village prend l'occasion du passage d'un zeppelin pour aller chercher le précieux sucre qui leur manque, puisqu'ils n'ont pas encore réussi à réimplanter des essaims d'abeilles dans la plaine trop polluée. Un petit voilier solitaire parti de Dunkerque se décide à rejoindre la flottille en provenance de Porto qui longe la côte avec son épicerie et son université populaire embarquées. Une rage de dent interminable motive un musicien solitaire à rejoindre un collectif de soins dentaires parisien qui, à ses heures perdues, démonte pièce par pièce la tour Eiffel pour des constructions plus horizontales. Deux inconnues conviennent qu'elles habitent en réalité dans le même village depuis près de cinq ans et qu'elles sont devenues très bonnes amies... On se met à rêver d'aventures et d'issues de secours, ça se ramifie, on s'autorise à imaginer plus loin puisque l'on se met en relation. La marionnette qui danse devant nous s'autonomise, ce n'est plus nous qui tirons sur ses fils mais elle qui nous entraîne : nous courons après elle pour voir ce qui lui arrive. La fiction nous embarque et nous raconte des choses sur nous-mêmes que nous ignorions encore.

– C'est l'heure ! On se remet ensemble ?

L'étape suivante est un changement d'échelle. Nous nous remettons en cercle, nous sommes douze ou trente, et chacunE rapporte ses premières bribes d'histoires, les circonstances de cette rencontre à deux. Pendant une petite heure, la parole circule et nous continuons d'inventer, comme ça vient. Il n'y a pas de mauvaises réponses, juste une profusion d'idées qui s'empilent et se combinent. Le paysage prend avec la sensation d'un monde en train de se révéler. Des visions opposées sur les techniques mises en œuvres ou abandonnées s'ajustent et s'affinent. Nous réalisons que toutes les ingénierEs, les médecines, les techniciennes n'ont pas disparu avec la révolution, que la plupart vont continuer à maintenir ce qu'ils savent maintenir ou réfléchir à démanteler ce qui n'a plus de sens. Il faudra peut-être les forcer un peu. Discuter en tous cas. La fiction est collective, grouillante et difforme. Les savoir-faire des unEs et des autres alimentent les possibles, nous rassurent et nous font finalement ressentir que « faire société » n'est pas se limiter au cercle connu mais compter sur les autres, qu'on ne connaît pas, ou pas encore. Il y aura bien quelqu'unE, quelque part, pas forcément très loin, pour nous aider à trouver des solutions. Il y aura bien du monde pour relancer une usine de préservatifs à base d'amidon de maïs, pour nous expliquer par quel bout prendre le refroidissement d'une centrale nucléaire, pour proposer des soirées théâtre ou des séances de psychothérapie pendant que je me concentre sur la pousse des céréales... C'est la multitude des gestes de partage et d'entraide qui prend force. Nous ne sommes pas obligés de tout faire, ni de nous limiter pour tout. Les possibles se déploient à la limite de notre champ de vision...

Et finissent parfois en débats politiques acharnés pour ou contre la gestion des ordures à l'échelle régionale, pour la promotion de quelques technologies de pointe ou leur bannissement.

En début d'atelier, la présentation de l'Haraka déploie une perspective libertaire, celle d'un monde d'une grande diversité culturelle dans les modes de décision et de production. Le pari est que des organisations collectives divergentes s'articulent sans s'homogénéiser ni se nuire, s'agglomèrent d'une région autogérée à l'autre. Dans la fiction, les visions se confrontent avec un peu moins de jugements et de colères que dans les habituels débats politiques. Nous explorons des hypothèses, certaines irréalistes ou antagonistes, mais toujours ça circule, ça se complète sans se mettre en concurrence. Nous voyageons avec cette idée que technologies et mondes sont

imbriqués, qu'on ne peut pas penser l'usage d'ordinateurs blindés de nanopuces sans le monde capable de les produire et, inversement, qu'on ne peut pas penser nos mondes idéaux sans envisager les machines que nous serons capables d'y fabriquer. Et dans ce façonnage à tâtons, émerge la conviction que notre idée du désirable doit inclure la possibilité d'une cohabitation avec des personnes dont les choix nous hérissent... et que ce voisinage ne peut être durable sans un espace de négociation, d'ajustement, d'arrangements et d'alliances par proximité.

Cette toile d'araignée de désirs et de désaccords finit par redonner un goût de réalisme à nos attentes matérielles, tout en nous autorisant enfin à nous débarrasser du capitalisme industriel dévastateur et des logiques productivistes qui collent à la peau.

Fouler : feutrer le tissu et le rendre solide

— Et tu es venue comment à cette rencontre ?

— Oh bah à vélo, comme d'hab. J'ai mis une petite semaine...

— Vous n'avez pas le train chez vous ?

— Non. Ni train, ni voiture, ni avion.

— Ça doit pas être facile... Par ici, on a maintenu les lignes ferroviaires, c'est vachement bien. On en a rouvert d'autres même. On était tellement nombreux à vouloir se déplacer, sans compter les marchandises. Ça évite de charger inutilement des chevaux et des bœufs. Et pour transporter rapidement des personnes malades, y'a pas mieux.

— Mais ils roulent à quoi vos trains ?

— À l'électricité bien sûr. Ce qui demande le plus d'énergie, c'est le démarrage des locos. Alors les seules gares

ouvertes sont celles situées à côté de centrales électriques, barrages, champs d'éoliennes... Ensuite, le train génère le plus gros de son énergie en roulant.

— Et ça marche ?

— Carrément. À la base, ce sont des cheminots qui ont initié le truc, ils s'y connaissent. Ils ont même gardé leur nom d'avant, la CGT-Cheminot. C'est une grosse organisation, un peu autoritaire des fois mais en même temps, ils sont ouverts, prêts à te former, pourvu que tu t'engages à un ou deux jours de service par semaine, au minimum.

— Mouais... On se déplace quand même moins qu'avant.

— Tu rigoles ! Depuis qu'on a aboli les frontières et que c'est gratuit, je bouge tout le temps, j'adore ça !

— On met quand même plus de temps pour aller d'un point à un autre...

— Oui, c'est pour ça qu'on fait rarement des allers-retours express. On part plutôt en tournée. Mais pas en passant notre vie à pédaler... Vive le train !

— Tous ces vélos différents, c'est quand même enthousiasmant, non ? Les tout-terrain à remorque, les rosales, les cyclo-cargo, les vélos à voile qui foncent à 70 km/h sur l'autoroute... Et les TGV !

— Les TGV ?

— Oui, les Très Grands Vélos !

— Vous rigolez sur les TGV, mais moi, j'ai de la famille au Brésil et iels me manquent tellement... Et partir trois mois, dont la moitié sur un bateau, ce n'est vraiment pas

imaginable pour moi, j'ai le mal de mer et l'eau, ça me fait peur. Mon espoir, c'est qu'on relance les avions long courrier...

— Vous savez quoi, l'année dernière, j'ai fait un truc vraiment spécial : j'ai enfourché ma mobylette à double carbu, alcool de patate et huile de friture, depuis mon petit patelin, j'ai attrapé la péniche'express pour descendre le Rhône jusqu'à Marseille, puis le train pour Istanbul. Tout ça en moins de deux semaines.

— Tu es allée à Istanbul ? !

— Oui, parce que là-bas, iels ont ré-ouvert un observatoire astronomique, avec une lunette géante, montée dans une montgolfière câblée, et moi, l'observation du cosmos, ça me passionne...

« depuis qu'on a aboli les frontières... »

Nous voulions avant tout transmettre un enthousiasme. Il ne s'agissait pas de créer une utopie hors-sol, un monde idéal et sans problème. Car si tout était lisse, sans grincement ni désaccord, ce serait louche, probablement autoritaire. Un monde parfait serait à l'opposé de ce que nous imaginions comme une vie bonne, une vie avec ses problèmes qu'on ne peut pas toujours résoudre, ses injustices et ses chaos incompressibles mais qu'à force de tendresse, d'inventivité et d'obstination collective, nous parviendrions à rendre vivable et enviable. Une utopie bourrée d'ambiguïtés, selon les termes de l'autrice de science-fiction Ursula Le Guin, une utopie merdique comme nous avions fini par la nommer nous-mêmes. Partir de ce qui nous semblait souhaitable, s'autoriser à penser que ça pourrait advenir, puis étoffer ce qui se passerait entre-temps pour que cela advienne. Et dans cet aller-retour entre présent antérieur et futur proche, s'autoriser les points de résistances, les rapports de dominations et les violences, bref, les chaos merdiques dont est tissé le quotidien, mais sans jamais perdre de vue que globalement, ça commencerait à aller mieux.

Nous voulions creuser du côté du désirable parce que nous étions fatigués des scénarios d'horreur, ce qu'on appelle, par opposition aux utopies, des dystopies. Envisager en permanence le pire permet aux puissants d'imposer des conditions de vie et de travail toujours plus pénibles. La peur du lendemain pour nous résigner à un présent lamentable. La haine de l'autre et la fabrication d'une guerre entre pauvres pour diviser et isoler, pour désamorcer tout désir commun qui contesterait l'ordre des puissants. Caméras à chaque coin de rue et rejet des différences. Peur de perdre son travail, sa retraite, sa dignité. Angoisse du cancer, du terrorisme, du climat, des psychopathes et de tous les monstres... Nous voulions prendre le contre-pied de la peur et imaginer nos vies belles et collectives. Nous faisons le pari que s'approprier des imaginaires positifs fracturerait cette dynamique d'individualisation et d'asservissement.



Drapé en cours de fabrication

Broder de joyeux motifs

— J'habite seule dans la maison de ma grand-mère, nous raconte Emma, 8 ans, assise sur cette place de village ensoleillée près d'une amie à peine moins âgée. J'occupe surtout le rez-de-chaussée, je passe mes journées à bricoler, à réparer des téléphones, des tablettes.

— On n'habite plus ensemble ? lui demande sa mère qui ne peut s'empêcher d'intervenir.

— Non, je préfère habiter seule mais ça ne veut pas dire qu'on ne se voit plus, des fois vous venez me rendre visite. Et puis j'ai Solo... c'est un très grand robot...

Un peu piquée, la mère continue :

— Et tu ne vas plus à l'école ?

— Si, si, mais seulement quand j'en ai envie. Ça me

prend du temps de réparer des machines, c'est comme ça que je gagne ma vie. Je troque contre les réparations. Mais j'aime bien y aller quand même, je vois mes amiEs et surtout maintenant, c'est récré toute la journée !

— Ouais, on choisit ce qu'on étudie, s'immisce Zoé. On s'est rencontrées avec Emma à l'école, on a construit Solo ensemble avec des adultes et d'autres élèves. Il prépare les repas. Alors j'aime bien aller dormir chez Emma pour que Solo me fasse mon petit déjeuner.

— Tu habites avec Emma ? interroge une autre participante.

— Oh non maman moi j'habite dans une grande maison avec plein de gens.

— Alors papa et moi, on est toujours avec toi, acquiesce la deuxième mère.

— Oh, bah non ! C'est une maison interdite aux adultes... C'est même toute la ville qui est occupée par des enfants, la ville de Bordeaux en entier.

— Il n'y a pas unE seulE adulte avec vous, dans toute la ville ?

— Non. Les parentEs ont le droit de venir en visite, pour une journée et une nuit. Et seulement si leur enfant est d'accord.

— Et vous vous débrouillez ?

— La voiture est interdite partout, il y a des grandes barrières à l'entrée, comme ça, on peut se déplacer sans faire attention tout le temps, on peut jouer et tout... Et on cultive des légumes. Mais on en a trop, parce qu'on sait très bien faire. Alors on en charge sur des bateaux qui remontent le fleuve pour en distribuer dans les villes et les villages plus loin. Ça se passe très bien oui !

Penser nos désirs à plusieurs, c'est non seulement découvrir que nous avons des désirs (malgré un futur prétendument bouché) mais aussi que nous pouvons les transformer ensemble. Car dessiner un monde affranchi du pouvoir de la finance, de la propriété, de la production industrielle et de tous les confort qui font la misère du plus grand nombre, conduit forcément à réajuster nos désirs. À les confronter, les négocier, les revoir à la fois à la baisse et à la hausse, bref, à les déplacer encore. Qui façonne nos outils quotidiens, ordinateurs, téléphones, vélos, voitures et machines à laver ? Qui nous raconte ce qui est désirable ou non ? Impossible de laisser plus longtemps à Google et aux transhumanistes le monopole d'un futur désirable, de les autoriser à définir à notre place l'émancipation et le fonctionnel. Repenser notre quotidien en termes très matériels, depuis notre réveil le matin jusqu'à notre source d'électricité, depuis les moyens de nous divertir jusqu'à ceux de nous déplacer, était à chaque labo-fiction une dynamique bouleversante qui nous redonnait du

pouvoir d'agir en s'appuyant sur les connaissances techniques disséminées dans l'assemblée.

La juxtaposition de visions fragmentées a souvent contribué à rendre imaginable un monde hors de l'organisation capitaliste de la production mais néanmoins relativement confortable. Les désaccords entre participantEs se sont bien sûr joués dans ce « relativement », ce qui paraissait indispensable aux unEs ne l'étant pas nécessairement aux autres. Et derrière ces discussions très concrètes se sont invitées, par la petite porte de la fiction, de nombreuses questions de fond sur le thème du plaisir, de l'individualisme et du collectivisme, sur les notions de progrès et de croissance, le rapport à la vitesse et à la distance, à la souffrance, au manque, au vieillissement et à la mort, à l'exploitation et aux injustices, aux écosystèmes et aux technologies. Sans jamais cesser d'explorer ce qui nous paraissait au fond à la fois réaliste et désirable.

« et les sous-vêtements sont collectifs aussi ? »

– J'habite à Annaba, en Algérie, depuis le début des mouvements insurrectionnels. J'avais envie d'habiter le pays de mes parents, j'étais fatigué de vivre dans un pays colonisateur... Maintenant je travaille dans une filature, une usine de tissage si tu préfères.

– Pfffou, ça n'existe plus les usines de vêtements ! On les a arrêtées, on vit sur l'existant de l'Antémonde. Moi j'suis institutrice dans mon quartier.

– Pardon ? Aucune filature ? Tu portes bien des fringues là ? Et les gosses de ta classe aussi ?

– Je suis habillée de récup, on rapièce les tissus ensemble, c'est même devenu la mode. L'Antémonde a produit tellement de vêtements, qu'on peut les recycler jusqu'à la fin des temps ! J'habite un

immeuble où les fringues n'appartiennent à personne, on se les échange comme bon nous semble.

– C'est plutôt rigolo ton histoire, mais vous faites toutes et tous la même taille ?

– On en a de toutes les tailles, c'est l'opulence je te dis !

– Et les sous-vêtements sont collectifs aussi ? Et qui s'occupe des lessives ?

– On a des tours de ménage mais ce n'est pas si simple... Avec toutes nos activités, laver n'est pas la priorité... alors on n'est pas très à cheval sur la propreté... et puis on vit la plupart du temps dehors. Le problème c'est surtout les mites.

– Ça me dégoûte un peu d'imaginer porter les chaussettes de mon voisin, je t'avoue.

– Ça nous permet d'en avoir de diverses sortes et de couleurs différentes !

– Tu vas me faire croire qu'après dix ans de lavage, vos habits collectifs ont encore des couleurs... J'aime travailler la laine, j'aime produire des tissus aux motifs flamboyants en travaillant avec toutes sortes de pigments. J'aime que les pulls, les chaussettes, les châles qui sortent de nos métiers et tricoteuses soient portés et que le travail qu'on a fait pour les créer soit estimé. Je suis reconnaissant aux moutons et j'aimerais que les humainEs qui portent nos vêtements le soient aussi envers nous et qu'ils prennent soin de conserver leurs affaires.

– T'es un peu moralisateur là.

– Peut-être. Mais ces vêtements que tu rapièces, ils étaient produits dans des énormes usines à Bombay, par des enfants ou des jeunes femmes surexploités.

– Je suis d'accord. C'est pour ça qu'on a stoppé leur production, pour ne plus les asservir.

– Mais ce n'est pas suffisant comme geste. On ne peut se passer de vêtements. Se réapproprier les savoir-faire de tisserand, c'est vital.

– Je pense qu'on partage quand même une problématique similaire autour des mites. Vous utilisez quoi comme répulsif ?

Coudre : discuter le modèle, découper le patron, assembler les pièces à la surjeteuse

Lorsque nous avons débuté la tournée en septembre 2018, nous avons été surprisEs par le pessimisme qui dominait les ateliers. Un imaginaire de survie, de repli sur soi, de loi du plus fort. Les espoirs de prospérité et de justice sociale étaient bien démolis par quatre décennies d'ultralibéralisme et de remontée des fascismes... Mais nous avons surtout pu mesurer que l'effroi suscité par l'urgence climatique, longtemps réservé à un cercle restreint d'écologistes, s'était invité pour de bon dans la conscience collective.

– Une révolution ? Qui a embarqué toute la société ? Victorieuse et pérenne en dix ans ? Ce n'est vraiment pas réaliste...

– Essaie quand même, juste pour voir... Que fais-tu ces temps-ci, en ce mois d'octobre 2022 ? Habites-tu toujours dans le coin, dans la région bruxelloise ? Ou bien es-tu seulement de passage ?

– Bah moi, de toute façon, je suis mort dès la deuxième année de l'Haraka, en 2012. J'étais avec mes deux gosses, quatorze et seize ans, on ramenait des conserves qu'on avait récupérées dans un entrepôt abandonné, toutes périmées, mais c'était déjà ça... et on a été attaquéEs par des types, sûrement aussi affamés que nous... Ils nous ont massacréEs en

pleine rue, personne ne s'est bougé pour nous défendre.

– Ils vous ont tuéEs touTEs les trois ?

– Bah oui, les gens s'entre-tuaient, la révolution c'était vraiment la guerre, le chaos... Il y a eu énormément de victimes.

– Mais pourtant tu es là avec moi, en 2022, à me parler de tout ça... J'ai du mal à comprendre comment tu peux être mort il y a plus de dix ans et répondre à mes questions aujourd'hui...

– Ah ça, c'est que je suis un fantôme... Mon job maintenant, c'est de veiller sur les vivantEs. Tu sais qu'il n'y en a plus beaucoup maintenant. Je m'efforce de les épauler dans ce moment compliqué où iels passent elleux-mêmes de la vie à la mort.

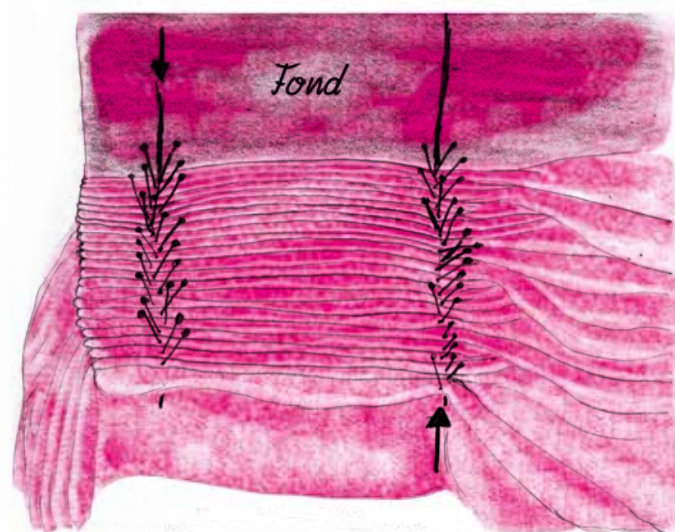
– Un peu comme un curé ?

– Oui... ou plutôt comme un croque-mort... Parce qu'avec l'effondrement de tout, les gens n'ont plus de repères, ni religieux, ni étatiques, ni sociaux, ni même psychiques... Iels sont vraiment pauméEs et ne savent plus comment faire face à la perspective de la mort, iels ont besoin qu'on leur prenne la main et qu'on leur dise que c'est normal, que tout va bien se passer, qu'on est professionnelEs.

– Professionnel ?

– Oui, expertEs de la mort : j'essaie de les accompagner avec douceur, d'être rassurant... La fin de l'humanité est inévitable mais on n'est pas obligé d'en faire quelque chose de dramatique, non ?

Au-delà des records de températures, cela nous a permis de constater encore une fois à quel point nos imaginaires du futur étaient verrouillés par l'avalanche de fictions dystopiques, dans les livres, les séries, les films, les jeux vidéos... Pourtant, les catastrophes comme l'ouragan Katrina, l'explosion de la centrale de Fukushima, comme de nombreuses situations de guerre, ont montré que la plupart du temps en situation extrême, voisinEs et inconnuEs ont pour réflexe de venir à la rescousse de celles et ceux qui en ont besoin. Les unEs font des rondes en barque dans le quartier inondé pour trouver les rescapéEs sur le toit de leur maison, les autres fouillent les décombres pendant des jours, les unEs cuisinent pour des affaméEs, les autres pansent leurs plaies, hébergent pour une nuit ou un an... Rares sont les films ou les romans à large audience qui mettent en scène cette solidarité... jusqu'à oublier notre capacité



*Détails de
Fabrication d'un drapé*

à la générosité et à la confiance. Les fictions utopiques que nous connaissions datent d'ailleurs presque toutes des années 1970.

Nous en étions là de ce constat de pessimisme ambiant. Nous regardions avec scepticisme la « collapsologie », partageant ses constats mais pas ses perspectives politiques. Nous sommes convaincuEs que le capitalisme peut se nourrir longtemps de la dégradation de la planète et des conditions de vie, sans que rien ne bascule vers du mieux. Mais à partir de fin novembre 2018, les labo-fiction ont commencé à muter. Quelque chose de plus fluide, de plus optimiste s'est progressivement déployé. Comme si ce désirable était plus facile

à entrevoir, plus nécessaire peut-être. Comme si l'énergie formidable des gilets jaunes y résonnait et donnait à toutEs un nouvel élan. Comme un refus de s'entendre dire qu'il n'y avait aucune autre issue. Bivouacs sur les ronds-points mais aussi, au fil des mois, déflagrations de foules en Algérie, à Hong-Kong, au Chili, en Iran et au Liban : des flashes de réalité ont petit à petit émergé, en lisière des ateliers, réanimant l'imaginaire concret de mouvements populaires multiples et maillés, capables de contrer l'exploitation économique, coloniale et patriarcale. Dessiner des luttes nécessairement écologistes, avec et malgré l'effondrement, à même de transformer nos vies sur terre.

« Nous n'irons plus nuEs »

– Tu habites seule, Sonia ?
 – Oui, j'ai toujours rêvé de revenir en Tunisie et d'être indépendante. Ma famille est restée à Paris... La dernière fois que mes frères m'ont rendu visite, ils ont pris le chemin long, celui qui passe par Gibraltar.
 – Ils ont traversé en bateau ?
 – Mais non, il y a le pont maintenant.
 – Un pont de trente kilomètres ?!
 – Oui oui, confirme Sonia, toujours très sérieuse. C'est un mélange de mousse et de métal, c'est large comme cinq ou six camions avec des belles barrières de buissons-algues pour casser les grandes vagues, et puis ça bouge un peu, parce que c'est un pont flottant. Mais c'est très solide. Et amusant aussi.

Et ça brille la nuit. C'est un pont vivant et tout le monde peut y passer...
 – Permettez que je m'immisce dans votre discussion, intervient timidement Barry. J'ai une nouvelle de la plus haute importance à partager. Une deuxième route vient de s'ouvrir un peu plus loin, une route encore plus radicale. Nous avons constaté la rencontre entre le sable de la plage libyenne et celui de la plage italienne. C'était avant-hier, un lundi, le jour où nous avons décidé d'abolir la mer Méditerranée, pour que plus personne ne puisse s'y noyer.
 – Incroyable. Et comment ça se passe ?
 – Et bien vous êtes en Libye, sur la plage, il vous suffit de faire un pas... et voilà, vous êtes en Italie.

Inventer des histoires, c'est visiter des lieux remplis de bruits, de couleurs et de souffles qui nous imprègnent comme si on les avait arpentés physiquement. Nous avons ainsi longé la Méditerranée qui n'était finalement pas complètement abolie. Le jour de la fête des naufragéEs, nous y avons vu des embarcations extravagantes en farandoles à perte de vue, chatoyantes de voilures et de feux, chargées de géantEs en carton-pâte, pour ne jamais oublier cellEs engloutiEs par les flots. Plus tard, nous avons déambulé dans ce gigantesque palais provincial au centre de Liège, devenu « Centrale des offres et besoins gratuits » et rebaptisé le « Palais Gueulard » car chaque jour les nouveautés y étaient criées à la volée, dans la grande cour pavée enfin libérée de ses grilles.

Les promenades furent parfois moins créatives : certainEs participantEs, déjà impliquéEs dans des structures collectives, apprécieraient l'atelier parce qu'il les renforçait dans l'idée qu'ils préparaient déjà l'avenir. Leurs pratiques « alternatives », AMAP, bibliothèques libertaires, groupes activistes, maisons autogérées et autres coopératives agricoles se prolongeaient comme futurs désirables et il n'y avait donc plus grand chose à inventer. Mais, ces initiatives n'ayant pas encore aboli le système capitaliste et colonial, si le reste du monde se mettait à changer tout autour, les choses se transformeraient aussi

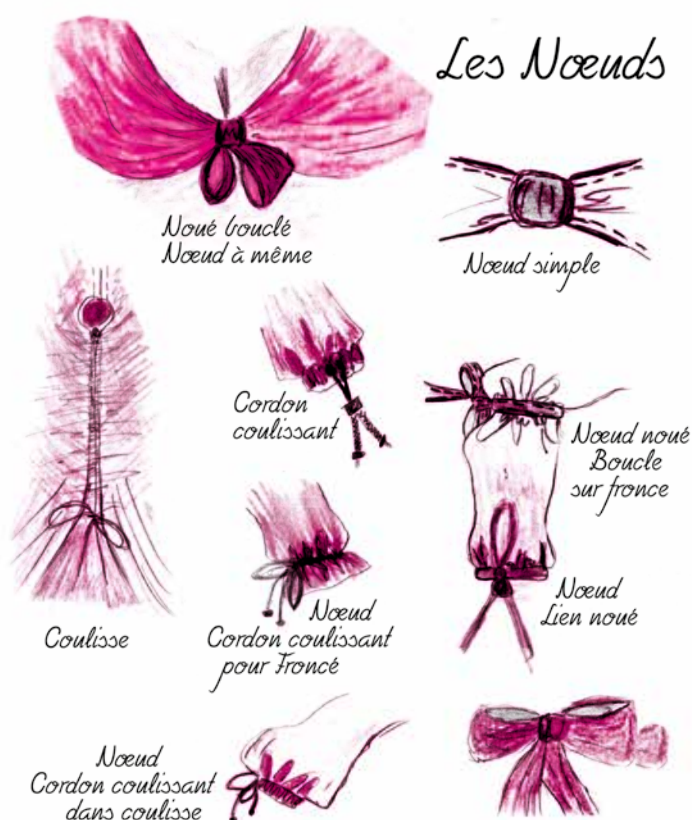
pour celles et ceux qui construisent aujourd'hui ces poches de dissidence.

D'autres participantEs nous renvoyèrent une image troublante, une sorte de mise en abîme de nos propres postures militantes. Incapables de s'imaginer autrement qu'en lutte et en minorité, même dans notre scénario de révolution victorieuse, iels trouvaient d'autres marges de contestation, comme si la vie sans résistance était inconcevable. Les surprises sont parfois venues de participantEs moins habitués aux ambiances militantes. Quelqu'unEs arrivèrent en se déclarant favorables au capitalisme ou même à l'industrie nucléaire, hostiles aux élans collectifs de masse et aux idéologies gauchisantes... Mais dans le jeu s'opéra souvent une magie inclusive qui les fit sortir de la méfiance et accéder à l'imaginaire d'un changement de société radical. L'une déclara avoir fui dans une enclave capitaliste pour conserver son confort... avant de revenir pour rendre visite à ses filles restées en Haraka, où la vie lui avait finalement semblé douce. Un autre, imaginant un monde toujours capitaliste-libéral avec seulement de petites enclaves haraks, reconnu en cours d'atelier, après avoir travaillé sur les notions de frontières et de contrainte armée,

**« incapables
de s'imaginer
autrement
qu'en lutte et
en minorité »**

qu'aucune sortie partielle du capitalisme ne serait tolérée par le système dominant et qu'il fallait donc étendre largement l'Haraka... Un dernier participant, initialement favorable au maintien des infrastructures nucléaires, ressortit après trois heures en ayant réalisé l'étendue de leur nocivité... et décidé à lutter contre.

Dans de nombreux ateliers, les participantEs se lancèrent d'abord avec timidité, se projetant dans des mondes assez semblables au leur et s'imaginant continuer à faire ce qu'ils savaient déjà faire, tranquillement. Plutôt que d'explorer l'inconnu, iels redessinaient leurs propres conditions de travail, leur quotidien. Iels étaient assurément bien assez expertEs de leur propre vie pour savoir ce qui pourrait y être amélioré. Deux aides-soignantes en maison de retraite se demandèrent ainsi selon quels rythmes de travail et dans quelle mixité d'âge elles seraient encore prêtes à s'impliquer dans des maisonnées collectives pour personnes isolées et dépendantes. Une détenue nous décrit la prison dans laquelle elle était alors enfermée comme un logement communautaire fourmillant de vie et ouvert sur le quartier, avec une piscine à la place de la cour de promenade et une fête immense, juste pour le plaisir de faire la fête. Faire la fête, faire les choses bien, faire des choses qui ont du sens. Nous avons eu, à de nombreuses reprises, la sensation d'un travail syndical en train de se faire, d'un espace où chacunE s'autorisait, peut-être pour la première fois, à lister les éléments concrets qui amélioreraient les conditions de vie et de travail à large échelle.



Pousser les murs de l'atelier !

– Et toutes ces bites en métal sur les trottoirs, on en fait quoi ? demande l'unE d'entre nous trois en slalomant dans une rue toulousaine, portée par l'énergie du labo-fiction qui vient de se terminer.

– C'est vrai qu'elles sont inutiles maintenant. C'est plus la peine d'empêcher les voitures de se garer partout, vu le peu qu'il en reste...

– Les bites ? Elles ont été refondues ! C'est super précieux le métal...

– Ça permet de fabriquer de nouvelles têtes de bêtes, de râtaux, de pelles ! Il y a tellement de gens qui travaillent la terre maintenant.

– Et tout ce bitume, il devient quoi ? Comment on le répare ? Ou par quoi on le remplace ?

– On le remplace par du sol rouge, vous voyez cette roche volcanique concassée, comment ça s'appelle déjà ?

– La latérite. Pourquoi pas... Il y a aussi les bauxites de Provence et du Languedoc donc et ce serait possible d'en acheminer par les fleuves.

– No way, imagine la poussière que ça va générer à chaque passage de véhicule. Les yeux en permanence irrités... Je préfère encore qu'on lance des grands chantiers repavage sur toute la ville. Ce sera éprouvant physiquement mais à des tas d'humainEs, on va en tailler du caillou ! Et une fois posé, ça durera longtemps.

– On a remplacé la plupart des véhicules à moteur par des cycles et tu veux paver les chemins ? C'est l'enfer pour se déplacer en vélo, ça secoue dans tous les sens...

– On pourrait laisser en terre battue la plupart des voies et en bitumer seulement certaines...

– Non, je mise sur les pavés, les camions et la marche à pied.

– Alors on n'habitera sûrement pas au même endroit.

Depuis 2011, nous les avons sacrément usées, nos lunettes supersoniques de l'utopie merdique ! Avec la tournée, l'effet filtre s'est intensifié : toutes ces heures d'ateliers, les balades avec cellEs qui nous accueillaient et ces nombreuses soirées où nous continuions à dessiner l'Haraka avec les plus enthousiastes des participantEs... qui avaient à leur tour de plus en plus de mal à s'arrêter.

Quand la tournée nous a ramenés dans la même ville à une semaine d'écart et qu'un tiers des participantEs est revenu pour le second atelier, l'une nous a balancé, sur un ton de semi reproche : « Je ne pense qu'à ça depuis une semaine. C'est bien votre machin, mais ça rend complètement accro ! » Oui, ça fait beaucoup d'heures de rêves éveillés cumulées, ça fait décoller et un peu perdre pied. Une fois la tournée achevée, de retour chez soi, comment digérer ? Même s'il y a les luttes, les manifs, le mouvement social, l'effet de manque est là, l'addiction à une pratique stimulante maintes fois répétée. Et puis nous sommes passés à tellement d'endroits en une année, que le bouche à oreille et le buzz d'Internet ont fait leur effet : depuis des mois maintenant, nous recevons une à deux invitations par semaine, la plupart vraiment alléchantes... mais nous n'avons pas le temps, pas les sous, d'autres engagements, la nécessité de gagner notre croûte, de prendre soin de notre maisonnée, d'atterrir quelque part... L'utopie merdique est notre nouvelle drogue avec ses effets de sevrage à accepter, la gueule de bois, la dépression qui pointe son nez. Et l'envie de laisser décanter, mais encore plus le besoin d'y retourner, de continuer à explorer cette autre réalité.

Chaque labo-fiction se termine par un temps de bilan, de reconnexion avec le présent, un sas pour sortir du jeu de rôle. Beaucoup de participantEs furent spécialement frappés que cette confrontation à une version inventée d'eux-mêmes les ramène à ce point à leur présent, à leurs places ici et maintenant. Dans les retours, beaucoup d'excitation joyeuse, des envies de poursuivre l'exercice et la sensation souvent d'y trouver l'élan de fuir ou la force de lutter. Pour que ce futur désirable devienne plus qu'un moment d'imagination.

Le format des ateliers est volontairement simple, dans l'espoir que la pratique se diffuse. Plusieurs participantEs nous ont demandé de leur en détailler le déroulement pour organiser de nouveaux ateliers avec l'envie de prolonger le plaisir, d'af-



« pas question d'outiller des patrons »

finer les imaginaires ou de renouveler les formes de travail dans leurs groupes.

Le moteur de l'atelier, visiter ensemble le quotidien dix ans après un bouleversement social majeur, pourrait fonctionner en faisant basculer l'Histoire avec d'autres événements que les révoltes de 2011. Imaginons un 2028, parti des gilets jaunes et des ronds-points. Imaginons un 2029, parti de la grève des femmes en Suisse. Imaginons un 2030, parti d'un coronavirus faisant tomber la finance internationale. Démarrons avec des mouvements de révolte qui nous animent ou arrêtons-nous sur des thèmes plus spécifiques, comme l'avenir d'un lieu collectif pour lequel nous nous battons aujourd'hui, une région où nous vivons avec sa constellation d'enjeux particulière, ou encore les questions liées aux frontières, à l'éducation, à la santé, à la justice ou à la production alimentaire...

Au milieu des nombreuses invitations enthousiasmantes, quelques-unes nous ont cependant posé problème. Nous voulons plus que tout partager. Nous avons créé cet outil dans une visée émancipatrice et de transformation sociale. Mais pas question d'outiller des patrons et autres managers pour valider leur idée que le capitalisme pourrait être éthique ou que leurs salariéEs auraient les mêmes intérêts qu'eux à imaginer un avenir commun. Nous avons ainsi été sollicitéEs dans le cadre d'une rencontre sur les politiques publiques d'urbanisme à l'échelle d'une métropole, auprès des salariéEs dans une grande entreprise, ou encore dans un festival très institutionnel sur la transition énergétique à l'échelle européenne. Nous avons cherché à comprendre qui nous rencontrerions concrètement et à quel point notre présence cautionnerait des perspectives politiques contraires à nos convictions. La récupération politique nous a paru à plusieurs reprises inévitable et nous n'avons pas donné suite.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas seulEs dans cette démarche. Les initiatives semblables se multiplient. Nous avons par exemple été contactéEs par « Les Historiens du futur » qui documentent depuis l'an 2118 l'avènement d'une société égalitaire au 21^{ème} siècle. Nous avons aussi croisé l'Université des Pluralités, désireuse de « détecter, connecter, fédérer les personnes et les organisations qui mobilisent les ressources de l'imaginaire pour explorer d'autres futurs ». Nous avons enfin rencontré certainEs autricEs et éditricEs de science-fiction désireusEs de moduler leurs univers dystopiques de perspectives plus désirables.

Face aux urgences sociales et climatiques, le discours politicien martèle startup, innovations et mesures d'impact. Comme si s'entêter à pousser plus loin capitalisme et technologies associées pouvait régler les problèmes causés par le capitalisme et les technologies. Le greenwashing de la pétrochimie, les délires de voitures électriques individuelles et les autres lubies des producteurs du désastre ont de quoi nous plomber. Mais si la seule alternative à cette fuite en avant reste le nihilisme à la sauce tout est foutu... alors oui, nous sommes effectivement foutuEs. Esquissons d'autres perspectives, multiplions les hypothèses parcellaires et oniriques pour parvenir à penser où nous aimerions aller, pour raviver nos joies, nos rages, nos désirs. Sans trop figer ni unifier mais en prisant les sensations fortes et joueuses, l'intuition que nous pourrions tenter l'aventure. À nous de multiplier, amplifier et prolonger des futurs résolument technocritiques. Quelles machines voulons-nous briser ? Et quels savoirs techniques voulons-nous arracher aux logiques extractivistes et productivistes ? Ne laissons pas la vulgarisation scientifique et les ateliers *Do It Yourself* nourrir le capitalisme. Faisons-en notre grain à moudre. Autorisons-nous à repenser la place des technologies dans nos quotidiens et leurs enjeux bien tangibles. Inventons des écologies radicales positives. Ramifions les destinations par centaines et nourrissons nos luttes d'aujourd'hui.

Merci à toutes les personnes, collectifs, associations, institutions, maisonnées, hangars et jardins qui nous ont accueilliEs, nourriEs, inspiréEs. Merci à toutEs ces êtres incroyables qui ont contribué à épaissir l'univers de l'Haraka.

Continuons ensemble à rêver d'organisations sociales autrement plus vivables, que ces rêves surpassent ceux des technocrates, qu'ils se transforment en chants de lutte et de réjouissance. Cela concerne bien chacunE d'entre nous, tant nous sommes toutEs légitimes à imaginer des avenir dignes d'être vécus.

... ou

En entendant parler de la thématique du prochain *timult* (« nos imaginaires ») j'ai voulu proposer un texte écrit il y a quelques temps déjà qui parle de comment je me rapporte au monde. J'ai voulu proposer ce texte, qui n'est pas très enthousiaste, car j'avais des craintes concernant ce que ça peut évoquer cette notion très large d'imaginaires et du coup, ce que ça peut générer comme collecte de textes. C'était pas tant la crainte de trouver dans *timult* des textes qui ne me parlent pas, avec lesquels je pourrais être en désaccord... C'est au contraire souvent enrichissant de m'y confronter. J'avais plutôt la crainte d'un possible effet plombant provoqué par la lecture d'une succession de textes au ton proche, qui me laisse peu de prise au final pour en faire quelque chose... C'est flou je sais...

Cette impression s'est confirmée en en parlant avec un ami qui me disait que quand je lui dis *timult* + « nos imaginaires », il entend *nos imaginaires de luttes*... et même plutôt *nos imaginaires de luttes positives / joyeuses / motivantes / enthousiastes*... Il disait aussi : *j'aurais peur de ne trouver que des textes qui appuient sur quelque chose de très moteur, des utopies, des trucs qui fonctionnent*... Si je ne trouve que des choses comme ça dans le prochain numéro, ça va me faire me sentir nul. Quand ta réalité du moment c'est que t'essaies des choses et que tu te confrontes à de l'échec ou que tu n'y trouves pas de plaisir, c'est dur... Le thème étant très large, c'est intéressant par contre si ça permet de voir plein de points de vue différents. En fait c'est le romantisme qu'il pourrait y avoir dans tout plein de textes les uns à la suite des autres qui me fait peur.

Je trouve que ça explique très bien ce que j'ai ressenti également. Voilà d'ailleurs le mail qui accompagnait mon texte quand je l'ai proposé à *timult* :

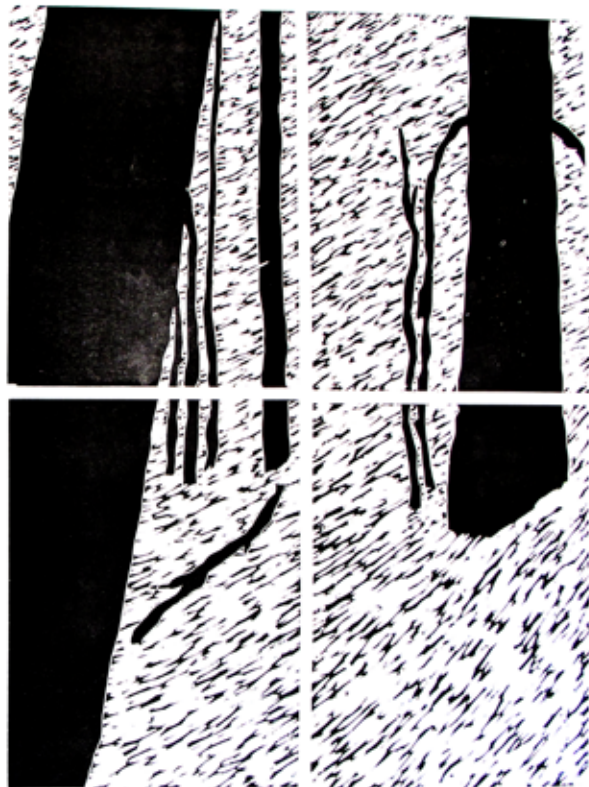


« Salut !

J'espère que vous allez bien. J'ai appris que le thème à venir était « Nos imaginaires » et j'ai envie de vous passer ce texte écrit en 2018 comme contribution. C'est un texte qui ne dit pas « nous », qui dit beaucoup « je » et parle presque seulement de ce qu'on pourrait voir comme des « anti-imaginaires », un horizon peu optimiste. Il pourrait de ce fait sembler ne pas correspondre à la thématique.

Je vous l'envoie parce que je crois que l'énoncé du thème tel que proposé me crée une sorte d'appréhension à voir se succéder dans le

pas...



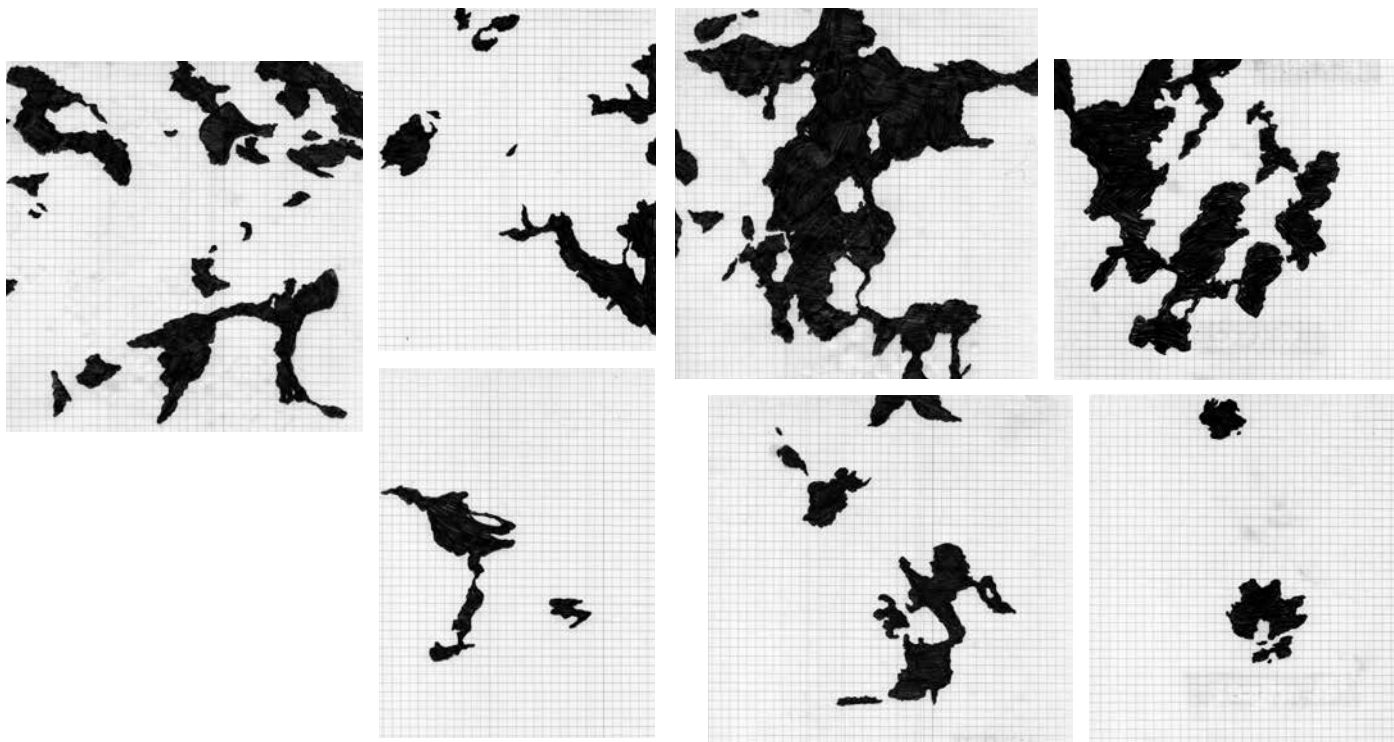
prochain numéro des textes qui présenteraient des « nous » à la chaîne. J'arrive à relativiser cette inquiétude car j'ai des bouts de confiance à priori ou éprouvés avec chacune des personnes qui constituent cette équipe de timult.

Il n'empêche que j'ai cette petite boule dans le ventre qui me rappelle que ces dernières années je galère avec une forme de pression, assez présente je trouve dans certains réseaux que je fréquente, à « construire des imaginaires communs », et avec tous ces

« nous », dans lesquels je peux me reconnaître à plein de moments mais qui m'empêchent à tout plein d'autres de poursuivre le processus difficile d'apprendre à réfléchir, à avoir une opinion sur les choses dont je sens qu'elle me ressemble, qu'elle n'est pas seulement celle que je pense être la plus partagée par ceux de mal/mes « communautés » / « lieux de nous ».

Et ça n'est pas tant le besoin de voir mis sous les projecteurs mon « je »/« moi » en particulier qui me fait vous écrire, que l'envie de contribuer à la collecte que vous faites de récits singuliers, de « petites histoires », pour qu'y soit représenté (et sûrement j'espère, c'était déjà le cas dans votre collecte) le fait qu'on est plein à avoir des pattes dans plusieurs « nous » en s'en sentant à la fois partie prenante et étranger·e·s ; qu'il y a l'imaginaire qu'on peut projeter « en positif » et les positions qu'on peut choisir (et peut-être bien aussi « revendiquer »...) qui sont le résultat de positionnements face à d'autres imaginaires dont on ne veut pas... Alors oui, sans projection et avenir enviables à proposer pour autant, mais pas moins « là » et valables. »

**” ... ce qu'on
pourrait voir
comme des
anti·imaginaires”**



Au départ j'avais écrit le texte dont je parle pour essayer de construire un dialogue avec un ami resté sur la zad de NDDL après l'abandon du projet d'aéroport et à qui c'était difficile de faire comprendre mon point de vue sur la situation^[1] et le conflit dans lequel je me sens avec lui. J'ai vite compris que ça parlait plus globalement de moi, pas seulement sur ce sujet précis. Je me suis alors dit que ça pouvait parler à d'autres, être l'occas' de filer mon mode d'emploi en quelque sorte.

Ça fait que je l'ai aussi donné de la main à la main ou envoyé à des ami·e·s, connaissances ou personnes rencontrées sur la route. Souvent parce qu'une discussion faisait écho à ce que je raconte dans ce texte, ou au contraire quand j'avais envie de faire comprendre à l'autre par quelle lorgnette j'analyse parfois les choses.

J'ai finalement décidé de ne pas publier ce texte ici. En partie parce que je comprends les propositions de réécriture faites par l'équipe de *timult* mais que ça me renvoie à mon incapacité du moment à faire ce travail-là. C'est pas seulement pour des questions de disponibilité temporelle, mais surtout parce

[1] L'annonce par l'État de l'abandon du projet d'aéroport arrive en février 2018 après quasi 50 ans de luttes qui prirent diverses formes. Ce moment est une victoire pour certaines personnes projetant un avenir sur place qui conserve un certain mode d'organisation liée à la période squat du bocage tout en négociant avec l'État pour obtenir la légalisation de lieux/activités. Pour diverses raisons, la victoire a un goût amer pour d'autres personnes, dont certaines qui cherchaient depuis des mois à visibiliser/critiquer/mettre en garde contre des manières de faire de personnes se prétendant anti-autoritaires et fort actives dans la planification de cet avenir.

Je ne voudrais pas résumer ça à deux clans qui s'opposeraient, genre « les méchant·e·s contre les gentil·le·s ». C'est nécessairement plus complexe et il y a fort à parier que je puisse avoir aussi nombre de points communs avec les premier·e·s et de désaccords avec les second·e·s. Mais j'identifie que ce qui me mettait et me met encore très fort en colère dans cette histoire : ce sont les

manœuvres politiciennes de certaines personnes pour réaliser leur vision de l'avenir à grande échelle, cherchant entre autres à rassembler très largement du nombre (et de l'influent). Prises de pouvoir dans des assemblées (discrètes ou carrément ostensibles), coups de pression ou travail de séduction, molestages et autres « déplacements » de personnes gênantes tout en continuant à prétendre à une certaine radicalité anti-autoritaire... sont parmi les pratiques que je nomme « dégueulasseries » qui servent diversement ces intérêts politiques.

Dernier exemple dont j'ai eu connaissance (dont les plus récents rebondissements sont de ces derniers mois) : les manœuvres de 2 personnes et leurs allié·e·s (dont certain·e·s probablement + ou – conscient·e·s de ce à quoi ils participent) pour récupérer un lieu nécessaire à leurs intérêts. Voir ci-après pour un résumé et divers liens sur cette histoire et des exemples de « dégueulasseries »

Dans le texte : <https://indymedia.org/articles/49352>

que je ne m'en sens pas capable. C'est un trop gros chamboulement à envisager, ça pose trop de questions que je ne veux pas « traiter » à l'arrach'. Ça m'avait déjà pris 6 mois pour l'écrire à la base.

Mais la raison principale, c'est que je me suis retrouvée confrontée à nouveau au doute que j'ai déjà eu très fort lorsque j'ai dû acter que ce texte était terminé : la peur en explicitant de manière aussi affirmative mes propres stratégies de survie, que potentiellement ça ne vienne péter les carapaces, stratégies, outils d'autres personnes à un moment inopportun pour elles... Car je vois bien que ce qui me donne de la force aujourd'hui aurait peut-être été destructeur à d'autres moments pour moi. Et parce que j'ai l'impression que les personnes qui pourraient être les plus touchées par ce que je dis sont celles que j'aurais peur de blesser, alors qu'au contraire j'ai peu d'espoir que les personnes que j'aimerais faire bouger un peu y soient sensibles... Ça m'a rappelé que c'était pour ça que j'avais fait le choix de ne pas le diffuser trop largement, afin de laisser la possibilité d'être identifiée et interpellée pour de l'échange autour.



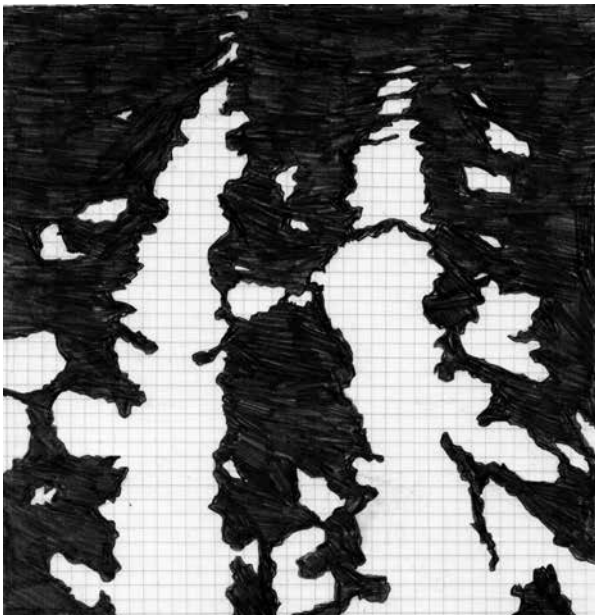
**"sauver
sa peau
chaque jour
qui passe..."**

Voilà... J'ai quand même bien envie d'en partager deux extraits. Ça peut donner un aperçu de ce que je raconte à ceux qui le souhaitent.

« Depuis que je suis môme je connais régulièrement des périodes où rien n'a de sens, où lorsque que je cherche « une raison à » ou bien « le but de », je n'en trouve pas. Honnêtement, ce ne sont pas des moments faciles à vivre car la plupart du temps ils vont de pair avec la question du suicide qui est particulièrement énergivore. Ça doit sembler étrange à certaines personnes mais il n'empêche que je trouve ces périodes nécessaires. Elles me permettent de ne pas oublier que tout ce qui se joue entre temps, ce ne sont que des petites histoires que je me raconte pour trouver du sens à vivre. Car je ne crois pas qu'on fasse autre chose que sauver sa peau chaque jour qui passe.

[.....]

Personnellement je ne crois pas qu'on pourra un jour « gagner » contre les puissant·e·s de ce monde. Je pense qu'on arrive au mieux à les faire chier de temps en temps et à résister tant que c'est possible. J'ai pas envie d'arrêter d'essayer. Mais je ne peux que constater actuellement que, pour diverses raisons, j'arrive seulement à m'occuper de ma pomme et de ce qui se joue autour de moi. Tenter d'être conséquente vis à vis de ce et ceux qui m'entourent me prend déjà des plombs... et je suis loin d'être sûre d'y arriver. Mais je ne me laisse pas d'autre choix que de m'en contenter pour l'instant. Histoire de mettre un pied devant l'autre.»



vieillessement

Se laisser penser à l'avenir, dès les premières lueurs du vieillissement qui viennent colorer ton visage, au premier étonnement devant ta carcasse que tu regardes comme une étrangeté, se laisser penser à l'avenir face à l'inéluctable, regarder au loin et sortir du présent...

Jusqu'ici, le présent était le centre de tes préoccupations. Déjà, parvenir à vivre au présent, à mieux vivre là, dans ce monde que tu ne peux pas aimer. Être là, l'accepter, et se concentrer sur tes capacités à appréhender l'évènement qui surgit, le quotidien qui revient, la banalité de ce monde, la violence, les dominations, partout. Stop : être là et tenter de vivre ça. C'est déjà un travail qui te mobilise, une lutte de tous les jours, pour ne pas sombrer dans la désillusion, l'amertume et la dépression... C'est déjà une guerre contre soi, contre ses propres peurs, les angoisses du temps qui passe, de l'avenir vertigineux, tant sont effrayantes les prophéties, tant l'effondrement est proche, déjà là, dans nos vies. Alors tu respirez fort, méditation quotidienne, se forcer à sentir le vent, à regarder les bourgeons naître, à se rappeler la vie partout, toujours à l'œuvre, entre les dalles de béton, un brin d'herbe et l'oiseau crevant les champs d'ondes électromagnétiques. Vivre là au présent est déjà pour toi le combat de chaque instant. Tu te réjouis d'y parvenir, de refuser de parvenir, de ne pas avoir misé sur le schéma de l'avenir qu'on t'assène à longueur de journée, celui d'avoir, dès la naissance, comme tâche principale de trouver sa place, une dans une hiérarchie sociale censée te mener de plus en plus haut, selon tes efforts et tes compétences ; Mirage dangereux, appel des sirènes.

Se réjouir donc de ne pas tomber dans ce piège, contenir ce présent dans de petits gestes, précis, délicats, le champs de vision rétrécis... en refusant l'avenir. Puis réaliser que d'autres continuent inlassablement d'occuper cet espace pour toi, pour tout le monde. Ils cherchent, inventent les représentations de demain, conçoivent les chemins que tu seras obligée d'emprunter.

C'est là, quand tu comprends cela, que ton corps, ton vieillissement, l'évènement qui surgit et qui te projette dans l'avenir, le futur, ton futur peut-être, c'est là que tu réalises que tu n'y a pas pensé. Tu as préféré fermer ton regard à ce qui te semblait trop effrayant, trop lourd, abandonnant ce territoire à tous ceux que tu rejettes.

Mais ce jour là, tu sais qu'il nous faut inventer maintenant les modèles de demain, penser notre monde, le rêver, avec les corps qui naissent, avec

*"C'est là que tu
réalises que le
futur, ton futur
peut-être, tu n'y
as pas pensé"*

ceux qui vieillissent et qui meurent, et qui laissent derrière eux des modèles, des structures, des schémas qui ne cessent d'être transmis, à l'infini. Ce jour là tu sais que tu as tord de trop te soucier du présent qui passe, d'être trop centré sur ce qu'il te fait à toi. Si tu ne t'engages pas maintenant dans l'avenir, d'autres le feront à ta place et imposeront leurs rêves.

Comment nos vieux et nos vieilles vivront-elles ? Comment allons nous mourir ? Claque dans ta gueule béante, grande ouverte à ta stupeur. Et comment vieilliras-tu dans un monde pensé pour toi et où seule ta solitude et ton abandon auront leur place dans les projets des autres.

C'est tout le paradoxe : apprendre à vivre ce monde au présent, y trouver des outils, des béquilles, y dénicher un peu de plaisir et de joie, et s'attaquer en même temps à l'avenir effrayant qui se dessine, s'y projeter avec d'autres pour y inventer les formes de demain. C'est un bon

gros chantier collectif qui nous attend : penser nos avenir. Penser les naissances, la vie, le grandir, l'apprendre, le partir, le choisir, le séparer, le souffrir aussi, le développer, l'affronter encore, le plaisir enfin parfois, le mourir, la fin du monde et celle du capitalisme.

Si je m'arrête là, dans la douleur de mon arthrose, perdue dans mon corps qui m'échappe, dans ma carcasse que je ne parviens plus à accepter, centrée sur mes rituels, la respiration de mes muscles, j'ai déjà perdu la bataille. Comment résister à l'appel des douleurs présentes pour bâtir ce que nous rêvons de bâtir, rêver ce que nous n'osons pas rêver encore. Ma singularité n'est en aucun cas une fin, c'est juste un passage obligé et souvent oublié pour accéder à l'autre qui me donnera la force de la dépasser.



DÉCOLONISONS

L'IMAGINAIRE DOMINANT URBAIN

Les noms des rues ne se donnent pas au hasard : ils sont le fruit de décisions politiques. Ils confortent un regard particulier sur l'Histoire, celui des classes dominantes, économiquement et culturellement, qui monopolisent ce pouvoir de nommer.

Ces noms sont liés en réalité à des formes de domination qu'il nous apparaît nécessaire de désigner comme telles : les guerres de conquête et le colonialisme, l'histoire du capitalisme et de l'hégémonie de la bourgeoisie, la domination masculine, l'appropriation « scientifique » des savoir-faire populaires et ressources naturelles, etc.

Nombre de rues perpétuent la mémoire de grands massacreurs, coupables de crimes de guerre et de crimes contre l'Humanité. On peut citer à titre d'exemple :

- Paul Kruger, fondateur de l'apartheid en Afrique du Sud.
- Colbert, auteur du Code Noir, le texte législatif qui réduisait les hommes et femmes noir·e·s à l'état de « biens meubles ». Une salle de l'Assemblée nationale lui rend également hommage et porte son nom.
- Albert 1^{er} de Belgique, connu en Europe comme le « Roi-chevalier », qui a nationalisé le servage humain pour l'exploitation économique du Congo (jusque là propriété privée de son oncle Léopold II). Des statues à son effigie sont érigées à travers la France entière.

Combien de rues pour honorer les résistant·e·s à l'esclavage ?

DANS L'OMBRE DE LA GRANDE HISTOIRE

Derrière chaque lumière projetée sur un personnage ou un épisode historique apparaissent des ombres, des invisibles, des anonymes de l'histoire populaire : chair à canon des armées, prolétariat urbain et damné·e·s de la terre, petites mains illettrées, migrant·e·s sans-papiers, femmes...

Dans nos villes, les noms de rue glorifient la science et le progrès au service des grandes familles mais ignorent ces milliers de femmes ouvrières qui firent la fortune de générations de patrons.

En France, seulement 3 % des rues honorent des femmes, rarement issues de classes populaires.

Place Bety CARIÑO

Défenseuse des droits humains, directrice de CACTUS, organisation communautaire au Mexique. Assassinée par des paramilitaires le 27 avril 2010

Place Femmes en lutte 93

Collectif de femmes des quartiers populaires, Seine Saint Denis
Lutte pour le droit à la parole, et contre le système économique inégalitaire

Rue Paulette NARDAL

1896-1965
Martiniquaise, elle crée *La Revue du Monde Noir*. Elle aborde la question de l'émancipation des femmes et pose les prémices de la théorie de la Négritude

Rue des MOUDJAHIDATES المُجَاهِدَات

Combattantes anti-colonialistes
Algériennes

Boulevard Assata SHAKUR

Militante politique Noire américaine, née en 1947, membre du Black Panther Party et de la Black Libération Army

LES NOMS DES RUES



Il y a tellement d'autres événements à célébrer que des massacres coloniaux, des aventures impérialistes, des expropriations paysannes et exploitations ouvrières, des discriminations sexistes et racistes...

ÉLABORER LA CONTRE-HISTOIRE

Aussi écrivons, dessinons, imaginons la contre-histoire populaire de cette « grande » histoire officielle.

Une contre-histoire n'est pas une anti-histoire, c'est-à-dire un récit d'opposition idéologique qui confronterait l'histoire dominante terme à terme, en adoptant les mêmes traits.

Une contre-histoire est plutôt un commentaire sur l'histoire produit par des groupes dominés dans leurs formes de langages et de discours propres. Celui-ci peut diverger du récit historique dominant.

Il ne s'agit pas de faire le procès de tel ou tel personnage mais de rétablir une perspective qui :

- identifie les parts d'ombre, les non-dits de l'histoire officielle,
- valorise les contributions oubliées (volontairement effacées?) de celles et ceux qui n'ont pas eu la reconnaissance de la mémoire d'État.

RESTAURER LA DIGNITÉ DE LA MÉMOIRE POPULAIRE

Un imaginaire blanc, masculin, guerrier, bourgeois ou noble se dessine lorsque l'on parcourt les noms des places et rues. Où sont les autres ? Les nombreux·ses autres ?

Comment se sentir considéré·e, représenté·e, lorsque l'on n'appartient à (presque) aucune de ces catégories sociales ?

La dignité de la mémoire est pour nous l'une des conditions de l'égalité.

Décolonisons les noms de nos rues pour vraiment partager nos villes.

ASSOCIATION CONTREVENT, 2017-2018

Contrevent est une association d'éducation populaire qui vise à faire vivre la mémoire (des luttes) des immigrations, combattre les discriminations croisées et contribuer à décoloniser les imaginaires et les pratiques. Pour cela elle organise des événements publics, des balades décoloniales, des autoformations...

ÇA A COMMENCÉ DÈS LE DÉBUT. J'EN AVAIS DÉJÀ MARRE. MARRE DE LA SORCIÈRE. LES SORCIÈRES COMME IMAGINAIRE QUI SE DÉPLOIE DANS LES SPHÈRES MILITANTES FÉMINISTES, RADICALES, INSURRECTIONNELLES. DE RÉSEAUX SOCIAUX EN BROCHURES EN MANIFESTATIONS EN RADIOS EN BOUQUINS, L'OVERDOSE M'A BRANLÉE SUR PLACE, ACCABÉE D'AVANCE, SATURÉE À CHAQUE APPARITION. LA FEMME. LA SUBVERSIVE. LA SÉDUISANTE. L'ÊTRE INSAISISSABLE ET POURTANT ASSIGNÉE À SON ÉTRANGE PUISSANCE. FIGURE FIXÉE, GALVAUDÉE AVANT D'AVOIR CIRCULÉ, TROP À LA MODE POUR DÉTONNER, TROP CONTREFAITE POUR ME CONVAINCRE. COMME SI NOUS CHERCHIONS L'ÉLAN DE NOS RÉVOLTES DANS L'INCANTATION PUBLICITAIRE. ÇA ME PLAQUE CONTRE LE MUR, PRÈS DE LA PORTE, PRÊTE À FUIR, COMME UNE INCAPACITÉ À ME FAIRE EMBARQUER DANS LA RECONSTITUTION HISTORIQUE, À REVÊTIR LES ACCESSOIRES FARCES ET ATTRAPES INDUSTRIELLES, FABLES MOYENÂGEUSES SAUPOUDRÉES DE PAIQUETTES PLASTIQUES, NI BIZARRES NI VIBRANTES. NI TRISTESSE NI JOIE. POURQUOI CET ENGOUEMENT POUR LES SORCIÈRES ? ET POURQUOI MON AVERSION ? JE FOUILLE, JE TOUILLE, JE PROJETTE. ILYA UN TRUC BIZARRE AU FOND DU CHAUDRON. PEUT-ÊTRE UNE PROMESSE DE TROUVER L'INVISIBLE DANS LE VISIBLE DU QUOTIDIEN, COMME SI C'ÉTAIT LÀ, LA PRINCIPALE NOURRITURE DE LA TRANSGRESSION. S'AVENTURER À RESENTIR SANS DÉFINIR, MARIER L'INTENSITÉ À L'INDISTINCT POUR REMPLIR LE CREUX DE NOS VIES. ET OUI, CONVOQUER LES SORCIÈRES FAIT DU BIEN. C'EST UN CRI, UNE ENTRÉE TONITRUANTE DANS LE RÉEL, UNE LIBERTÉ VOLÉE. ON FOUROIE LES ATTENDUS, AFFIRME LE TORDU HORS DES SENTIERS BATTUS, NOURRIT DES MAÏCES ET DES COLÈRES EN APPARENCE DÉSORDONNÉES. POUR MIEUX SOIGNER LE SECRET DES SAVOIRS ET DES ALLIANCES CONFINÉES. JOUISSANCE DE L'OBSCURE. ON INCANTE, ON MAUDIT, ON SOIGNE. ET ON FAIT PEUR, CE QUI N'EST PAS DU TOUT NÉCESSAIRE. MAIS CETTE PUISSANCE NE S'EXERCE PAS DU CÔTÉ DE LA POÉSIE, NON, PLUTÔT DU CÔTÉ DU MYSTÈRE. MYSTÈRE INSUPPORTABLE DE MÉCANIQUE RELIGIEUSE, D'EMPRISE PAR L'INDICIBLE ET LE CHARISMATIQUE. ET ÇA MACÈRE DANS LE CHAUDRON. NOUVEAU MANTRA, SCHÉMA DE RÉASSURANCE PAR L'ÉVIDENCE. COMME SI LA PREMIÈRE INTUITION ÉTAIT GAGE DE LUCIDITÉ, LA SIMPLICITÉ PREUVE DE VÉRITÉ. APPARTENANCE ET FÉTICHISATION. STÉRÉOTYPES. COINCÉES LÀ. PRINCESSE OU PUTE. SORCIÈRE OU CYBORG. MÈRE OU FILLE. ET LES DEUX. ON N'ÉCHAPPE À AUCUNE ASSIGNATION, ON SE COGNE D'UNE PAROI À L'AUTRE. PAUVRETÉ DES PERSPECTIVES OU FOISONNEMENT DES IMAGES ? LA SORCIÈRE N'EST PAS UNE TRANSGRESSION DU SCHÉMA, ELLE EN FAIT PARTIE. COMMENT SOULEVER LE COUVERCLE, BRISER LA FENTE, LÂCHER LES EAUX, NOUS SINGULARISER, NOUS PROTÉGER ? MAIS AUSSI GROSSIR ET FORCIR ET RALLIER. S'ÉCHAPPER BOUILLONNANTES TOUT EN PRENANT APPUI. DÉPLOYER NOS IDENTITÉS SANS NOUS Y RÉSUMER ? À CE MOMENT PRÉCIS, LA LUTTE DES CLASSES SURNAÏT ET JE M'ACCROCHE À LA BOUÉE DU MATÉRIALISME, À L'INTERSECTION DES DOMINATIONS, AUX CONDITIONS BIEN TANGIBLES QUI NOUS ENFERMENT ET FIGENT LES CATÉGORIES DU RÉEL. ELLES M'AIDENT À COMPRENDRE LES MÉCANIQUES DE LA DÉSTRUCTION. NATURE CULTURE, CORPS ESPRIT, FEMME HOMME, SAUVAGE CIVILISATION, SENSIBLE RATIONNEL. VICTIME. TYRAN. CARNAGES BINAIRES. IL NOUS FAUT EXPLORER PLUS LOIN, ÉTENDRE LE BESTIAIRE DES POSSIBLES ET C'EST LA QUESTION DE NOS FILIATIONS QUI SE MET À BOUILLONNER. PARCE QUE JE NE DEVIENS PAS N'IMPORTE QUOI ET N'IMPORTE QUI SEULEMENT EN LE DÉCIDANT. JE NE SUIS PAS UN FOND D'EAU STAGNANTE SANS SQUELETTE, SANS MARIAGE NI ANCRAGE. NOS LUTTES S'ÉRIGENT JUSTEMENT CONTRE LA RÉDUCTION DES VIVANTS À DES COLLECTIONS DE PETITES FLAQUES HUMIDES ET GRISSES.

POUR NOURRIR L'IMAGINAIRE, JOUONS DU MIMÉTISME ET DE L'EXPLORATION, BALANÇONS DES PIÈRES, LAISSONS ONDULER LA SURFACE JUSQU'À CE QUE LES REMOIS NOUS REVIENNENT. CHERCHONS DES INSPIRATIONS ENCORE INSOUÇONNÉES, DÉCOUVREONS DES CONVICTIONS ET DES PRATIQUES POUR S'Y AFFILIER. LAISSONS FLOTTER, FILER ENTRE NOS DOIGTS JUSQU'À CE QUE LE BOUILLON S'ÉPAISSISSE MIROITE D'IMAGES. RECONSTITUONS, CONSTITUONS MÊME, NOS FILIATIONS. NOTRE PRÉHISTOIRE, NOTRE GÉNÉALOGIE, L'AGENCEMENT SUR LE TARD DE NOS ORIGINES. NOUS NE SOMMES PAS SEULES NI DE NULLE PART. CE N'EST AFFAIRE NI D'AUTHENTICITÉ NI D'INVENTION PURE. QUELQUE CHOSE DANS L'ENTRE-DEUX, LA POÉSIE EN PRÊME, UNE MATIÈRE FÉBRILE QUI S'AVENTURE À PRENDRE FORME. ÉTENDONS NOS BESTIAIRES ET PARCOURONS LES FORÊTS EN FEU.

ÇA A COMMENCÉ DÈS LE DÉBUT. C'ÉTAIT FRACASSANT, ÇA M'A FAIT TOUT CHAUD, D'ENTENDRE LA PHILOSOPHE ISABELLE STENGERS DIRE "LES SORCIÈRES ANTI-CAPITALISTES BLABLIBIA", ALORS JE SUIS ALLÉE VOIR. LES SORCIÈRES ANTI-CAPITALISTES NOUS DISENT QUE LE PASSÉ VIT ENCORE DANS LE PRÉSENT, QUE LA FUMÉE DES BÛCHERS NOUS PIQUE ENCORE LES YEUX, QUE LA CHASSE AUX SORCIÈRES N'ÉTAIT PAS TANT UNIQUEMENT CONTRE LA SORCELLERIE, QUE ÇA A SURTOUT PERMIS D'INSTAURER COMME BON SENS COMMUN UNE SORTE DE RATIONALITÉ FROIDE ET NON-SENSUELLE, D'ATOMISER DES COMMUNAUTÉS RURALES SOUDÉES EN MONTANT LES PERSONNES LES UNES CONTRE LES AUTRES... TERREAUX FERTILES DES RÉVOLUTIONS INDUSTRIELLES ET CAPITALISTES À VENIR... J'AIME CES SORCIÈRES QUI NE SONT PAS (SOUVENT) COIFFÉES DE CHAPEAUX POINTUS NI NE CHERCHENT À RETROUVER DANS UNE MAGIE PRESQUE OUBLIÉE UNE SORTE DE "SECRET AUTHENTIQUE DE LA NATURE", MAIS PROPOSENT PLUTÔT DES ANGLES QUI PERMETTRAIENT À CHACUN·E DE RECONQUÉRIR (LA CONSCIENCE DE) SON PROPRE POUVOIR - LE POUVOIR EN TANT QUE CAPACITÉ D'AGIR, DE PENSER, DE CRÉER, DE FAIRE DES LIENS. À L'OPPOSÉ DE LA NOTION AUTORITAIRE DU "POUVOIR SUR" DONT NOUS AVONS TROP L'HABITUDE, CELUI-CI EST INTÉRIEUR/PERSONNEL. PENSER AINSI CE POUVOIR-CAPACITÉ ÇA L'OUVRE LE POUVOIR, IL EST À PORTÉE, IL EST DANS L'HORIZON (TAL). CE QU'ELLES SEMBLENT PRÉTENDRE AUSSI C'EST QU'IL N'Y AURA VRAISEMBLABLEMENT PAS D'ISSUE AU CAPITALISME CONSTRUITE PAR LA SIMPLE RAISON RAISONNABLE ET QU'IL NOUS FAUT CONVOQUER DES FORCES PLUS OBSCURES ENCORE TAPIÉES AU FOND DE NOUS ET DU RESTE DE LA NATURE NON-HUMAINE. CETTE MAGIE, LEUR MAGIE, C'EST LA TRANSFORMATION. MÉTAMORPHOSER LES SITUATIONS, CE QUI NOUS ARRIVE, ACCEPTER LE BOULEVERSEMENT MAIS LE TRAVAILLER AUSSI, S'AUTORISER À LE TRANSFORMER, LE CUISINER. LES SORCIÈRES SE LAISSENT AFFECTER, INFUSER, ELLES SONT CONCERNÉES, POUR MOI ÇA VEUT DIRE QU'ELLES NE SONT JAMAIS INDIFFÉRENTES, QU'IL N'Y A RIEN QUI NE LES REGARDE, APRÈS ELLES FONT BIEN CE QU'ELLES PEUVENT MAIS IL N'Y A PAS DE NOTION DE NE RIEN TENTER CAR C'EST HORS DE LEUR CHAMP D'ACTION LEUR CHAMP D'ACTION EST INFINI ET TOUT COMPTÉ. IL ME SEMBLE QUE LES SORCIÈRES SONT INQUIÈTES, COMMENT NE PAS L'ÊTRE ! TOUTEFOIS CETTE INQUIÉTUDE PLUTÔT QUE D'EN ÔTER SEMBLERAIT DONNER DU POUVOIR. BONNE NOUVELE. CE N'EST PAS PARCE QU'ELLES SONT OKAY AVEC LA SOLITUDE QUE LES SORCIÈRES SONT SEULES, PAS PARCE QU'ELLES N'ONT PAS TOUJOURS D'ENFANTS QU'ELLES N'ONT PAS DE LIENS. C'EST UNE FIGURE HISTORIQUE (PLUS OU MOINS EUROPÉENNE) QUI PERMET DE S'INSCRIRE DANS UNE GÉNÉALOGIE DE FEMMES QUI LUTTENT. QUI PLUS EST DES FEMMES HYPER BALÉZES, MOCHES ET BELLES, VIEILLES, TORDUES, TRÈS DIVERSES, ET SURTOUT CHELOUES À MORT ! LES SORCIÈRES C'EST DES TRAVAILLEUSES, DES BIDOUILLARDES, DES GALÉRIENNES FAROUCHES. LES SORCIÈRES SE FOUTENT DE LA SORCIÈRE, ELLES ME FONT MARRER, JE LES ADORÉ ET ÇA TOMBE BIEN ÇA ME DONNE CONFIANCE EN MON CÔTÉ SORCIÈRES, ET LA CONFIANCE C'EST UN SACRÉ POUVOIR. UN FEU QUI BRÛLE DANS L'ENNUI FROID DE LA HAÏNE DE SOI.

DERNIÈREMENT, J'AI EU FRANCHEMENT PEUR D'UNE SORCIÈRE DANS LA FORÊT LA NUIT. C'ÉTAIT UNE VIEILLE EN CAMTAR AVEC UN VIEUX K-WAY QUE J'AVAIS CROISÉE LA JOURNÉE DANS SA CLAIRIÈRE ET TROUVÉE SI SUPÈRE. PLUS TARD LA NUIT DANS LA TENTE J'AI CRU QU'ELLE AVAIT VENIR ME CHERCHER POUR QUE L'ON ENTAME MON APPRENTISSAGE. JE SENTAIS QUE MA VIE AVAIT BASCULER ET JE FLIPPAIS. ELLE N'EST PAS VENUE. À LA LUEUR DU JOUR JE ME SUIS DÉCOUVERTE DÉGUE, ET PRÊTE. J'Y AI TELLEMENT PENSÉ DEPUIS QUE JE ME DEMANDE SI CE N'ÉTAIT PAS EFFECTIVEMENT LE DÉBUT DE L'APPRENTISSAGE... SACRÉES SORCIÈRES ! ELLES M'ONT CARRÈMENT RADICALISÉE. ELLES M'ONT AIDÉE À SAUTER DES VIEILLES BARRIÈRES ENCORE TROP SOLIDES ENTRE LES SAVOIRS OU ENTRE LES ENJEUX, ET ÇA M'A OUVERT DES PERCEPTIONS INTELLECTUELLES INATTENDUES, DES TRAVERSES VERTES POUR ACCÈDER D'UNE FRICHE À L'AUTRE. DE LA JOÏE DES CHANGEMENTS D'ÉCHELLES À LA FORCE DE L'INTERPRÉTATION COMME OUTIL DE TRANSFORMATION, ELLES ONT RADICALISÉ MON INTÉGRATION DU MONDE, TOUT COMPTÉ. EN LES ENTENDANT PARLER D'ÉLAN ET D'ENVOI, J'AI CERTES COMPRIS LE COUP DES BALAIS, MAIS AUSSI CE QUE PEUT ÊTRE UNE PENSÉE LIBRE ET SAUVAGE, AU SENS DE BUISSONNANTE ET HALETANTE, UNE PENSÉE PLUS FRACASSANTE, À GORGE DÉPLOYÉE.

ON EST LÀ, ON EST LÀ,

MÊME SI MACRON LE VEUT PAS, NOUS ON EST LÀ... TA-TALA-TALA-TALA,
TA-TALA-TALA-TALA, TA-TALA-TATA-TALA--TATA-TALAAAAAAA !!!

Des semaines que cette chanson me trottait dans la tête, nous trottait dans la tête, à n'importe quel moment de la journée. Elle revenait, amplifiée dès qu'il s'agissait de se mettre au travail. Nous avions envie d'aller questionner la contestation, de nous laisser rêvasser autour de ces imaginaires de mouvements sociaux, de mobilisations, de toutes ces manières de se voir à plein dans la rue, en colère, déterminées à dire, à revendiquer, à vouloir changer les choses... Se souvenir de nos premières manif, de nos implications dans des mouvements sociaux, se rappeler de la loi travail et de Nuit debout, du Front social puis des Gilets jaunes, et se mettre tout à coup à chanter « On est là, on est là, même si Macron le veut pas nous on est là... », l'ultime slogan, dans les manif de l'Éducation nationale, les rassemblements féministes, le mouvement des retraites, du secteur de la santé et toutes les autres mobilisations. Jusqu'à maintenant, en plein confinement, scandé à nos fenêtres, ou en faisant la vaisselle. On songe à tout ça et Bam ! « On est là, on est là, même si Macron le veut pas nous on est là... ». *On est là ! = On existe !*

Voilà ce qu'elle nous racontait, cette chanson. Des centaines de slogans rencontrés dans nos vies, chantés, criés et celui-là, « On

est là », comme un cri désespéré pour dire l'essentiel, ce qu'il nous reste quand on a tout enlevé, de l'analyse politique aux critiques en passant par les propositions. Plus question d'imaginaires en ébullition.

« On est là » = « On existe ».

Parce que nous en sommes réduites à cela ? Hurler que nous existons, face à un pouvoir qui ne nous regarde pas, ne nous entend pas, refuse de nous prendre en compte ? Niées dans nos existences.

« On est là », comme pour nous prouver à nous-mêmes que nous sommes vraiment là, ou comme une menace, une certitude, une détermination à ne jamais disparaître ?

Nous, les copines, les colocs. Un nous facile à cerner. Et plus complexe parfois, moins évident, pas possible du tout, Nous, en défilé dans les rues, des femmes, des hommes et des autres, des salarié·es, ouvrier·es, chômeur·ses, rêveur·ses, féministes, anticapitalistes, antiracistes, lycéen·nes et retraité·es, et des collègues, des visages qui se croisent depuis des années, des syndiqué·es, ou pas, des révolté·es, des individu·es, des groupes, des collectifs, des communautés humaines, qui, face à la domination rationnelle du monde, cherchons un peu d'autonomie en opposant comme arme principale notre volonté.

Que ce soit la première manif ou la centième, nous sommes là, à marcher avec le besoin de dire notre existence haut et fort. Certain·es cherchent dans le cortège des camarades, les ami·es, la famille politique, affinitaire. D'autres hésitent entre plusieurs banderoles. D'autres avancent sans autres intentions que de



rencontrer au gré de leur rythme ceux qui marchent autour... Et on s'amuse fort des nouveaux chants, de pancartes aux slogans bien sentis, de mises en scène le long du trajet, d'images qui surgissent et frappent au cœur. On regarde le cortège empli-es de joie. Et puis parfois, c'est la peur au ventre. Une sensation de malaise qui prend le dessus.

Fouler le sol de la ville en songeant à toutes celles qui l'ont fait avant. Être bouleversé-es, comme soulevé-es, rien qu'à cette évocation.

Se rappeler qu'il existe des manifs de droite, des mouvements qui veulent, au nom de certaines valeurs, d'une certaine idée de

la justice, d'une certaine morale, enlever des droits à certaines catégories de la population. Exclure des personnes d'une citoyenneté, d'une existence politique, d'une appartenance à l'humanité.

Nous reconnaître subrepticement dans un groupe, une identité que nous avons cherché à fuir, une famille, un groupe social, un genre... enfiler le vieux jeans et trouver ça familier.

Voir s'affronter les élans et les valeurs, les évidences et les incompressibles : aux urnes ou aux armes, et à la destitution des ministres et du Président, et ça suffit, mais restons poli-es, face au Grand Soir à dix heures du mat' avec LA manif, celle qui chasse

tout, rase tout, on arrête tout, ou alors ça va péter, ça va péter !

Rechercher dans nos histoires les fils rouges qui expliquent notre présence, aujourd'hui encore.

Nous retrouver dans une manifestation dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas. Regarder l'autre à côté et se demander ce qu'on fait là. Blêmir devant les drapeaux bleu, blanc, rouge et des bonnets révolutionnaires en y voyant un mélange de stade de foot et de rassemblement nationaliste. La menace d'un « nous » universaliste qui nie toute autre forme de domination que celles qui rassemblent « les gens normaux » : les mauvais salaires : ok ; la lutte contre les super-riches : ok ; la retraite : ok ; la répartition des richesses : ok ; les violences du patriarcat : limite ; le racisme d'État : faut pas déconner ; le racisme en nous-même : tu délirés. Des images qui viennent heurter nos limites, nos craintes, nos doutes et notre tendance au mépris et au moralisme politique qui nous dégoûte et nous fait peur aussi.

Nous ne venons pas de nulle part et dans nos histoires, il y aura celles des femmes et des féminismes, mais pas que... Celles des paysannes, celles des ouvrières, celles des esclaves et des colonisé-es... une multitude d'histoires de domination et de luttes d'émancipation, pour vivre.



« LES MAUVAIS
SALAIRES : OK. »
LES VIOLENCES DU
PATRIARCAT : LIMITE. »



« Dans mon histoire, mes filiations s'ancrent dans les combats de mes parents. Iels se révoltent d'abord contre « les curés », comme disait mon père, puis contre « les gros » : leur premier combat d'émancipation est de se défaire dans leur vie de l'emprise de la religion et de ses dogmes, et c'est un mouvement d'éducation populaire catholique, la JAC, qui les y amène. Leur second combat est de lutter contre la destruction de la paysannerie et, plus largement, pour une vision de ce que les humains doivent produire et consommer pour mettre le moins de gens possible de côté, pour donner le moyen à chacun·e de trouver sa place dans cette économie, se sentir utile au collectif, au village, à la société tout entière, pour ne pas fabriquer des larbins et des esclaves qui ne bénéficieraient pas du fruit de leur travail. »

« J'ai toujours été emmenée dans des manifestations. Les années 80 me renvoient aux manifs des travailleurs et travailleuses paysannes, puis de la Confédération paysanne. J'ai des images gravées dans la tête : nous, enfants, avec nos pelles et nos bêches, dans le jardin de la cité administrative de Laval, faisant des trous partout et plantant des arbres ; les adultes déchargeant des moutons et des bottes de paille dans les bureaux ; la fête, les casse-croûte géants, les pots de colle dans la salle à manger et les gens qui

viennent tard à la maison pour des réunions. »

« Il y a cette énorme manif pour les services publics en 1984. J'ai 9 ans. Nous étions monté·es avec mon père à Paris, en bus. Je me souviens d'une grande journée de fête. Il y avait du monde partout. J'ai longtemps cru que nous avions « gagné ». J'ai appris bien plus tard que nous étions dans la contre-manif et que plus de deux millions de personnes s'étaient rassemblées pour défendre les écoles privées ! »

« Il y a eu le lycée, et les manifs que j'ai commencé à faire par moi-même : mes propres choix. J'ai commencé à espérer rencontrer ma famille politique et j'ai mis du temps. La grande mobilisation de 1995, pour préserver le système des retraites. J'avais l'impression que tout le monde était dans la rue et que tout allait changer, enfin. Puis la rencontre avec les milieux anarchistes, féministes... »

« Je rencontrais des militant·es de gauche, apprenais à faire la différence entre marxistes, anarchistes, totos, altermondialistes... là où je ne voyais que des militant·es de gauche... C'était très compliqué toutes ces nuances, toutes ces appartenances. Et finalement, jamais personne ne me demandait pourquoi j'étais là. Pour moi, un mouvement de contestation avait toujours été un mouvement d'émancipation porté par des individu·es pris au piège eux-mêmes. C'était ça, mon histoire avec les luttes. Il y avait groupe parce qu'il y avait reconnaissance d'une oppression commune, et parce qu'il y avait nécessité, pour chaque individu·e, de s'en libérer. »

Lutter, oui, mais...

Où ? Avec qui ? Contre quoi ? Trois questions. Qui fâchent lorsqu'on est pris·e au piège dans un cortège qui emprunte toujours les mêmes rues, les mêmes boulevards, arrive au même endroit, comme assigné à ce territoire jusque dans sa manière de s'y mouvoir.

Nous avons encaissé les échecs, les commentaires dénigrants des politiques, des médias qui ne se gênent pas, eux, pour raconter nos histoires à leur manière, via des messages en boucle qui font de nous : des inconscient·es, une masse obscure, ignorante, provocatrice, une poignée, des violent·es, en nombre pour un samedi, essoufflé·es, sans unité,



désorganisées, isolées, populistes, casseur·ses et maintenant « séparatistes ». Tantôt ridicules, tantôt menaçant·es, jamais assez pour devenir un jour « évident·es ». Car il y aura toujours cette limite à ne pas dépasser. « Le vote des femmes, oui, c'est évident, mais faut pas abuser, déconner, chipoter, exagérer... »

Les mouvements sociaux sont commentés, étudiés, disqualifiés médiatiquement. Oui, ils s'enchaînent, se succèdent, les uns après les autres, oubliant parfois, souvent, de faire référence à l'autre, alors que déjà, dans la rue 10 ans plus tôt, 20 ans plus tôt, ou même six mois avant, d'autres,

proches de nous, étaient là. Quels fils tisser entre Nuit debout, le Front social, les Gilets jaunes, les mouvements des retraites ? Combien de « nous » possibles ?

Et puis rêver encore qu'on se raconte nos histoires intimes, avec tous leurs bardas de représentations, d'images, de références, pour que chacun·e puisse jouir du luxe de rassembler les éléments en apparence disparates de sa vie pour les agencer, les réfléchir et leur donner sens.

Se reconnaître une histoire commune, une mémoire partagée, puis se fabriquer d'autres histoires et produire nous-mêmes le sens de nos révoltes et de nos actions. Est-ce possible ?

« LUTTER, OUI, MAIS... PRISE AU PIÈGE DANS UN CORTÈGE »

Se raconter, s'entendre, autour d'un brasero, dans une rue foulée par des centaines, des milliers de personnes pour apprendre à nous reconnaître, à rassembler nos histoires, là, dans un mouvement. Naïf ? Vain ?

Des années de silence, dans mon coin, à attendre et entendre, sans jamais comprendre de quoi chacune des personnes rencontrées cherchait à s'échapper, et pourquoi on se contrefoutait de ce dont je m'émancipais. J'ai appris à lire des tracts, à en écrire, à argumenter, à me situer dans un courant, à défendre des idées, des principes, sans jamais raconter mon histoire. J'ai appris à me méfier d'idées, de principes, de chapelles, sans jamais entendre les histoires des autres. J'ai appris à encaisser les échecs, les discours politiques, les fausses critiques... J'ai appris à vivre le groupe sans savoir de quoi il était composé. Faire confiance, parce qu'avec ce qu'il y avait en face, je n'avais pas le choix.

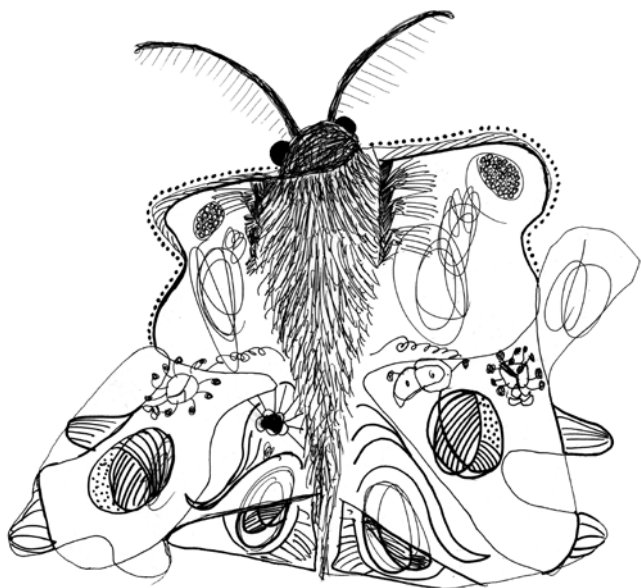
Maintenant, j'ai envie de croire qu'on ne s'en fout pas, de qui je/ nous sommes. Je veux exister dans un collectif avec ma singularité, accepter que le groupe ne me ressemblera jamais totalement, parvenir à reconnaître l'autre, vivre nos différences et nos conflits et marcher la tête haute dans une manif avec la certitude que nous ne sommes pas un troupeau mené par je ne sais qui mais bien des personnes conscientes et agissantes.

Et toi, c'est quoi ton histoire(s) ?

J. DELALUNE



Queer & matérialisme



« J'AI COURU
DANS LA FORÊT
EN M'IMAGINANT
VOLEUSE EN BANDE »

En 2014, Conchita Wurst remportait haut-la-main le concours de chanson de l'Eurovision.

Elle a provoqué tellement d'enthousiasmes : on voyait enfin, sur la scène médiatique, une personne complexe, une personne, ni homme ni femme, se positionnant clairement hors de la binarité du genre, se revendiquant tantôt *pédé*, *drag-queen* ou *femme trans*, synonyme de liberté nouvelle d'exister... et en même temps, cet engouement pour les paillettes sous caméras des plateaux télé évoque tellement en moi le star-system de ce monde capitaliste que j'ai appris à détester depuis toujours !

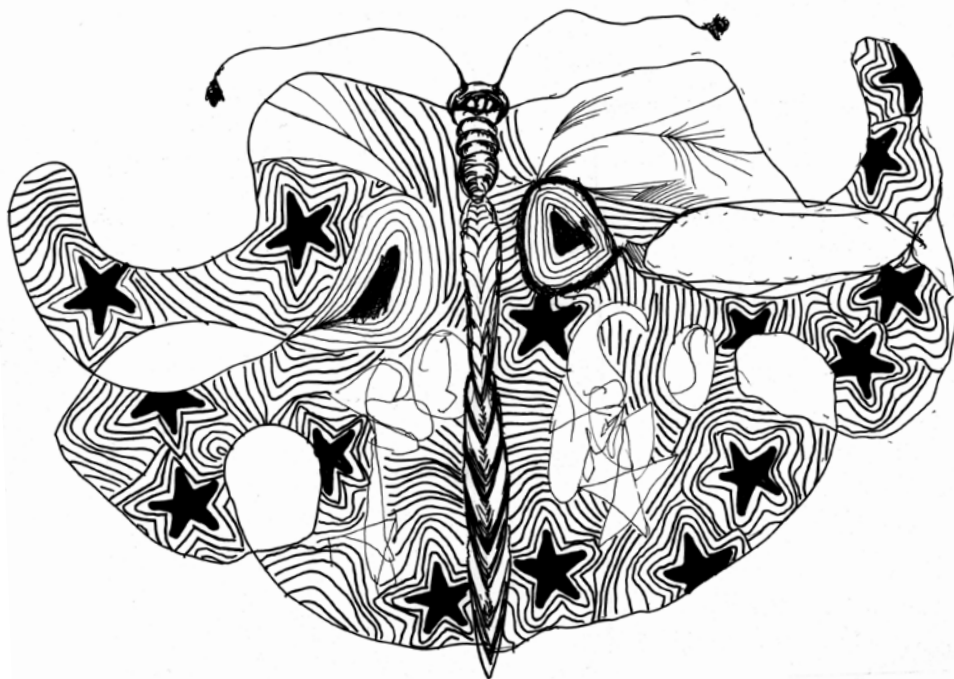
Ainsi clivée, vraiment ? Non, ma vie est plus brouillée que cela : j'ai couru dans la forêt en m'identifiant voleuse en bande à l'effigie des *Cat's Eyes* ou révolutionnaire à l'identité secrète dans les pas de *Lady Oscar*^[1], dessins animés symboles de la pop culture sur TFI. J'ai grandi en écoutant de la chanson engagée et me suis bousillé les oreilles dans des concerts punk-rock sur label indépendant,

mais aussi en poussant le volume sur France Gall et la *Fun radio* de mes 13 ans.

J'ai exigé des outils pour Noël quand on m'a mis des poupées dans les mains. Mais j'ai aussi été celle qui ne porte plus que des pantalons et des godasses fermées, même par 35°C à l'ombre au bord de la piscine, à cause des diverses remarques sur mes jambes velues et autres moustache ou mâchoire bien carrée. J'étais vexée de m'entendre appelée *Monsieur*. Mais je ne le disais pas pour ne pas être désagréable. Parce qu'une *fil*le prend soin de toustes, à commencer par les emmerdeurs, tout le temps. Je savais confusément qu'il y avait un truc qui clochait, j'avais conscience de pas être dans les canons physiques du moment. Je n'assumais pas mes *défauts de féminité*, et en même temps, je ne voulais pas coller à la *femme sapin de Noël*, qui passe des heures à peaufiner son corps... misogynie bien intégrée quand tu nous tiens. Et comme j'ai aimé ensuite découvrir les autoportraits de la peintre mexicaine Frida Kahlo, figure très féminine aux sourcils qui se touchent et à la moustache assumées !

[1] **Cat's Eyes et Lady Oscar** : dessins animés diffusés par une chaîne de télévision commerciale française, dans les années 1980, et dont les personnages principaux sont des *femmes* et questionnent les stéréotypes et identités de genres. *Cat's Eyes* sont 3 frangines qui

volent des œuvres d'art dans des musées au nez des flics, *Lady Oscar* vit sous une identité masculine, comme officière de la garde royale, puis révolutionnaire anti-monarchiste dans la France de 1789.



« PARCE
QU'UNE FILLE
PREND SOIN
DE TOUSTES, À
COMMENCER PAR
LES EMMERDEURS,
TOUT LE TEMPS »

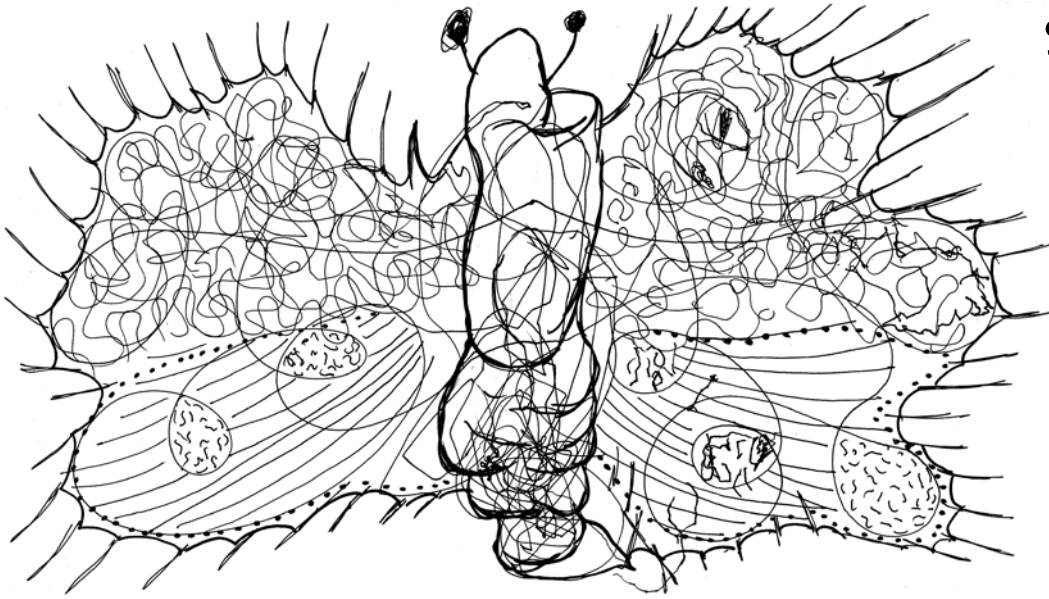
Et puis sont venues les projections des films documentaires *Juggling gender* et *Un cirque à New-York*, dans des squats du début des années 2000. Ça montre une tournée du cirque Amok dans des recoins insoupçonnés de New-York, sur des actions de rue gratuites et politiques, spectacles et occupations d'espace public. On y rencontre sa fondatrice, Jennifer Miller, femme barbue dans un docu-portrait qui questionne la binarité du genre... Et alors, plus proche de moi, j'envie Clémentine Delais, patronne de café dans les Vosges du 19^{ème} siècle, qui tira force et liberté de sa barbe tellement fournie.

À un siècle de là, et en copiant les stéréotypes du showbiz pour donner de la respiration à des vies marginalisées, le monde de la *ballroom scene* a ré-inventé la pratique du *Voguing*. Le *Voguing*, c'est des concours de danses et mises en scènes, inspirées des poses de couverture du magazine de mode *Vogue*, mais aussi des clichés de l'élite blanche. Ces pratiques, qui explosent dans les années 60-70, viennent des communautés gays, trans' et travesties africaines-américaines. C'est une imitation en forme de critique de l'hétéro-norme, blanche en particulier. C'est un monde sûrement mieux calibré que l'Amok pour perdurer sur les plateaux télé, puisqu'il s'en inspire directement. Et alors, outre les tentatives de blanchiment de ce mouvement émancipateur Noir, quand une culture underground se trouve relayée en écho sur la scène du star-system, qui l'exploite mais aussi la visible, c'est un vent de liberté rageuse et créatrice qui m'effleure, me redonne le souffle.

Y'a 20 ans, un pote m'a assuré que *ben oui, t'es une meuf*, alors forcément nous les mecs on se pose la question de savoir quand saisir l'occasion de baiser avec toi... à cette époque, je me sentais pas *femme*. Je croyais au mythe de l'individu guidé par son seul libre arbitre. À partir de là, j'ai réalisé que j'avais pas le choix ! Ce n'est pas moi seule qui décide qui je suis : il y a un regard social que je le veuille ou non, que je me sente d'humeur ourse, lézard·e ou pigeon voyageur, il y a de grandes chances pour que les personnes qui m'observent décident de m'assigner *femme* OU *homme*...

Et puis, au fil de rencontres salvatrices, je me suis construit une pensée politique bien cadrée, résonnant avec ma culture scientifique rationnelle. J'ai découvert une grille de lecture du monde, un décodeur que j'utilise pour comprendre comment on est organisé·es avec des privilèges et des injustices en fonction du groupe social dont on fait partie. J'avais croisé, puis je me suis approprié un féminisme *matérialiste*. C'est une façon d'analyser ma vie, selon mes conditions matérielles d'existence, pour savoir à quel groupe humain j'appartiens. C'est à dire à quoi j'ai accès ou pas, en terme de logement, surface et qualité. Le quartier où je vis est-il bien desservi ou pas ? Combien d'argent j'ai pour vivre ? Ce que je mange, avec qui je vis, où je fais mes courses, les soutiens et réseaux sociaux que je peux mobiliser, le pouvoir symbolique ou la crédibilité dont je peux bénéficier, etc.

« JE NE
SUIS PAS
UNE SALADE
HORS-SOL »



– Ben si t'es si féministe, arrête d'utiliser les mots homme et femme, comme ça on n'en parle plus, et hop ! Ça les fait disparaître !, dit une meuf cisgenre^[2] hétéro.

– Ah oui, tien, c'est vrai que de jamais nommer les lesbiennes, ça nous rends invisibles... quelque part, on disparaît. Bon, en même temps, ça n'a pas fait disparaître les viols correctifs et autres assassinats vengeurs d'hommes jaloux par contre...

En fait c'est ça, pour pouvoir lutter contre une injustice, il faut pouvoir la nommer. C'est vraiment encore un privilège de dominant·e de ne pas se nommer soi-même. L'idéologie dominante est juste évidente. Elle n'est jamais nommée, en soi, et devient une norme invisible et oppressante pour les marges. Et demander aux autres de ne pas se nommer non-plus, ça fait partie de la stratégie de maintien d'un pouvoir en place : si je ne nomme pas la norme qui m'opprime, comment la comprendre ? Je veux arrêter de retourner contre moi-même ou mes semblables, la colère issue d'une injustice vécue. Je veux la transformer en puissance de frappe révolutionnaire.

Alors, je choisis de me nommer femme dans la lutte contre le patriarcat, pour faire exister une identité

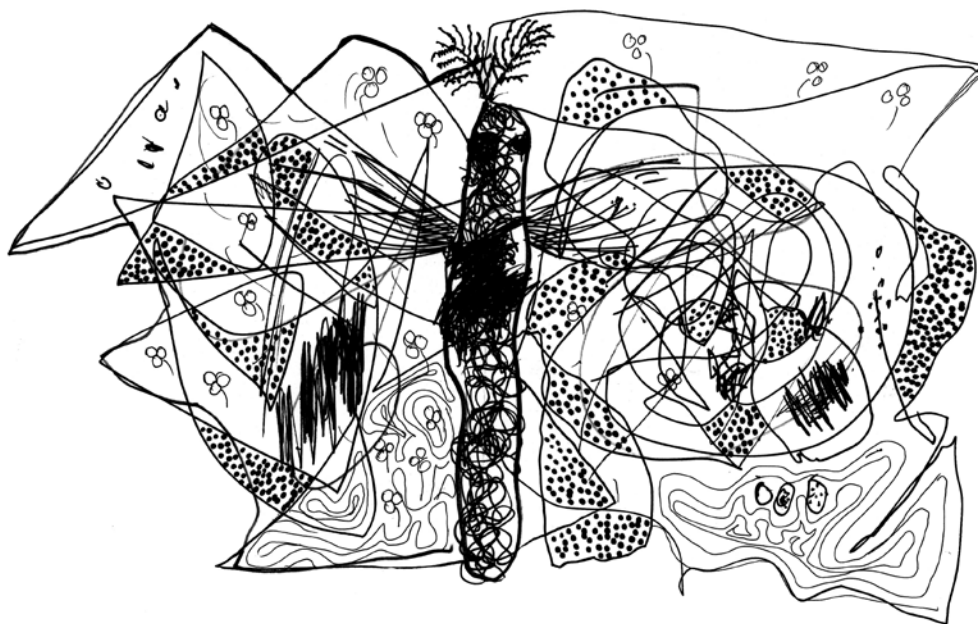
de lutte. Puis j'adopte l'identité lesbienne, ou gouine, parce que j'ai pas besoin d'entretenir des rapports sociaux avec des mecs cisgenres. Mon quotidien s'organise tranquillement en dehors de l'hétéro-norme. Je n'ai pas de patron, de mari ou de cousin à qui rendre des comptes. C'est donc à partir de là que je lutte, avec la conscience d'être blanche qui m'inscrit dans une identité complexe faite d'oppressions et privilèges mêlés. Je trouve hyper important que mes luttes soient ancrées dans une réalité sociale. Je ne suis pas une salade hors-sol, les grains de sable sont là, aussi en moi...

Mais je me sens bien engoncée dans mon costume trois pièces : lesbienne-libertaire-blanche. J'existe, certes en lutte, mais uniquement face au merdier du cis-tème^[3] patriarcal : blanche dans une société colonialiste raciste, gouine face à l'hétéro-norme et anarchiste en milieu libéral... Ça laisse pas des masses de place pour se ré-inventer, ré-enchanter des vies ensemble en marge de ce monde. Je sens des horizons bouchés, la myopie assaillit mes capacités à me projeter dans des ailleurs désirables...

Bon. Mais du coup, on fait quoi ?

[2] **Cisgenre** : personne qui reste dans le genre qui lui a été assigné à la naissance.

[3] **Cis-tème** : système actuel d'organisation des sociétés humaines, basé sur l'existence et la reconnaissance exclusive des personnes cis, à l'exclusion des personnes trans.



« JE NE
VEUX PLUS
ME RABOTER
POUR TENIR
DANS CE
COSTARD »

Je ne veux plus me raboter pour tenir dans ce costard alors qu'avec 2 pièces de plus, taillées en biseau ou en artichaut, à couleurs changeantes et géométries variables, je me sens enfin respirer, je m'entend vivre à plein poumons au-delà des bordures étriquées de mon cerveau conformé. Et c'est là que la barbe de Conchita Wurst m'a sauvée ! Sa façon trouble d'exister, l'image *bizarre*, l'assurance *queer*, qu'elle renvoie au monde des images conformées, est assumée. Elle explose les possibles et rend visibles des existences à la marge. Sous le feu des projecteurs, elle fait re-survir le queer du brouillard universitaire et permet aux tordues de sortir du blizzard sur la scène médiatique.

Je suis free moi j'invente ma vie chantait Bilal Hassani en 2018. Il a été entendu partout, inspiré par Conchita Wurst, de *The Voice* à l'Eurovision, acclamé, et insulté bien sûr. Mais visible et fier. Explosant le cis-tème raciste, et incarnant un mouvement queer qui nous offre la possibilité de se réinventer. Vraiment ! Chacun·e peut alors à loisirs se définir, inventer son apparence, choisir son pronom et rester fluide en revendiquant des identités mouvantes, non-définitives et en constructions.

... le trouble dans le genre ainsi porté à la vue de toutes est-il récupéré par le cis-tème ? La revendication d'une individualité forte, unique et créatrice, est-elle la marque d'un libéralisme à tout crin ? La pensée et les pratiques queer, si elles laissent de côté des perspectives d'organisation collectives,

et la prise en compte d'une sociologie populaire, courent je crois le risque de se dissoudre.

Mais justement, le queer est indissociable de l'histoire des luttes qui l'ont fait émerger. Queer, à un moment, c'est la réappropriation d'une insulte et le retournement du stigmaté par la communauté opprimée. Et ça, dès les années 90 !

Alors, même s'il n'est pas de toute fraîcheur, c'est le dernier outil politique qui me permet de me projeter dans une vie avec un peu de joie. Être Queer, pour moi, c'est exister, et être en lutte depuis ma place sociale et avec enthousiasme. Je ressens la nécessité d'un matérialisme queer... ou bien suis-je queer-matérialiste ?

Je crois que si j'avais pu imaginer, ado, que c'était possible d'être autre chose que *femme* OU BIEN *homme*, j'aurais inventé ma vie autrement... Mais aujourd'hui, sans regrets, de savoir tant de choses possibles, ça me fait un bien fou !

Note à propos de l'Eurovision : en 2019, l'Eurovision s'est déroulée à Tel Aviv en Israël, capitale symbolique internationale d'un mouvement lgtbq+. Je ne soutiens pas la politique de colonisation et de persécution du peuple palestinien menée par le gouvernement de ce pays et je ne souhaite pas participer à la politique de pink-washing qui consiste à instrumentaliser les luttes queer pour diaboliser le peuple palestinien. Et j'en profite pour souligner le fait que cette politique impérialiste dégueulasse est une pratique de tous les États-Nations dominants, ce n'est pas l'apanage unique d'Israël. À commencer par la France qui n'hésite pas à se croire avant-gardiste en terme de droits des personnes queer au profit de politiques colonialistes et racistes, tant dans ses colonies ultra-marines que dans les quartiers populaires de l'hexagone...

Dépossession

Ils nous ont enfermées,
nous les bougres
et bougresses
qui étions accusées
d'un excès de paresse.
Nous n'avions pas envie,
parc'que d'autres moyens
d'aller perdre nos vies
en allant au turbin.

Mais pour nous y forcer,
ils ont créé des lois,
les livrets ouvriers
qui contrôlent les emplois.
Pour fixer la main-d'œuvre
et pour tout encadrer
leurs vilaines manœuvres
nous y ont condamnées

De
nouvelles
clôtures
nous privaient chaque jour
de nos anciennes pâtures,
de nos terres de labour.
Tous les bois et les champs
qu'on avait en commun,
paysannes paysans,
n'avions plus que nos mains.

Alors nos p'tiots nos p'tiotes
sont parties dans les villes
fabriquer la camelote
des patrons les plus vils.
Et quand iels revenaient,
iels ne savaient plus faire
ce qui nous nourrissait
et qui pouvait nous plaire.

Ces satanées machines
qu'ils ont pondues en diable
qui nous rendent imbéciles,
qui nous rendent incapables
Ces objets par milliers,
de ceux qui empoisonnent
qui nous font oublier
nos pratiques autonomes.

Ils disaient qu'on avait
pas lourd dans la cervelle,
et qu'en plus on était
de dangereuses rebelles
Alors grâce aux lumières,
en nous civilisant
ils nous ont mis à terre,
en nous disciplinant.

QONBINE LÉRUINES



Handwritten musical score for the piece "DISTORDRE". The score is written on ten staves, organized into two systems of five staves each. The key signature is B-flat major (two flats) and the time signature is 4/4. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, beams, and slurs. The first system (staves 1-5) features a melody with eighth and sixteenth notes, often beamed together, and includes some rhythmic notation with 'x' marks. The second system (staves 6-10) continues the melody and includes more complex rhythmic patterns, including triplets and sixteenth-note runs. The score concludes with a double bar line on the final staff.

Chant, flûte traversière et beat-box

CHIEN DU HEAUME SUIVI DE MORDRE LE BOUCLIER

JUSTINE NIOGRET - ÉD. MNÉMOS
FANTASY/FICTION HISTORIQUE

Le style est réaliste, froid, acéré. Et on trouve pourtant au milieu de tout ça de la chaleur, des amitiés distantes et intimes à la fois. Les personnages sont denses, doux, sans pitié. Leurs liens se créent dans l'acceptation des obsessions des un·es et des autres. On pourrait s'adresser à Chien du heaume, la personnage principale, ainsi : *Tu cherches ton nom. Je ne crois pas que ce soit quelque chose d'indispensable, un nom de naissance. Mais si c'est ce qu'il te faut, alors je t'épaule. Si tu veux abandonner ta quête, tu peux, et tu as mon soutien également...*

Quand je lis Niogret, j'en ressors en ayant envie de broyer des trucs à mains nues. De forger (enfin, d'apprendre, du coup). De me perdre dans la forêt.

LA CITÉ DE L'ORQUE

SAM J. MILLER - ÉD. ALBIN MICHEL - SCIENCE FICTION

La puissance émotionnelle de lire quelqu'un qui te comprend et que tu comprends... Comme si on avait grandi ensemble, avec les personnages. Les sujets sont multiples, ce qui peut donner une impression de fouillis, mais on ne peut pas évoquer les uns sans les autres. De même qu'on ne devrait pas pouvoir décider de ne voir qu'une partie du monde. C'est un roman par et pour les minorisé·es. Il faut se battre pour survivre en tant que groupe dans un monde capitaliste et patriarcal pour saisir toute la beauté de sa narration.

LES LIVRES DE LA TERRE FRACTURÉE

NORA K. JEMISIN - ÉD. J'AI LU - SCIENCE FICTION / FANTASY

C'est une trilogie à propos de laquelle j'ai beaucoup de mal à écrire. Un peu comme pour *La Cité de l'orque*, je me suis sentie touchée en tant que personne minorisée. Même si le propos est clairement une dénonciation du racisme (et j'ai d'ailleurs appris beaucoup à ce sujet), il parle aussi des aspects communs à tous rapports de domination. Au-delà de ça, c'est une série haletante : tu la commences, tu dévores le premier tome, et avant d'avoir compris ce qui t'arrivait, tu as enchaîné avec les deux autres. Tu mets de côté toute autre activité pour continuer. Je l'ai lu en anglais, le style est merveilleux. Il paraît que la traduction française est à la hauteur.

« Sais-tu qu'ils pensent retirer les épées des mains des guerrières ? Regarde-moi, Chien, et dis-moi quel serait le visage de notre histoire si les femmes avaient rechigné à tremper leurs doigts dans le sang. Les seuls épanchements écarlates qu'ils vous permettraient, ce sont ceux de vos menstrues, et encore devrez-vous en avoir honte et les tenir pour sales. Le monde cache-t-il des marées ? Si tu les écoutes, tu verras qu'ils vous disent faibles, de par votre nature, et aussi fragiles qu'un œuf encore chaud. Certes, il y a des femmes, comme des hommes, qui n'ont que jus de navet dans les veines, mais l'insulte est



goûteuse lorsqu'elle tombe de la bouche d'êtres qui n'ont de muscle que ce qu'il faut pour manger à s'en faire péter la panse, et de courage juste assez pour faire pleurer les petits enfants avec leurs contes de diables et de flammes. »

Une note sur la traduction française : un personnage est une personne non-binaire, désigné·e par le pronom neutre « they » en anglais. L'auteur a recommandé de demander l'avis de membres de la communauté queer pour savoir quel terme utiliser en français. Malheureusement, cela n'a pas été fait, et la traductrice a fait le choix d'une traduction littérale : « ils ». La version française donne donc l'impression d'un personnage masculin aux personnalités multiples, ce qui n'est pas du tout le cas. C'est une erreur grossière, mais je trouve dommage de passer à côté de cette œuvre à cause de ça. À lire en connaissance de cause, donc.



« À ceux qui doivent conquérir de haute lutte le respect que n'importe qui obtient d'office » (tome 1)

« À ceux qui n'ont d'autre choix que de préparer leurs enfants à se battre » (tome 2)

« À ceux qui ont survécu : Respirez.

Voilà. Encore une fois. Bien.

Vous êtes doués. Et même si vous ne l'êtes pas, vous êtes vivants. C'est une victoire. » (tome 3)

ARCHIVES DE L'EXODE

BECKY CHAMBERS - ED. L'ATALANTE - SCIENCE FICTION

« Vous avez un travail ? demanda-t-elle.

— Pas encore. Je suis allé au bureau de l'emploi, où on m'a dit que les seuls postes disponibles, c'était au nettoyage. Et je ne veux pas faire la fine bouche, mais...

— Mais vous avez fait la fine bouche. »

Il prit l'air penaud.

« J'espère simplement qu'un autre boulot va se présenter. Je sais programmer, j'ai un bon contact avec les clients, je pourrais... »

Eyas ôta ses gants, les plia pour les coincer dans sa ceinture et s'assit sur le bac, ses mains nues serrées

entre ses jambes. « Vous comprenez pourquoi on vous a proposé un poste de nettoyage ?

— On m'a dit... »

— Je sais ce qu'on vous a dit. Il y avait d'autres besoins, je vous assure. »

En quantité, même. « Mais

là n'est pas la question.

Comprenez-vous pourquoi on a essayé de vous attribuer ce poste-là ? »

Son sourire s'évanouit enfin. « Oh. »

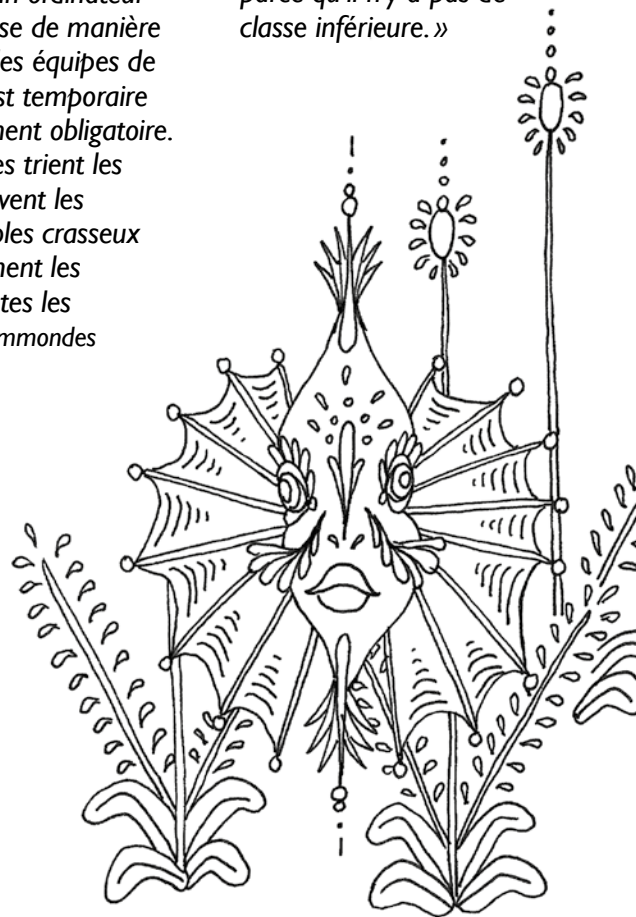
Eyas soupira en se passant une main dans les cheveux. Il croyait que c'était par hostilité.

« Non, vous n'y êtes pas. Tout le monde.

Moi, les marchands, les

professeurs, les médecins, les membres du conseil, l'amirale — à quatorze ans, tous les Exodiens en bonne santé sont ajoutés à un ordinateur qui compose de manière aléatoire des équipes de travail. C'est temporaire et absolument obligatoire. Ces équipes trient les déchets, lavent les tissus jetables crasseux et débouchent les égouts. Toutes les besognes immondes

dont personne ne veut. Ainsi, on plonge les mains dans le cambouis. Rien n'est confié aux membres de la classe inférieure, parce qu'il n'y a pas de classe inférieure. »



SUBTIL BÉTON

PAR LES AGGLOMÉRÉES

À PARAÎTRE ÉD. L'ATALANTE - ANTICIPATION

Les années 2040 dans une petite ville portuaire. Contrer l'isolement et la dureté de la vie, tenter la clandestinité ou la fuir. Faire face avec humour (ou pas), en collectif (quand on peut) et avec féminisme et subtilité (c'est toujours ça) à un monde qui se fascise chaque jour d'avantage.

« C'est quoi, la sexualité ?

— C'est un truc que font les Grandingues et que ça les rend en général encore plus dingues mais qu'elles continuent à faire quand même et qui pose très souvent de gros gros problèmes de consentement.

— C'est pas très pratique.

— Oui exactement, c'est pas très pratique.

— Mais ils vont trouver une solution ?

— Bah... Elles ont l'air d'essayer en tout cas. Tu vois, elles écrivent des brochures. La règle de

base pour s'en sortir, c'est de pas oublier que le privé est politique.

— C'est quoi le privé est politique ?

— C'est que si t'es privé de trucs, t'as le droit de faire la grève.

— Ah.

— Et aussi que personne, mais vraiment personne ne peut rentrer dans ton intimité sans que tu sois d'accord, sinon tu peux faire la grève aussi.

— C'est quoi mon intimité ?

— C'est tous les trucs qui font de la timidité et que t'as pas envie. Je crois. »

L'INCIVILITÉ DES FANTÔMES

RIVERS SOLOMON

AUX FORGES DE VULCAIN

SCIENCE FICTION

Un vaisseau spatial où les riches Blancs ont réduit les Noires en esclavage. Des personnages qui se battent autant qu'ils peuvent. Même si tenir tête les met en danger de mort. Et parce que tenir tête est la seule chose qui leur permette d'exister. Un roman aussi dur que captivant.

« Elle avait provoqué à plusieurs reprises des incendies criminels impunément, et elle avait accepté de cesser ces activités seulement quand Giselle l'en avait suppliée, car elle était certaine que les gardes finiraient par l'attraper et leur causeraient des ennuis à toutes les deux. Que se serait-il passé si Aster, il y avait de cela tant d'années, avait continué ? Si elle en avait eu l'occasion, elle aurait même pu faire exploser le vaisseau tout entier. »

LE CORPS EST UNE CHIMÈRE

WENDY DELORME - ÉD. AU DIABLE VAUVERT - ROMAN

« Marion se rappelle le geste simple et élégant de l'infirmière, le bout de la canule tâtant délicatement l'intérieur du vagin, cherchant l'entrée du col de l'utérus pour déposer les gamètes directement dans la matrice d'Élise. Elle s'est alors sentie dépositaire d'un précieux secret, elle resterait gardienne de cette image. Car Élise, semi-allongée, les yeux fixés au plafond,

ne pouvait voir ce qui se passait entre ses jambes. Il sembla à Marion qu'elle détenait la clef de quelque chose d'important, dans ce moment de la conception. Ce n'était pas une affaire de corps enchevêtrés. C'était un acte médical effectué par une inconnue en blouse blanche, avec des gamètes provenant d'un donneur dont on ne connaîtrait l'identité qu'aux dix-huit ans

révolus de l'enfant. Cet enfant qui grandirait avec deux aînés, pour lequel Élise et Marion se lèveraient souvent la nuit, connaîtraient la fatigue et l'angoisse, la joie et les élans du cœur, ne serait pas né d'un acte de jouissance charnelle dans l'intimité du couple, mais serait bien le fruit d'un acte d'amour délibéré, conscient. Un acte purement orienté vers l'enfant à naître. C'est pourquoi Marion rit avec fureur lorsqu'elle entend dire dans les

débats télévisés ou les « Manifs pour tous », que les enfants conçus par procréation médicalement assistée ne sont pas nés d'un acte d'amour. Elle voudrait pouvoir répondre que le seul acte d'amour qui vaille en matière de filiation est celui d'aimer l'enfant à venir. L'acte sexuel peut être reproductif, mais il n'a pas de lien de causalité automatique avec l'engagement volontaire du devenir-parent. »

MONSTRES EN CAVALE

CLOÉ MEHDI - ÉD. LE MASQUE - THRILLER

« Raconte. Du plus loin que remontaient ses souvenirs, on ne lui avait jamais fait cette injonction. On ne pensait pas qu'il avait quoi que ce soit à raconter, ce gamin bizarre, trop petit, trop maigre,

avec sa tête de cadavre. Un gosse déglingué, peut-être, comme il y en a tant – s'il fallait arrêter de vivre chaque fois qu'on en repère un ! Comme chaque service public, les services sociaux étaient en

sous-effectif et croulaient sous la demande. Même après les meurtres, on lui avait demandé des aveux, pas une histoire. Assieds-toi, petit. Alors dis-moi... c'est toi qui as tué ton père et ta sœur ? Cash. La question était rhétorique, dans la mesure où les flics

l'avaient trouvé sur la scène du crime, couvert de sang, ses empreintes sur la hachette, les autres membres de la famille morts ou grièvement blessée dans le cas de sa mère. Raconte, donc... »

BARGE

H.K., EN AUTO ÉDITION
3 BOUFFÉES DÉLIRANTES, 10 ANS DE VIE, 30 CARNETS

« 19 octobre 2000. Le point de saturation au travers de la gorge. Trop de nains et grands-guignols ; et ce couteau au bord des lèvres, dois-je l'avalier en fakir pas tenté, ou poignarder avec un congénère ? Des brisures d'intimité bafouée ; Public/Private. Peut-être qu'une ville n'est jamais morte, mais moi je suis périssable et je suis lasse de faire la girouette de la tête – les yeux électrogènes sont épuisés,

j'ai bien envie de ne plus regarder que mes pieds. » [...]

« Le ZYPREXA. Il m'a bourré du coton dans le cerveau et de la mollesse dans le corps, il a assez vite étouffé, tel une couverture humide, les flammes rugissantes de mon délire, il a soufflé sur mon élan vital comme on éteint une chandelle. » [...]

« Ma liberté d'aliéner mon monde intérieur aux abîmes de l'existant présuppose en miroir la réflexion connexe et suivante : libre à moi de flotter au-dessus du réel et d'en jouir sans secours et sans issue. » [...]



FABRIQUE TA LANGUE #2

Toujours dans l'idée de s'approprier l'outil de l'écriture, et de sortir de la langue de l'élite, certains textes n'ont pas été corrigés, et c'est volontaire ! Il n'est pas facile d'oser écrire et proposer un écrit à la publication. Rappelons-nous les humiliations scolaires devant les fautes d'orthographe ! Alors voilà, y'a des fautes d'orthographe, c'est assumé et c'est pas des coquilles ou des oublis, c'est pour se donner des imaginaires que c'est accessible à toutes l'écriture, et qu'on est pas obligées de maîtriser tous les codes imposés par l'aquadémie.

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour... plus tard. Et la thématique est encore... à définir, alors ayez l'œil ouvert et soyez prêt·es à dégainer vos analyses subtiles, illustrations biscornues ou traductions traduites, quand le mystère sera levé. Et quand vous voulez, envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes et vos doudous préférés à : timult@riseup.net.

Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à : **TIMULT**
c/o la capsule
38000 Grenoble
timult@riseup.net
Les premiers numéros de timult sont épuisés...
retrouvez-les sur :
<http://timult.poivron.org>

De collines cévenoles en terre catalane, de forêts en urbanités sans fin, de collectifs soudés en projets naissants et toujours luttant, octobre 2019 s'étire en voyage de repérage, exploration préliminaire **à la poursuite d'utopies confrontées au réel**. Au fil de la route, s'étoffent les rencontres : une équipée lesbienne séparatiste remodelée par des décennies de construction et de refuge, des pratiques traversées par les enjeux de classe, de race, d'héritage. Elles se donnent à voir, les articulations collectives autour d'agriculture artisanale ou d'occupation urbaine, de la petite commune à la grande ville, espoir et désespoir. Nous avons écouté, questionné, recherché... espéré des articles qui se sont finalement transformés en idées d'autres choses. **Un grand merci teinté de pensées enthousiastes** aux personnes et groupes qui nous ont accueillies et fait entrevoir des bouts de leurs quotidiens collectifs, concrétions d'imaginaires plus ou moins aboutis !

TEXTES

amélie
Association Contrevent
camlle crabe & Rosa Palmier
clo
Corinne, Souad, Syrine, Morgane,
Anne, Urkulu & Samara
D&E
j. delalune
Jos & Alouza
Julie Arménio de la C^{ie} Ru'elles
Kraudham
Laurie Peschier-Pimont &
Lauriane Houbey
Léa & Lucie
les ateliers de l'antémone
Lisy
Mélissa
Qonbine Léraines
Slam'heur/euse et Arc-en-slam

AIDE ET SOUTIEN LOGISTIQUE

iuri
octave
Cécilia
Yannick
le t'cho
Antigone
Slim et la M.B. !
Ava et le poulpe des montagnes

Merci à tou·tes les copaines qui nous ont accueilli·es dans les Cévennes, et en Catalogne... ou soutenu·es d'une façon ou d'une autre ! Merci aux relectures précieuses pour Q&M !

ET AUSSI

Alizée
Anne
Corinne
emilii
Hélène
jarmo
Mély
Solveig castor

MISE EN PAGE

loulou

IMAGES

bombyx
Diano
Dory
flor
Iris Tlemsamani
JOHANNE et Céline
Lise (illustrations tirées d'un tarot en cours de réalisation)
L&L
Marie Grier
marion j
-so-
Sofie

AUTEUR·ES CITÉ·ES

les Agglomérées
Becky Chambers
Cloé Mehdi
Justine Niogret
H.K.
Nora K. Jemisin
Rivers Solomon
Sam J. Miller
Wendy Delorme

Et pour finir, c'est deux planètes qui discutent :
« T'as pas l'air en forme...
— Non je me sens pas bien, vraiment ça va pas.
— Mais qu'est-ce qui t'arrive ?
— Ben j'ai homo sapiens, c'est dur en ce moment.
— Oh t'inquiète, j'ai déjà eu, ça passe. »

la fois où une personne est venue au squat après avoir démissionné, quitté son copain et son appart. la fois où j'ai vu des copines taguer. la fois où j'ai vu que des gens partageaient leur argent, sans être de la même famille. la fois où j'ai arrêté de voir les meufs poilues comme des dégueulasses négligées. la fois où j'ai passé la frontière entre deux pays à pied par la montagne. la fois où une personne m'a dit : « j'ai l'impression qu'on pourrait bien s'entendre, ça me ferait plaisir qu'on passe du temps ensemble et peut-être que nous pourrions devenir amies » et que j'ai réalisé qu'on pouvait faire des déclarations d'amitié. la fois où j'ai découvert ce grand lieu autogéré et que je me suis dit que je pouvais prendre des risques dans mes choix de vie et que si ça ratait, je savais que je pourrai aller chez elle. la fois où j'ai constaté qu'un pantalon de survêt était beaucoup plus confortable qu'un jean. les fois où je n'ai pas pu parler, socialiser, parce que je ne parlais pas assez bien le français. la fois où j'ai vu une collègue se lever et partir pour refuser ce qui lui était demandé. la fois où je suis allée voir D au centre de rétention administrative de Lyon avec Z. la fois où j'ai regardé le film *Attention danger travail* et où suite à ça j'ai démissionné. la fois où j'ai vu des copines voler. la fois où j'ai découvert que les « avions à trace » n'existaient pas. la fois où j'habitais avec des gouines, mes désirs sont devenus lesbiens. la fois où j'ai découvert que je ne vivais pas en démocratie. la fois où je me suis rendu compte qu'une meuf me draguait. la fois où j'ai découvert que des gens éditent des brochures et qu'ils les posaient sur des tables de presse à prix libre. la fois où j'ai compris qu'il n'y avait pas forcément une recette. la fois où j'ai décidé de choisir de respirer plutôt que de hurler en continu. la fois où j'ai vu les murs de ma ville se couvrir de tags à la mémoire d'un copain dont aucun média mainstream ne parlera. la fois où on a parlé de nos héritages financiers possibles ou pas et où j'ai réalisé les différences de classe sociale au sein de ma coloc. la fois où, en 68, j'avais 7 ans, j'étais couchée sous un car lors d'une charge policière, parce que mon père m'avait intimé de rester cachée là. Ayant très peur que le car démarre et m'écrase si je restais et que mon père ne me retrouve pas si je me déplaçais, j'ai réalisé que moi seule devais choisir et que la désobéissance pouvait être salvatrice. la fois où ma mamie est rentrée en maison de retraite et où elle était trop ravie de se faire plein de nouveau·elles ami·es, elle qui vivait isolée dans une ferme. la fois où j'ai eu peur de ne pas réussir à rester dans un monde pareil. la fois où on a regardé un film d'une lutte passée et qu'on a décidé qu'on « venait de là », parce qu'on pouvait choisir rétrospectivement nos filiations politiques. la fois tellement forte et bouleversante où j'ai réalisé que dans une relation amoureuse, j'avais le droit de dire « non » quand je n'avais pas envie qu'on me touche. la fois où j'ai réalisé que, dans ma famille, il y avait plein de situations de sexisme ordinaire. la fois où je me rappelle lorsque je me suis baignée dans la mer, l'eau était salée. la fois où j'ai vu que ma tante avait une amoureuse. la fois où j'ai été attaquée, où on a voulu me tuer, où j'ai vu le sang, où j'ai été confrontée à la peur de mourir. la fois où je suis partie toute seule avec mon sac à dos (presque) au hasard. la première fois où j'étais victime de racisme j'étais triste et en colère. Dans ma tête, je ne voyais plus les choses de la même façon. la fois où une meuf qui pouvait juste bouger un peu la main sur sa commande de fauteuil roulant électrique et quasiment aucune autre partie de son corps m'a dit « purée j'ai des courbatures partout, hier en sport on a fait : danses folkloriques ». la fois où j'ai conduit ma première voiture seule, j'étais en sueur. la fois où j'ai vu une copine exprimer que certaines choses la mettaient mal à l'aise dans un groupe de manière claire et directe, sans chercher à s'excuser ou à se justifier. La fois où la maîtresse ne m'a pas crue sur le fait que maman était à l'hôpital et que j'ai compris que les adultes se croyaient supérieurs aux enfants. la fois où j'ai voulu demander un renseignement à quelqu'un dans la rue et qu'il ne m'a pas laissé finir, m'a dit qu'il n'avait pas d'argent et est parti sans me regarder. la fois où nous